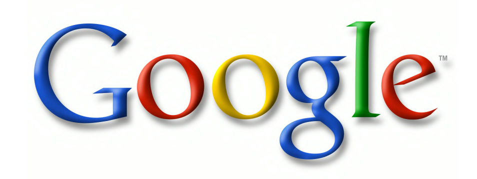




OEUVRES
COMPLETES
DE
M. DE VOLTAIRE.

TOME NEUVIEME.

AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON et COMPAGNIE.

1791.

LE DEPOSITAIRE,

COMEDIE DE SOCIÉTÉ.

Jouée à la campagne en 1767.

PREFACE.

L'ABBÉ de *Château-neuf*, auteur du dialogue ſur la muſique des anciens, ouvrage ſavant et agréable, rapporte à la page 116 l'anecdote ſuivante.

" *Molière* nous cita Mlle *Ninon de l'Enclos*, „ comme la perſonne qu'il connaiſſait ſur qui le „ ridicule feſait une plus prompte impreſſion, „ et nous apprit qu'ayant été la veille lui lire „ ſon Tartuffe, (ſelon ſa coutume de la con- „ ſulter ſur tout ce qu'il feſait) elle l'avait „ payé en même monnaie par le récit d'une „ aventure qui lui était arrivée avec un ſcélérat „ à peu-près de cette eſpèce, dont elle lui fit „ le portrait avec des couleurs ſi vives et ſi „ naturelles que ſi ſa pièce n'eût pas été faite, „ nous diſait-il, il ne l'aurait jamais entrepriſe, „ tant il ſe ſerait cru incapable de rien mettre „ ſur le théâtre d'auſſi parfait que le Tartuffe „ de Mlle l'*Enclos*."

Suppoſé que *Molière* ait parlé ainſi je ne ſais à quoi il penſait. Cette peinture d'un faux dévot, ſi vive et ſi brillante dans la bouche de *Ninon*, aurait dû au contraire exciter *Molière* à compoſer ſa comédie du Tartuffe s'il ne l'avait pas déjà faite. Un génie tel que le ſien eût vu tout d'un coup dans le ſimple récit de *Ninon* de quoi conſtruire ſon inimitable pièce, le chef-d'œuvre

du bon comique, de la ſaine morale, et le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuſe. D'ailleurs, il y a, comme on ſait, une prodigieuſe différence entre raconter plaiſamment, et intriguer une comédie ſupérieurement.

L'aventure dont parlait *Ninon* pouvait fournir un bon conte, ſans être la matière d'une bonne comédie.

Je me ſouviens qu'étant un jour dans la néceſſité d'emprunter de l'argent d'un uſurier, je trouvai deux crucifix ſur ſa table. Je lui demandai ſi c'étaient des gages de ſes débiteurs; il me répondit que non, mais qu'il ne feſait jamais de marché qu'en préſence du crucifix. Je lui répartis qu'en ce cas un ſeul ſuffiſait, et que je lui conſeillais de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie, et me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui; il courut après moi ſur l'eſcalier, et me dit, en feſant le ſigne de la croix, que ſi je pouvais l'aſſurer que je n'avais point eu de mauvaiſes intentions en lui parlant, il pourrait conclure mon affaire en conſcience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très-bonnes intentions. Il ſe réſolut donc à me prêter ſur gages à dix pour cent pour ſix mois, retint les intérêts par devers lui, et au bout des ſix mois il diſparut avec mes gages qui valaient quatre ou

cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, son ton de voix, toutes ses allures étaient si comiques qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite historiette. Mais certainement si j'en avais voulu faire une comédie, elle aurait été des plus insipides.

Il en est peut-être ainsi de la comédie du Dépositaire. Le fond de cette pièce est ce même conte que mademoiselle *l'Enclos* fit à *Molière*. Tout le monde sait que *Gourville* ayant confié une partie de son bien à cette fille si galante et si philosophe, et une autre à un homme qui passait pour très-dévot, le dévot garda le dépôt pour lui, et celle qu'on regardait comme peu scrupuleuse le rendit fidellement sans y avoir touché.

Il y a aussi quelque chose de vrai dans l'aventure des deux frères. Mademoiselle *l'Enclos* racontait souvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, et qui ayant été volé par des hypocrites avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'est avisé de faire une comédie qu'on n'a jamais osé montrer qu'à quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme un ouvrage bien théâtral ; nous pensons même qu'elle n'est pas faite pour être jouée.

Les uſages, le goût ſont trop changés depuis ce temps-là. Les mœurs bourgeoiſes ſemblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'ivrognes : c'eſt une mode qui était trop commune du temps de *Ninon*. On ſait que *Chapelle* s'enivrait preſque tous les jours. *Boileau* même dans ſes premières ſatires, le ſobre *Boileau* parle toujours de bouteilles de vin, et de trois ou quatre cabaretiers, ce qui ſerait aujourd'hui inſupportable.

Nous donnons ſeulement cette pièce comme un monument très-ſingulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que penſait *Ninon* ſur la probité et ſur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de *Châteauneuf*, page 121.

“ Comme le premier uſage qu'elle a fait de „ ſa raiſon a été de s'affranchir des erreurs „ vulgaires, elle a compris de bonne heure „ qu'il ne peut y avoir qu'une même morale „ pour les hommes et pour les femmes. Suivant „ cette maxime, qui a toujours fait la règle de ſa „ conduite, il n'y a ni exemple ni coutume qui „ pût lui faire excuſer en elle la fauſſeté, l'in„ diſcrétion, la malignité, l'envie, et tous les „ autres défauts, qui, pour être ordinaires aux „ femmes, ne bleſſent pas moins les premiers „ devoirs de la ſociété.

„ Mais ce principe, qui lui fait ainſi juger des „ paſſions ſelon ce qu'elles ſont en elles-mêmes,

„ l'engage auſſi, par une ſuite néceſſaire, à ne
„ les pas condamner plus ſévèrement dans l'un
„ que dans l'autre ſexe. C'eſt pour cela, par
„ exemple, qu'elle n'a jamais pu reſpecter l'au-
„ torité de l'opinion dans l'injuſtice qu'ont les
„ hommes de tirer vanité de la même paſſion
„ à laquelle ils attachent la honte des femmes,
„ juſqu'à en faire leur plus grand, ou plutôt
„ leur unique crime, de la même manière qu'on
„ réduit auſſi leurs vertus à une ſeule, et que
„ la probité qui comprend toutes les autres eſt
„ une qualification auſſi inuſitée à leur égard
„ que ſi elles n'avaient aucun droit d'y pré-
„ tendre."

Ce caractère eſt préciſément le même qu'on retrouve dans la pièce, et ces traits nous ont paru ſuffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les amateurs des ſingularités de notre littérature, et ſur-tout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une perſonne auſſi ſingulière que mademoiſelle *Ninon l'Enclos*. Le lecteur eſt ſeulement prié de faire attention que ce n'eſt pas la *Ninon* de vingt ans, mais la *Ninon* de quarante.

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans, très-bien mise; grand caractère du haut comique.

GOURVILLE l'aîné, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très-gauche.

GOURVILLE le jeune, petit-maître du bon ton.

M. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, pesant ses paroles, et l'air recueilli.

L'avocat PLACET, en rabat et en robe, l'air empesé, et déclamant tout.

M. AGNANT, bon bourgeois, buveur, et non pas ivrogne de comédie.

Mme AGNANT, habillée et coiffée à l'antique, bourgeoise acariâtre.

LISETTE, PICARD, } valets de comédie dans l'ancien goût.

La scène est chez Mademoiselle Ninon l'Enclos, au Marais.

LE DEPOSITAIRE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NINON, GOURVILLE le jeune.

Le jeune GOURVILLE.

AINSI, belle Ninon, votre philosophie
Pardonne à mes défauts, et souffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre soin.
Vous êtes tolérante, et j'en ai grand besoin.

NINON.

J'aime assez, cher Gourville, à former la jeunesse.
Le fils de mon ami vivement m'intéresse;
Je touche à mon hiver, et c'est mon passe-temps
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printemps.
N'étant plus bonne à rien désormais pour moi-même,
Je suis pour le conseil; voilà tout ce que j'aime;
Mais la sévérité ne me va point du tout.
Hélas! on sait assez que ce n'est point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage;
J'en eus un peu besoin quand j'étais à votre âge.
Eh bien, vous aimez donc cette petite Agnant?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'eſt une aimable enfant.
Sa mère quelquefois dans la maiſon l'amène.
J'ai l'œil bon ; j'ai prévu de loin votre fredaine ;
Mais eſt-ce un ſimple goût, une inclination ?

Le jeune GOURVILLE.

Du moins pour le préſent c'eſt une paſſion.
Un certain avocat pour mari ſe propoſe ;
Mais auprès de la fille il a perdu ſa cauſe.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez ſu plaider.

Le jeune GOURVILLE.

Je ſuis aſſez heureux pour la perſuader.

NINON.

Sans doute vous flattez et le père et la mère,
Et juſqu'à l'avocat : c'eſt le grand art de plaire.

Le jeune GOURVILLE.

J'y mets, comme je puis, tous mes petits talens.
Le père aime le vin.

NINON.

C'eſt un vice du temps,
La mode en paſſera. Ces buveurs me déplaiſent,
Leur gaîté m'aſſourdit, leurs vains diſcours me pèſent ;
J'aime peu leurs chanſons, et je hais leur fracas ;
La bonne compagnie en fait très-peu de cas.

Le jeune GOURVILLE.

La mère Agnant eſt bruſque, emportée et revêche,
Sotte, un oiſon bridé devenu pie-grièche ;
Bonne diableſſe au fond.

NINON.

Oui, voilà trait pour trait
De nos très-ſots voiſins le fidelle portrait.
Mais on doit ſe plier à ſouffrir tout le monde ;

Les plats et lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis ſeigneurs, nos pincés beaux eſprits :
C'eſt un mal néceſſaire, et que ſouvent j'eſſuie.
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

Le jeune GOURVILLE.

Mais Sophie eſt charmante et ne m'ennuira pas.

NINON.

Ah ! je vous avoûrai qu'elle eſt pleine d'appas.
Aimez-la, quittez-la, mon amitié tranquille
A vos goûts, quels qu'ils ſoient, ſera toujours facile.
A la droite raiſon dans le reſte ſoumis,
Changez de voluptés, ne changez point d'amis ;
Soyez homme d'honneur, d'eſprit et de courage,
Et livrez-vous ſans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoi qu'en diſent l'Aſtrée et Clélie et Cyrus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus ;
L'amour n'exige point de raiſon, de mérite. (*a*)
J'ai vu des ſots qu'on prend, des gens de bien qu'on quitte.
Je fus, et tout Paris l'a ſouvent publié,
Infidelle en amour, fidelle en amitié.
Je vous chéris, Gourville, et pour toute ma vie.
Votre père n'eut pas de plus conſtante amie :
Dans des temps malheureux il arrangea mon bien ;
Je dois tout à ſes ſoins ; ſans lui je n'aurais rien.
Vous ſavez à quel point j'avais ſa confiance :
C'eſt un plaiſir pour moi que la reconnaiſſance ;
Elle occupe le cœur ; je n'ai point de parens,
Et votre frère et vous me tenez lieu d'enfans.

Le jeune GOURVILLE.

Votre exemple m'inſtruit, votre bonté m'accable.

(*a*) Ce ſont les propres paroles de *Ninon*, dans le petit livre de l'abbé *de Château-neuf*.

Ninon dans tous les temps fut un homme estimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu solidement
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant?

Le jeune GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le temps où de votre fortune
Le nœud très-délicat, l'intrigue peu commune,
Grâce à monsieur Garant, pourra se débrouiller.

Le jeune GOURVILLE.

Ce bon monsieur Garant me fait toujours bâiller.
Il est si compassé, si grave, si sévère!
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.
Il me fait trop sentir que par un sort fâcheux
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

NINON.

On omit, il est vrai, le mot le légitime.
Gourville votre père eut la publique estime;
Il eut mille vertus; mais il eut, entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop sage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne possédez rien; mais ce monsieur Garant,
Son banquier autrefois, et son correspondant,
Pour deux cents mille francs étant son légataire,
N'en est, vous le savez, que le dépositaire.
Il fera son devoir; il l'a dit devant moi;
L'honneur est plus puissant, plus sacré que la loi.

Le jeune GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.
Cet homme de sermons me rompt toujours la tête:
Directeur d'hôpitaux, syndic et marguillier,

Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je suis une tête légère,
Un jeune dissolu, sans mœurs, sans caractère,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs:
Oui, je suis débauché; mais parbleu j'ai des mœurs;
Je ne dois rien, je suis fidelle à mes promesses;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtresses;
Je bois sans m'enivrer; j'ai tout payé comptant;
Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent.
Tout marguillier qu'il est, ma foi, je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il est un temps pour tout.

Le jeune GOURVILLE.

Monsieur mon frère aîné,
Je l'avoue, a l'esprit tout autrement tourné.
Il est sage et profond, sa conduite est austère;
Il lit les vieux auteurs et ne les entend guère;
Il méprise le monde: eh bien, qu'il soit un jour
Pour prix de ses vertus marguillier à son tour;
Et que monsieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne,
C'est le plaisir; l'argent, voyez-vous, ne m'est rien;
Je suis assez content d'un honnête entretien.
L'avarice est un monstre; et pourvu que je puisse
Supplanter l'avocat, mon sort est trop propice.

NINON.

Tout réussit aux gens qui sont doux et joyeux.
Pour Monsieur votre aîné, c'est un fou sérieux:
Un précepteur maudit, maîtrisant sa jeunesse,
Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse,
De sombres visions tourmenta son esprit,
Et l'âge a conservé ce que l'enfance y mit.

Il s'eſt fait à lui-même un bien triſte eſclavage.
Malheur à tout eſprit qui veut être trop ſage.
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déjà dit,
D'un jeune écervelé, quand il a de l'eſprit.
Mais un jeune pédant, fût-il très-eſtimable,
Deviendra, s'il perſiſte, un être inſupportable.
Je ris lorſque je vois que votre frère a fait
L'extravagant deſſein d'être un homme parfait.

Le jeune GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon eſt un plaiſant prodige!

NINON.

Le parti qu'il a pris n'eſt pas ce qui m'afflige:
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots;
Et je crains les fripons qui gouvernent les ſots.

Le jeune GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCENE II.

NINON, le jeune GOURVILLE, M. GARANT *en manteau noir, grand rabat, gants blancs, large perruque.*

M. GARANT.

Je me ſuis fait attendre.
Le temps, vous le ſavez, eſt difficile à prendre.
Mes emplois ſont bien lourds.

NINON.

Je le ſais.

M. GARANT.

Bien peſans.

NINON.

eſt ajouter beaucoup.

M. GARANT.

Sans mes soins vigilans,
Sans mon activité....

NINON.

Fort bien.

M. GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit....

NINON.

Encor!

M. GARANT.

L'œuvre aurait pu, je pense,
Souffrir un grand déchet; mais j'ai tout réparé.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! tout *Paris en* parle, et vous en fait bon gré.

M. GARANT.

Les pauvres sont d'ailleurs si pauvres! leurs souffrances
Me percent tant le cœur que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les secourir;
C'est un devoir sacré.

M. GARANT.

Leurs maux me font souffrir!

Le jeune GOURVILLE.

Vous régissez si bien leur petite finance
Que les pauvres bientôt seront dans l'opulence.

NINON.

Çà, Monsieur l'aumônier, vous savez que céans
Il est, ainsi qu'ailleurs, de jeunes indigens;
Ils sont recommandés à vos nobles largesses.
Vous n'avez pas, sans doute, oublié vos promesses.

M. GARANT.

Vous savez que mon cœur est toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monsieur Gourville,
Si bon pour ses amis.... qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima.... qui fut si bon pour moi,
Si généreux!... je sais tout ce que je lui doi.
L'honneur, la probité, l'équité, la justice,
Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah! que c'est parler bien!

Le jeune GOURVILLE.

Il est fort éloquent.

M. GARANT.

Que dites-vous là?

Le jeune GOURVILLE.

Rien.

NINON, *le contrefesant.*

Je me flatte, je crois, je suis persuadée,
Je me sens convaincue, et sur-tout j'ai l'idée
Que vous rendrez bientôt les deux cents mille francs
A votre ami si cher, ès mains de ses enfans.

M. GARANT.

Madame, il faut payer ses dettes légitimes;
Et les moindres délais en ce cas sont des crimes;
L'honneur, la probité, le sens et la raison
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ses devoirs, à ne nuire à personne,
A voir quand et comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien considérer si le droit est lésé,
Si tout est bien en ordre.

NINON.

NINON.

Eh ! rien n'eſt plus aiſé....
Des deux cents mille francs n'êtes-vous pas le maître ?

M. GARANT.

Oh oui : ſon teſtament le fait aſſez connaître.
Je les dois recevoir en louis trébuchans.

NINON.

Eh bien, à chacun d'eux donnez cent mille francs.

Le jeune GOURVILLE.

Le compte eſt clair et net.

M. GARANT.

Oui, cette arithmétique
Eſt parfaite en ſon genre, et n'a point de réplique ;
Egales portions.

NINON.

Par cette égalité
Vous aſſurez la paix de leur ſociété.

M. GARANT.

Soyez ſûre que l'un n'aura pas plus que l'autre,
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée eſt la vôtre !
Tout eſt réglé, Monſieur....

M. GARANT.

Il faudra mûrement
Conſulter ſur ce cas quelque avocat ſavant,
Quelque bon procureur, quelque habile notaire
Qui puiſſe prévenir toute fâcheuſe affaire.
faut fermer la bouche aux malins héritiers,
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

Le jeune GOURVILLE.

Mon père n'en a point.

M. GARANT.

Hélas ! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il sort de dessous terre
Mille collatéraux qu'on ne connaissait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,
Si jamais il fallait que par quelque artifice
J'éludasse les lois de la sainte justice !
L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout....

NINON.

Le véritable honneur est très-fort de mon goût,
Mais il sait écarter ces craintes ridicules.
Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

M. GARANT.

J'en suis persuadé, Madame, je le crois;
C'est mon opinion... mais la rigueur des lois,
De ces collatéraux les plaintes, les murmures,
Et les prétentions avec les procédures....

NINON.

Ayez des procédés; je réponds du succès.

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'est point là du tout une affaire à procès.

M. GARANT.

Vous ne connaissez pas, Madame, les affaires,
Leurs détours, leurs dangers, les lois et leurs mystères.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'instant
Répondre à vos discours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Lisette
Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.
Elle sait ce que c'est.

Le jeune GOURVILLE.

J'y cours.

SCENE III.

NINON, M. GARANT.

M. GARANT.

Avec chagrin
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train,
De mauvais fentimens.... une allure mauvaife.
Je crains que s'il était un jour trop à fon aife...
Il ne fe confirmât dans le mal....

NINON.

Mais vraiment,
Vous me touchez le cœur par un foin fi prudent.

M. GARANT.

Il eft fort libertin: une trop grande aifance...
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence...
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeuneffe;
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richeffe;
Point d'excès, mais fon bien lui doit appartenir.

M. GARANT.

D'accord, c'eft à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et fon frère?

M. GARANT.

Ah! pour lui ce font d'autres affaires,
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

NINON.

Comment donc?...

M. GARANT.

Vous avez acheté ſous ſon nom,
Quand ſon père vivait, votre propre maiſon.

NINON.

Oui...

M. GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que ſon père lui fit.

M. GARANT.

Mais cela n'eſt pas ſage:
Nous y remédîrons; je vous en parlerai:
J'ai d'honnêtes deſſeins que je vous confîrai...
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah!

M. GARANT.

Vous ſavez, le monde....

NINON.

Ah, Monſieur!

M. GARANT.

Vous avez la ſcience profonde
Des ſecrètes façons dont on peut ſe pouſſer,
Etre conſidéré, s'intriguer, s'avancer;
Vous êtes éclairée, aviſée et diſcrète.

NINON.

Et ſur-tout patiente.

SCENE IV.

NINON, M. GARANT, le jeune GOURVILLE, LISETTE, un laquais.

LISETTE.

Ah! la lourde caſſette!
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons, vîte, ouvrons-la.

LISETTE.

C'eſt un vrai coffre-fort.

NINON.

C'eſt le très-faible reſte
De l'argent qu'autrefois dans un péril funeſte,
Etant contraint de fuir, Gourville me laiſſa;
Long-temps à ſon retour dans ce coffre il puiſa,
Le compte eſt de ſa main. Allez tous deux ſur l'heure
Donner à ſes enfans le peu qu'il en demeure:
Ce ſera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils ſoient reçus.
Pour leurs menus plaiſirs ils en feront uſage,
Attendant que Monſieur faſſe un plus grand partage.
(*on remporte le coffre.*)

LISETTE.

J'y cours, je fais compter.

Le jeune GOURVILLE.

L'adorable Ninon!

NINON *à M. Garant.*

Pour remplir ſon devoir il faut peu de façon ;
Vous le voyez, Monſieur.

M. GARANT.

Cela n'eſt pas dans l'ordre,
Dans l'exacte équité ; la juſtice y peut mordre.
Cette caiſſe au défunt appartint autrefois ;
Et les collatéraux réclameront leurs droits :
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je ſuis exécuteur qu'on dit teſtamentaire.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien, exécutez les généreux deſſeins
D'un ami qui remit ſa fortune en vos mains.

M. GARANT.

Allez, j'en ſuis chargé ; n'en ſoyez point en peine.

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine
Des deux cents mille francs en contrats bien dreſſés ?
Et quand remplirez-vous ces devoirs ſi preſſés ?

M. GARANT.

Bientôt. L'œuvre m'attend et les pauvres gémiſſent :
Lorſque je ſuis abſent, tous les ſecours languiſſent.
Adieu....

(Il fait deux pas et revient.)

Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légèrement.

NINON.

Eh, ſi donc !

M. GARANT, *revenant encore, la tirant à l'écart.*

La débauche, hélas ! de toute eſpèce,
A la perdition conduira ſa jeuneſſe.
Il diſſipera tout ; je vous en avertis.

Le jeune GOURVILLE.

Hem, que dit-il de moi?

M. GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec discrétion je m'explique à Madame....
(*bas à Ninon.*)
Il est très-inconstant.

NINON.

Ah! cela perce l'ame.

M. GARANT.

Il a déjà séduit notre voisine Agnant:
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah, mon Dieu! le méchant!
Courtiser une fille! ô Ciel! est-il possible?

M. GARANT.

C'est comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémissible!

M. GARANT *à Ninon.*

Un mot dans votre oreille.

Le jeune GOURVILLE.

Il lui parle tout bas;
C'est mauvais signe...

NINON *à M. Garant qui sort.*

Allez, je ne l'oublîrai pas.

SCENE V.

NINON, le jeune GOURVILLE.

Le jeune GOURVILLE.

QUE vous disait-il donc ?

NINON.

Il voulait, ce me semble
Par pure probité nous mettre mal ensemble.

Le jeune GOURVILLE.

Entre nous, je commence à penser à la fin
Que cet original est un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penser sans scrupule:
On peut être à la fois fripon et ridicule.
Avec son verbiage et ses fades propos,
Ce fat dans le quartier séduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oiseuses
Il pense déguiser ses trames ténébreuses.
J'aime fort la vertu, mais pour les gens sensés:
Quiconque en parle trop n'en eut jamais assez.
Plus il veut se cacher, plus on lit dans son ame:
Et que ceci soit dit et pour homme et pour femme.
Enfin je ne veux point par un zèle imprudent
Garantir la vertu de ce Monsieur Garant.

Le jeune GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCENE

SCENE VI.

NINON, le jeune GOURVILLE, LISETTE.

NINON.

Eh bien, chère Lisette,
Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite?
Son frère a-t-il de vous reçu son contingent?

LISETTE.

Oui, Madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Est-il bien satisfait?

LISETTE.

Point du tout, je vous jure.

NINON.

Comment?

LISETTE.

Oh! les savans sont d'étrange nature.
Quel étonnant jeune homme, et qu'il est triste et sec!
Vous l'eussiez vu courbé sur un vieux livre grec;
Un bonnet sale et gras qui cachait sa figure.
De l'encre au bout des doigts composaient sa parure;
Dans un tas de papiers il était enterré;
Il se parlait tout bas comme un homme égaré;
De lui dire deux mots je me suis hasardée;
Madame, il ne m'a pas seulement regardée.
(*en élevant la voix.*)
J'apporte de l'argent, Monsieur, qui vous est dû;
Monsieur, c'est de l'argent. Il n'a rien répondu,
Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire:

NINON.

Il eſt un peu ſcabreux, et je crains cette mère.
Prenez bien garde, au moins; vous vous y méprendrez:
Vos diſcours de vertu ſeront peu meſurés;
Tout ſera reconnu.

Le jeune GOURVILLE.

Le tour eſt aſſez drôle.

NINON.

Mais c'eſt du loup berger que vous jouez le rôle.

Le jeune GOURVILLE.

D'ailleurs: je ſuis très-bien déjà dans la maiſon;
A la mère toujours je dis qu'elle a raiſon;
Je bois avec le père, et chante avec la fille;
Je deviens néceſſaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi, les jeunes gens ont ſouvent bien du bon.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GOURVILLE l'aîné, tenant un livre; le jeune GOURVILLE, *tous deux arrivent et continuent la conversation : l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.*

Le jeune GOURVILLE.

N'es-tu donc pas honteux en effet à ton âge
De vouloir devenir un grave personnage?
Tu forces ton instinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou, qui des pieds et des mains
Se plairait d'écraser les fleurs de ses jardins,
De peur d'en savourer le parfum délectable?
Le ciel a formé l'homme animal sociable.
Pourquoi nous fuir, pourquoi se refuser à tout?
Etre sans amitié, sans plaisirs et sans goût,
C'est être un homme mort. Oh, la plaisante gloire
Que de gâter son vin de crainte de trop boire!
Comme te voilà fait! le teint jaune et l'œil creux,
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux?
Au monde en attendant sois très-sûr de déplaire.
La charmante Ninon, qui nous tient lieu de mère,
Voit avec grand chagrin qu'en ta propre maison,
Loin d'elle, et loin de moi, tu languis en prison:
Est-ce monsieur Garant qui par son éloquence

Nourrit de tes travers la lourde extravagance ?
Allons, imite-moi, songe à te réjouir ;
Je prétends malgré toi te donner du plaisir.

GOURVILLE l'aîné.

De si vilains propos, une telle conduite
Me font pitié, Monsieur ; j'en prévois trop la suite.
Vous ferez à coup sûr une mauvaise fin.
Je ne puis plus souffrir un si grand libertin.
De cette maison-ci je connais les scandales,
Il en peut arriver des choses bien fatales :
Déjà monsieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus rester, et j'ai pris mon parti.

Le jeune GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE l'aîné.

Monsieur Garant, mon frère,
Que vous calomniez, est d'un tel caractère
De probité, d'honneur... de vertu... de...

Le jeune GOURVILLE.

Je voi
Que déjà son beau style a passé jusqu'à toi.

GOURVILLE l'aîné.

Il met discrètement la paix dans les familles ;
Il garde la vertu des garçons et des filles ;
Je voudrais jusqu'à lui, s'il se peut, m'exalter :
Allez dans le beau monde ; allez vous y jeter ;
Plongez-vous jusqu'au cou dans l'ordure brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante ;
Moquez-vous plaisamment des hommes vertueux ;
Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux,
Ces plaisirs dans lesquels tout le jour se consume,
Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

Le jeune GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE l'aîné.

Allez, je ſais tout ce qu'il faut ſavoir.
J'ai bien lu.

Le jeune GOURVILLE.

Va, lis moins, mais apprends à mieux voir.
Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre?

GOURVILLE l'aîné.

Avec perſonne.

Le jeune GOURVILLE.

Quoi, tout ſeul, dans un déſert?

GOURVILLE l'aîné.

Oh! je fréquenterai ſouvent madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE, *en riant.*

Madame Aubert!

GOURVILLE l'aîné.

Eh oui, madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE.

Parente
Du marguillier Garant?

GOURVILLE l'aîné.

Oui, pieuſe et ſavante,
D'un eſprit tranſcendant, d'un mérite accompli.

Le jeune GOURVILLE.

La connais-tu?

GOURVILLE l'aîné.

Non, mais ſon logis eſt rempli
Des gens les plus verſés dans les vertus pratiques.
Elle connaît à fond tous les auteurs myſtiques;
Elle reçoit ſouvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

Le jeune GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend ?

GOURVILLE l'aîné.

Oui, mon tuteur fidelle,
Monſieur Garant me mène enfin dîner chez elle.

Le jeune GOURVILLE.

Chez ſa couſine ?

GOURVILLE l'aîné.

Eh oui.

Le jeune GOURVILLE.

Cette femme de bien ?

GOURVILLE l'aîné.

Elle-même ; et je veux, après cet entretien,
Ne hanter déſormais que de tels caractères,
Des dévots éprouvés, ſecs, durs, atrabilaires.
Je ne veux plus vous voir, et je préfère un trou,
Un hermitage, un antre....

Le jeune GOURVILLE, *en l'embraſſant.*

Adieu, mon pauvre fou.

SCENE II.

GOURVILLE l'aîné *ſeul.*

Je pleure ſur ſon ſort ; le voilà qui s'abyme ;
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.

(il s'aſſied et ouvre un livre.)

Que Garaffe a raiſon ! qu'il peint bien à mon ſens
Les travers odieux de tous nos jeunes gens !
Qu'il enflamme mon cœur, et qu'il le fortifie
Contre les paſſions qui tourmentent la vie !

(il lit encore.)

C'eſt bien dit ; oui, voilà le plan que je ſuivrai.

Du sentier des méchans je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amusemens, les spectacles, les belles.
(il se lève.)
Quel plaisir noble et doux de haïr les plaisirs!
De se dire en secret, me voilà sans désirs,
Je suis maître de moi, juste, insensible, sage,
Et mon ame est un roc au milieu de l'orage!
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis
Ces conversations, ces soupers, ces amis.
Je souris de pitié de voir qu'on me préfère
Sans nul ménagement mon étourdi de frère.
Il plaît à tout le monde, il est tout fait pour lui.
C'en est trop : pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conserve à Ninon de la reconnaissance;
Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance;
Et malgré ses écarts, elle a des sentimens
Qu'on eût pris pour vertu, peut-être en d'autres temps.
Mais....
(il se mord le doigt et fait une grimace effroyable.)

SCENE III.

GOURVILLE l'aîné, M. GARANT.

M. GARANT.

Eh bien, mon très-cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'asile?

GOURVILLE l'aîné.

J'y suis très-résolu.

M. GARANT.

Ce logis infecté
N'était point convenable à votre pitié.

Sortez-en promptement... mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de Monsieur votre père ?

GOURVILLE l'aîné.

Tout ce qu'il vous plaira ; vous en disposerez.

M. GARANT.

L'argent est inutile aux cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde ;
Et votre indifférence en ce point est profonde :
Je veux bien m'en charger ; je les ferai valoir,
Pour les pauvres s'entend.... vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILLE l'aîné.

Ah, que vous m'obligez ! je ne pourrai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

M. GARANT.

Je puis avoir à vous d'autres sommes en caisse.
Eh ! Eh !...

GOURVILLE l'aîné.

L'on me l'a dit... Mon Dieu, je vous les laisse ;
Vous voulez bien encore en être embarrassé ?

M. GARANT.

Je mettrai tout ensemble.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, c'est fort bien pensé.

M. GARANT.

Or çà, votre dessein de chercher domicile
Est très-juste et très-bon ; mais il est inutile ;
La maison est à vous ; gardez-vous d'en sortir,
Et priez seulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille éclats fâcheux la maison polluée,
Quand vous y vivrez seul, sera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

GOURVILLE l'aîné.

Cet honneur me ferait bien utile et bien doux;
Mais je ne me fens pas l'ame encore affez forte
Pour chaffer une femme et la mettre à la porte.
C'eft un acte pieux; mais l'honneur a fes droits;
Et vous favez, Monfieur, tout ce que je lui dois.
Pourrais-je fans rougir dire à ma bienfaitrice,
Sortez de la maifon, et rendez-vous juftice?
Cela n'eft-il pas dur?

M. GARANT.

Un tel ménagement
Eft bien louable en vous, et m'émeut puiffamment.
Ce fcrupule d'abord a barré mes idées;
Mais j'ai confidéré qu'elles font bien fondées.
Le défordre eft trop grand. Votre propre danger
A la faire fortir devrait vous engager.
Sachez que votre frère entretient avec elle
Une intrigue odieufe, indigne, criminelle,
Un fcandaleux commerce... un... je n'ofe parler
De tout ce qui s'eft fait... tant je m'en fens troubler.

GOURVILLE l'aîné.

Voilà donc la raifon de cette préférence
Qu'on lui donnait fur moi!

M. GARANT.

Sentez la conféquence.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'aurais pu jamais la deviner fans vous.
Les vilains!.. Grâce au ciel, je n'en fuis point jaloux.
Je n'imaginais pas qu'un fi grand fou dût plaire.

M. GARANT.

Les fous plaifent par fois.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! j'en fuis en colère

Pour l'honneur du Marais.

M. GARANT.

Il faut premièrement
Détourner loin de nous ce ſcandale impudent;
Mais avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienſéance.
Nous avons concerté que de cette maiſon
Vous feriez pour un tiers une donation.
Un acte bien ſecret que je pourrais vous rendre.
Armé de cet écrit, je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis;
Et vous aurez vos droits ſans être compromis.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, l'idée eſt profonde; oui, les dévots, les ſages
Sur le reſte du monde ont de grands avantages.
Je ſignerai demain.

M. GARANT.

Ce ſoir, votre cadet
Reviendra vous braver comme il a toujours fait.
Tout ſe moque de vous, laquais, cocher, ſervante;
Ils traitent la vertu de choſe impertinente.

GOURVILLE l'aîné.

La vertu!

M. GARANT.

Vraiment oui. Toujours un marguillier
A ſoin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte eſt dreſſé. Cet honnête artifice
Eſt, comme vous voyez, dans l'exacte juſtice.
Signez ſur mon genou.

(il lève ſon genou.)

GOURVILLE l'aîné, *en ſignant.*

Je ſigne aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de ſi prudent.

M. GARANT.

Je rédigerai tout dès ce soir par notaire.

GOURVILLE l'aîné.

Vous êtes, je le vois, très-actif en affaire.

M. GARANT

Vous pouvez du logis sortir dès à présent.

GOURVILLE l'aîné.

Oui !

M. GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE l'aîné.

La voilà.

M. GARANT.

Tout est bien ; et puis chez ma cousine,
Chez la savante Aubert notre illustre voisine...
Nous irons faire ensemble un dîner familier.

GOURVILLE l'aîné.

Vous m'enchantez.

M. GARANT.

Elle est la perle du quartier :
Il est dans sa maison de doctes assemblées,
Des conversations utiles et réglées ;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,
Des savans pleins de grec, de brillans orateurs,
Avec quelques abbés, gens de l'académie,
Tous pétris du vrai suc de la philosophie.

GOURVILLE l'aîné.

Et c'est-là justement tout ce qu'il me fallait ;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.
Vous me faites penser : vous êtes mon Socrate,
Je suis Alcibiade. Ah ! que cela me flatte !
Me voilà dans mon centre.

M. GARANT,

On n'eſt jamais heureux
Qu'avec des gens de bien, ſavans et vertueux.
Chez ma couſine Aubert, mon fils, allez vous rendre.
Je ne me ferai pas, je crois, long-temps attendre.

GOURVILLE l'aîné.

J'y vais.

SCENE IV.

NINON, Monſieur GARANT, GOURVILLE l'aîné.

NINON *à Gourville l'aîné.*

Ah! ah! Monſieur, vous ſortez donc enfin!
Vous vous humaniſez, et votre noir chagrin
Cède au beſoin qu'on a de vivre en compagnie:
Le plaiſir ſied très-bien à la philoſophie:
La ſolitude accable, et cauſe trop d'ennui.
Eh bien, où comptez-vous de dîner aujourd'hui?

GOURVILLE l'aîné.

Avec des gens de bien, Madame.

NINON.

Et mais!...j'eſpère...
Que ce n'eſt pas avec des fripons.

GOURVILLE l'aîné.

Au contraire.

NINON.

Et vos convives ſont?

GOURVILLE l'aîné.

Des docteurs très-ſavans.

NINON.

On en trouve, en effet, de très-honnêtes gens,
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE l'aîné.

L'heure preſſe, avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez : c'eſt fort bien fait.

SCENE V.

NINON, M. GARANT.

NINON.

Quelle mauvaiſe humeur !
Il ſemble, en me parlant, qu'il ſoit rempli d'aigreur ;
En ſavez-vous la cauſe ?

M. GARANT.

Eh oui, je ſuis ſincère,
La cauſe eſt en effet ſon méchant caractère.

NINON.

Je ſavais qu'il était et bizarre et pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

M. GARANT.

Allez, je m'y connais : vous pouvez être ſûre
Qu'il n'eſt point d'ame au fond plus ingrate et plus dure.

NINON.

Il eſt vrai qu'en effet de mon petit préſent
Il n'a pas daigné faire un ſeul remercîment.
Mais c'eſt diſtraction, manque de ſavoir-vivre ;
Et pour l'inſtruire mieux, le monde eſt un grand livre.

M. GARANT.

Je vous dis que ſon cœur eſt pour jamais gâté,
Endurci, gangrené, méchant . . au mal porté ;
Faux... avec fauſſeté. Ses allures ſecrètes,
Sombres....

NINON, *riant.*

Vous prodiguez assez les épithètes.

M. GARANT.

Il ne peut vous souffrir. Il vient de s'engager
A vendre sa maison pour vous en déloger....
Vous en riez.

NINON.

La chose est-elle bien certaine?

M. GARANT.

J'en suis témoin ; j'ai vu cet effet de sa haine ;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté :
C'est l'usage qu'il fait de sa majorité.
Quel homme !

NINON.

Ce n'est rien, n'en soyez point en peine ;
Cela s'ajustera.

M. GARANT.

Craignez tout de sa haine.

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réussir.

M. GARANT.

De cette ingratitude il faut le bien punir :
Qu'il sorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite.

M. GARANT.

Pour moi je l'abandonne, et je le déshérite :
De ses cent mille francs il n'aura ma foi rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, Monsieur, je le crois bien.

M. GARANT.

Que nous sommes à plaindre ! un bon ami nous laisse
De ses deux chers enfans à guider la jeunesse :
L'un est un garnement, turbulent, effronté,

A la perdition par le vice emporté;
L'autre est fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant... De tous deux il nous faudra défaire.

NINON.

Me le conseillez-vous?

M. GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur et de vos vrais amis.
Prenez un parti sage... Ecoutez... Cette caisse
Dont vous avez tantôt fait si prompte largesse
Etait-elle bien pleine autrefois?

NINON.

Jusqu'au bord.
De notre ami défunt c'était le coffre-fort:
Vous le savez assez.

M. GARANT.

Selon que je calcule,
Vous avez amassé loyaument, sans scrupule,
Un bien considérable, une fortune?

NINON.

Non,
Mais mon bien me suffit pour tenir ma maison.

M. GARANT.

Vous avez du crédit: la dame qui régente,
Madame Esther, vous garde une amitié constante;
Et si vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien, vous produisant en cour.

NINON.

A la cour! moi! Monsieur, que le ciel m'en préserve!
Si j'ai quelques amis, il faut avec réserve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner,
Ne les inviter point à nous abandonner.
Pour garder son crédit, Monsieur, n'en usons guères.

M. GARANT.

Il le faut réserver pour les grandes affaires,
Pour les grands coups, Madame, oui, vous avez raison;
Et votre sentiment est ici ma leçon.
(il s'approche un peu d'elle, et après un moment de silence.)
Je dois avec candeur vous faire une ouverture,
Pleine de confiance, et d'une amitié pure.
Je suis riche, il est vrai; mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

M. GARANT.

Il vous faut un état; vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oh oui.

M. GARANT.

Quel bon ménage
Se formerait bientôt de nos biens rassemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés!
Les deux cents mille francs, croissant notre fortune,
Entreraient de plein saut dans la masse commune.
Vous pourriez employer votre art persuasif
A nous faire obtenir un poste lucratif.
Vous seriez dans le monde avec plus d'importance.
Il faut que le crédit augmente votre aisance;
Que des prudes sur-tout la noble faction,
Célébrant de vos mœurs la réputation,
Et s'énorgueillissant d'une telle conquête,
A vous bien épauler se tienne toujours prête.
Avec un pot de vin, j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de fermier général.
Nous pourrions sourdement, sans bruit, sans peine aucune,

Placer à cent pour cent ma petite fortune:
Et votre rare esprit tout bas se moquerait
De tout le genre humain qui vous respecterait.
Vous ne répondez rien?

NINON.

C'est que je considère
Avec maturité cette sublime affaire....
Vous voulez m'épouser?

M. GARANT.

Sans doute, je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'esprit, tant d'attraits:
C'est à quoi j'ai pensé, dès que mon sort prospère
De deux cents mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu?

M. GARANT.

J'ai combattu long-temps
Les inspirations de ces désirs puissans;
Mais en les combinant avec justesse extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calculant, rabattant, j'ai vu pour résultat
Qu'il est temps en effet que vous changiez d'état;
Que nous nous convenons, et qu'un amour sincère,
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus long-temps pour l'hymen un peu de répugnance:
Son joug effarouchait ma libre indépendance:
C'est un frein respectable: et si je l'avais pris,
Croyez que ses devoirs auraient été remplis.
Je fus dans ma jeunesse un tant soit peu légère:
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.



M. GARANT.

Madame, croyez-moi, tout ce qui s'eſt paſſé
Fait peu d'impreſſion ſur un eſprit ſenſé.
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide:
Je vais droit à mon but, et je penſe au ſolide.

NINON.

Eh bien, j'y penſe auſſi: vos offres à mes yeux
Préſentent des objets qui ſont bien ſpécieux.
Il eſt vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne ſais quoi d'injuſte, et quelque hypocriſie.

M. GARANT.

Eh, mon Dieu, c'eſt par-là qu'on réuſſit toujours.

NINON.

Oui, la monnaie eſt fauſſe; elle a pourtant du cours.
Que me font, après tout, les enfans de Gourville?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

M. GARANT.

Il faut l'être à nous ſeuls, et ſonger en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raiſons, et j'en ſuis pénétrée.

M. GARANT.

Ah! je me doutais bien que votre ame éclairée
En ſentirait la force et le vrai fondement,
Le poids....

NINON.

Oui, tout cela me pèſe infiniment.

M. GARANT.

Vous vous rendez.

NINON.

Ce ſoir vous aurez ma réponſe;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

M. GARANT.

Ah! vous me raviſſez : je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qui me touchent ſi fort ;
Mais ſi vous connaiſſiez quel effet font vos charmes,
Vos beaux yeux, votre eſprit!.. quelles puiſſantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté,
De quel excès d'amour je me ſens tourmenté!

NINON.

Mon Dieu, finiſſez donc ; vous me tournez la tête :
Sortez... n'abuſez point de ma faible conquête...
Mais revenez bientôt.

M. GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

M. GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire,
Pour coucher par contrat cette divine affaire?

NINON.

Par contrat! et mais oui... vos deſſeins concertés
Ne ſauraient, à mon ſens, être trop conſtatés.

M. GARANT.

Nos faits ſont convenus?

NINON.

Oui-dà.

M. GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune.

NINON.

Plus vous parlez, et plus mon cœur ſe ſent lier.



M. GARANT.

A ce ſoir, ma Ninon.

NINON, *le contrefeſant.*

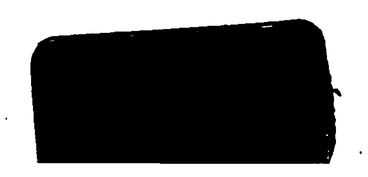
Ce ſoir, mon marguillier.

SCENE VI.

NINON *ſeule.*

QUEL indigne animal, et quelle ame de boue!
Il ne s'aperçoit pas ſeulement qu'on le joue;
Tout abſorbé qu'il eſt dans ſes deſſeins honteux,
Il n'en peut diſcerner le ridicule affreux:
J'ai vu de ces gens-là qui ſe croyaient habiles
Pour avoir quelque temps trompé des imbécilles,
Dans leurs propres filets bientôt enveloppés:
Le monde avec plaiſir voit les dupeurs dupés.
On peint l'amour aveugle, il peut l'être ſans doute;
Mais l'intérêt l'eſt plus, et ſouvent ne voit goutte.
Vouloir toujours tromper c'eſt un malheureux lot:
Bien ſouvent, quoi qu'on diſe, un fripon n'eſt qu'un ſot.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Eh bien, Picard, fais-tu la plaisante nouvelle?

PICARD.

Je n'ai jamais rien su le premier : quelle est-elle?

LISETTE.

Notre maîtresse enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.
Ah, c'est donc pour cela que madame est sortie!
C'est pour se marier?... J'ai souvent même envie,
Tu le sais, et je crois que nous devons tous deux
Suivre un si digne exemple.

LISETTE.

Ah! Picard, ces beaux nœuds
Sont faits pour les messieurs qui sont dans l'opulence;
Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aisance;
Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD

Est-il bien vrai, Lisette?

LISETTE.

Et je t'épouserai dès qu'elle sera faite.

PICARD.

Bon! attendons-nous-y! quand le bien te viendra,
D'autres amans viendront; tu me planteras là.

Des filles de Paris je connais trop l'allure :
Elles n'époufent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs.
Je t'aime, et je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc fe réfoudre d'attendre.
Et quel eft ce monfieur que madame va prendre ?

LISETTE.

La pefte ! c'eft un homme extrêmement puiffant;
Marguillier de paroiffe, ayant beaucoup d'argent :
Sur fon large vifage on voit tout fon mérite,
Homme de bon confeil. et qui fouvent hérite
De gens qui ne font pas feulement fes parens.
Il a toujours, dit-on, vécu de fes talens ;
Il eft le directeur de plus de vingt familles :
Il peut faire aifément beaucoup de bien aux filles.
C'eft ce monficur Garant qui vient dans la maifon.

PICARD.

Bon ! l'on m'a dit à moi qu'il eft gueux et fripon.

LISETTE.

Eh bien, que fait cela ? cette friponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme fe marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra....
Quoi ! c'eft lui qu'aujourd'hui madame époufera ?

LISETTE.

Rien n'eft plus vrai, Picard.

PICARD.

C'eft lui que madame aime ?

LISETTE.

LISETTE.

Je n'en faurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit?

LISETTE.

Lui-même:
J'ai de plus entendu des mots de leurs difcours;
Picard, ils fe juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce monfieur l'a quittée;
Et madame auffitôt en carroffe eft montée.

PICARD.

Mon Dieu, comme en amour on va vîte à préfent!
Je ne l'aurais pas crû: car, vois-tu, j'ai fouvent
Entendu ma maîtreffe, avec un beau langage,
Se moquer en riant des lois du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le temps; on ne rit pas toujours;
On devient férieux au déclin des beaux jours.
La femme eft un rofeau que le moindre vent plie;
Et bientôt il lui faut un foutien qui l'appuie.

PICARD.

Quand t'appuîrai-je donc?

LISETTE.

Va, nous attendrons bien
Que madame ait choifi monfieur pour fon foutien.

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec fon frère?

LISETTE.

Je penfe que l'aîné va dans un monaftère;
L'autre fera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun fuit fon inftinct: tout s'arrange aifément.

PICARD.

Je ne fais, mon inftinct me dit que ces affaires

Ne s'arrangeront pas ainſi que tu l'eſpères.

LISETTE.

Pourquoi? pour en douter quelles raiſons as-tu?

PICARD.

Je n'ai point de raiſons, moi : j'ai des yeux, j'ai vu
Que lorſqu'on veut aux gens aſſurer quelque choſe,
On ſe trompe toujours ; je n'en ſais point la cauſe.
J'ai vu tant de meſſieurs qui pour tes doux appas
Diſaient qu'ils reviendraient, et ne revenaient pas.

LISETTE.

Quoi, marouſle, inſolent.

PICARD.

A ton tour, ma mignonne:
Jamais en promettant n'as-tu trompé perſonne?

LISETTE.

Hem!

PICARD.

Ne te fâche point, allons, rendons bien net
De notre cher ſavant le ſale cabinet.
Tenons la chambre propre ; allons, la nuit approche.

LISETTE.

Bon, ce monſieur Garant a la clef dans ſa poche.

PICARD.

Diable! il eſt donc déjà maître de la maiſon;
Et ce grand mariage eſt donc fait tout de bon?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit? madame, avec myſtère,
A dit à ſon cocher... cocher, chez le notaire.
Ils ſont allés ſigner.

PICARD.

Oui, je comprends très-bien
Que l'affaire eſt conclue, et je n'en ſavais rien.

LISETTE.

Un excellent souper qu'un grand traiteur apprête,
Ce soir, de ces beaux nœuds doit célébrer la fête;
Les amis du logis sont tous invités.

PICARD.

Tant mieux; nous danserons : plaisirs de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville?
Il était si posé, si sage, si tranquille,
Lui-même se servant, n'exigeant rien de nous,
Fort dévot, cependant d'un naturel très-doux.
Où donc est-il allé?

LISETTE.

C'est chez notre voisine,
Comme lui très-pieuse, et de Garant cousine;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

PICARD.

Oh! c'est un grand savant; il lit tous les auteurs.

SCENE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE l'aîné.

LISETTE.

Le voici qui revient.

PICARD.

Pour la noce, peut-être.

LISETTE.

Ah, comme il a l'air triste!

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il est bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorsions!

GOURVILLE l'aîné, *dans le fond.*

O Ciel! ô juste Ciel!

PICARD.

C'est des convulsions.

GOURVILLE l'aîné.

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funestes.

PICARD.

C'est d'un vrai possédé les regards et les gestes.

(*Gourville s'avance.*)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, Monsieur ?

PICARD.

Vous avez l'œil poché,
Bosse au front, nez sanglant, et l'habit tout taché.

LISETTE.

Etes-vous ici près, Monsieur, tombé par terre ?

GOURVILLE l'aîné.

Que son sein m'engloutisse !

PICARD.

Et quoi donc ?

GOURVILLE l'aîné.

Qu'on m'enterre;
Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monsieur !

LISETTE.

Qu'est-il donc arrivé ?

GOURVILLE l'aîné.

Je me meurs de douleur,
De honte, de dépit.

PICARD.

Et de vos meurtriffures.

LISETTE.

Hélas ! n'auriez-vous point reçu quelques bleffures ?

GOURVILLE l'aîné *s'affied.*

Je ne puis me tenir : ah ! Lifette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs et mes indignités.

PICARD.

Ecoutons bien.

(*ils se mettent à ses côtés et alongent le cou.*)

LISETTE.

Mon Dieu, que ce début m'étonne !

GOURVILLE l'aîné.

Voulant refter chez moi, monfieur Garant me donne
Rendez-vous à dîner chez fa coufine Aubert.

PICARD.

C'eft une brave dame.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! diableffe d'enfer !
Il y devait venir de favans perfonnages,
Parfaits chez les parfaits, fages entre les fages ;
J'y vais : madame Aubert était encore au lit.
Monfieur Aubert tout feul près de moi s'établit,
Me propofe un trictrac en attendant la table :
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable ;
Et cependant je joue.

LISETTE.

Eh bien, jufqu'à préfent
La chofe eft très-commune, et le mal n'eft pas grand.

GOURVILLE l'aîné.

J'y gagne, j'y prends goût : de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie.
Le jeu fe continue ; enfin le fort fait tant,

Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor sur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un sage se console.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! ce n'est rien encor. Garant à son Cousin
Ecrit que les docteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire pressante.
Aubert me fait excuse, Aubert me complimente;
Il sort, je reste seul; je n'osais demeurer;
Et dans notre maison j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modeste,
Bien coiffée en cheveux, un déshabillé leste,
Un négligé brillant, mais qui paraît sans art.
On a dîné par-tout, me dit-elle, il est tard:
Je vous proposerais de dîner tête à tête;
Mais je vous ennuîrais... j'accepte cette fête.
Le repas était propre, et très-bien ordonné.
Elle avait d'un vin grec dont je me suis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre théologie!

GOURVILLE l'aîné.

Hélas! oui; ce vin grec la rendait plus jolie.
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs.
Je l'entendais parler, je la voyais sourire,
Avec cet agrément que Sapho sut décrire.
Vous connaissez Sapho?

PICARD.

Non.

GOURVILLE l'aîné.

Le plus doux poison
Par l'oreille et les yeux surprenait ma raison.

Nous nous attendrissons : monsieur Aubert arrive,
Madame Aubert s'enfuit, éplorée et craintive,
En criant que je suis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous, dangereux, Monsieur ?

GOURVILLE l'aîné.

L'époux est très-fâcheux.
Il m'applique un soufflet : je suis assez colère ;
J'en rends deux sur le champ: nous nous roulons par terre;
L'un sur l'autre acharnés, je frappais, il frappait,
Et j'entendais de loin Madame qui riait....
Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlète?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lu.

GOURVILLE l'aîné.

Ni toi non plus, Lisette ?

LISETTE.

Très-peu.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi qu'il en soit, meurtrissans et meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les carreaux, les lambris;
Des oisifs du quartier une foule accourue
Remplissait la maison, l'escalier et la rue.
On crie, on nous sépare : un procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris sur lui le soin.
Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte,
Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
Pour payer le scandale avec les coups reçus,
Je lui signe un billet encor de mille écus.
Ah, Lisette ! ah, Picard ! le sage est peu de chose !

PICARD.

Oui, je le croirais bien,

LISETTE.

Quelle métamorphofe !

GOURVILLE l'aîné.

Après ce que je viens de faire et d'effuyer,
Comment revoir jamais monfieur le marguillier ?
Comment revoir Madame ?

PICARD.

Oh, Madame eft très-bonne.

LISETTE.

Toujours aux jeunes gens, Monfieur, elle pardonne.

GOURVILLE l'aîné.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur et de févérité ?

SCENE III.

GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE *tout effoufflé.*

Ah, mon frère ! ah, Lifette !

LISETTE.

Eh bien ?

Le jeune GOURVILLE *à Lifette, à part.*

Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère, je rougis et je pleure à vos yeux.

Le jeune GOURVILLE.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.

(*prenant Lifette à part.*)

Lifette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie,
Pour la faire fortir nous aurons une voie.

GOURVILLE l'aîné.

O Ciel ! Madame Aubert ferait dans la maifon ?
Elle a donc pris pour moi bien de la paffion !
Ah ! de grâce, oubliez ma fottife effroyable.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! paffez-moi ma faute, elle eft très-excufable.
(*allant à Lifette.*)
Lifette, à mon fecours.

PICARD.

Eh, mon Dieu ! ces gens-ci
Sont tous devenus fous ; qu'a-t-on donc fait ici ?
(*Lifette s'entretient avec le jeune Gourville.*)

GOURVILLE l'aîné, *fur le devant.*

Eft-ce une illufion ? eft-ce un tour qu'on me joue ?
Quels docteurs j'ai trouvés ! je me tâte et j'avoue
Que je fuis confondu, que je n'y comprends rien.

Le jeune GOURVILLE.

(*à Lifette, il lui parle à l'oreille.*)
Picard, garde la porte... Et toi... tu m'entends bien.

LISETTE.

J'y vais. Comptez fur moi.

Le jeune GOURVILLE *à Lifette.*

Par ton feul favoir-faire
Tu fauras amufer et le père et la mère.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi ? fon père et fa mère ont l'obftination
De me pourfuivre ici pour réparation ?

Le jeune GOURVILLE.

Hélas ! j'en fuis honteux.

GOURVILLE l'aîné.

C'eft moi qui meurs de honte.

Le jeune GOURVILLE.

Sophie échappera par une fuite prompte ;

Et Lisette saura la mettre en sureté.
(*revenant à Gourville l'aîné.*)
De grâce, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.
GOURVILLE l'aîné.
Quel galimatias!
Le jeune GOURVILLE.
Ce n'était pas malice;
C'est un trait de jeunesse, et peut-être il la perd.
GOURVILLE l'aîné.
Vous voulez excuser ici madame Aubert?
Le jeune GOURVILLE.
Laissons madame Aubert; mon frère, je vous jure
Que nul dans ce quartier n'a su cette aventure.
GOURVILLE l'aîné.
Que dites-vous? après un bruit si violent?
Le jeune GOURVILLE.
Il ne s'est rien passé qui ne fût très-décent.
GOURVILLE l'aîné.
Ah! vous êtes trop bon.
Le jeune GOURVILLE.
Toujours tendre et fidelle,
Je cours la consoler, et je vous réponds d'elle.
(*il sort.*)
GOURVILLE l'aîné.
Mon frère est un bon cœur; il oublie aisément:
Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.
Quel est cet homme en robe?

SCENE IV.

GOURVILLE l'aîné, M. l'avocat PLACET, *en robe.*

L'avocat PLACET, *toujours d'un ton empesé, et se rengorgeant.*

On m'a dit par la ville
Que je dois m'adresser à monsieur de Gourville,
Des Gourvilles l'aîné.

GOURVILLE l'aîné.

Très-humble serviteur.

L'avocat PLACET.

Tout prêt à vous servir.

GOURVILLE l'aîné.

C'est sans doute un docteur
Que pour me consoler monsieur Garant m'envoie.

L'avocat PLACET.

Je suis docteur en droit.

GOURVILLE l'aîné.

J'en ai bien de la joie;
Je les révère tous.

L'avocat PLACET.

Au barreau du palais
Depuis deux ans je plaide avec quelque succès.

GOURVILLE l'aîné.

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, Monsieur, de sa friponnerie.

L'avocat PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez au parquet
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

GOURVILLE l'aîné.

Si vous voulez, Monſieur, vous charger de ma cauſe...

L'avocat PLACET.

Vous devez être inſtruit...

GOURVILLE l'aîné.

En deux mots je l'expoſe.

L'avocat PLACET.

J'ai dès long-temps en vue un établiſſement ;
Et j'avais pourchaſſé Claire-Sophie Agnant.
Pour elle vous ſavez, Monſieur, quelle eſt ma flamme.

GOURVILLE l'aîné.

Non ; mais un avocat fait bien de prendre femme
Pour ſe déſennuyer quand il a travaillé.

L'avocat PLACET.

Vous me privez d'icelle ; et vous m'avez baillé
Par vos productions bien de la tablature.

GOURVILLE l'aîné.

Qui, moi, Monſieur ?

L'avocat PLACET.

Vous-même : et votre procédure
Par Madame ſa mère eſt remiſe en mes mains.
On a ſurpris, Monſieur, vos papiers clandeſtins,
Vos miſſives d'amour et tous vos beaux myſtères,
Colorés d'un vernis de maximes auſtères.
A nos yeux clair-voyans le poiſon s'eſt montré.

GOURVILLE l'aîné.

Je veux être pendu, je veux être enterré,
Si j'ai jamais écrit à cette demoiſelle,
Et ſi j'ai pu ſentir le moindre goût pour elle.

L'avocat PLACET.

On renia toujours, Monſieur, les vilains cas :
Mademoiſelle Agnant ne vous reſſemble pas ;
Elle a tout avoué.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi?

L'avocat PLACET.

Que votre éloquence
Avait voulu tromper ſa timide innocence.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! c'eſt une coquine; et je ferai ſerment
Que rien n'eſt plus menteur que cette fille Agnant.

L'avocat PLACET.

Les ſermens coûtent peu, Monſieur, aux hypocrites;
Et chez madame Aubert vos infames viſites,
Le viol dont par-tout vous êtes accuſé,
Un mari trop benin par vous de coups briſé,
Ont fait connaître aſſez votre affreux caractère.

GOURVILLE l'aîné.

Juſte Ciel!

L'avocat PLACET.

Pourſuivons... vous connaiſſez la mère?

GOURVILLE l'aîné.

Qui donc?

L'avocat PLACET.

Madame Agnant.

GOURVILLE l'aîné.

Je ſais qu'en ce logis
On la ſouffre par fois; mais je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de ſa fille; et très-peu me ſoucie
De la famille Agnant.

L'avocat PLACET.

Vous ſavez ſur l'honneur
Combien elle eſt terrible, et quelle eſt ſon humeur.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'en ſais rien du tout.

L'avocat PLACET.

Pour venger son injure,
Sa main de deux soufflets a doué ma future
Devant monsieur Agnant et devant les valets.

GOURVILLE l'aîné.

Ma foi, cette journée est féconde en soufflets.

L'avocat PLACET.

D'une telle leçon ma future excédée
Du logis maternel soudain s'est évadée:
On sait qu'elle est chez vous, et je m'en doutais bien.
Monsieur, il faut la rendre, et ma femme est mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,
Où vous parlez toujours de péchés, de scrupules.
Rendez-moi sur le champ ses petits billets doux;
Que tout ceci se passe en secret entre nous;
Et ne me forcez point d'aller à l'audience
Faire rougir Messieurs de votre extravagance.

GOURVILLE l'aîné.

Le diable vous emporte et vous et vos billets:
Vous me feriez jurer. Non, je ne vis jamais
Une si détestable et si lourde imposture.

L'avocat PLACET.

Vous êtes donc, Monsieur, ravisseur et parjure?

GOURVILLE l'aîné.

Allez, vous êtes fou.

L'avocat PLACET.

J'avais l'attention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur destinait à ma couche:
Mais, puisque vous niez, puisque rien ne vous touche
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, Monsieur. Bientôt vous me verrez ici;
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie;

Les lois fauront punir ces excès d'infamie;
Et vous verrez s'il eft un plus énorme cas
Que d'ofer fe jouer aux femmes d'avocats.

(*il fort.*)

SCENE V.

GOURVILLE l'aîné, *feul.*

QUE voilà pour m'inftruire une bonne journée!
J'étais charmé de moi; ma fageffe obftinée
Se complaifait en elle, et j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu.
Je joue et je perds tout. Certaine Aubert maudite
M'enlace en fes filets par fa mine hypocrite.
Je bois, on m'affaffine: en tout point confondu,
Je paye encor l'amende ayant été battu.
Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,
Veut me perfuader que j'ai pris fa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel;
Garant ne paraît point, il me laiffe; il emporte
Jufqu'aux clefs de ma chambre, et je refte à la porte,
N'ofant dans mes terreurs ni fuir ni demeurer.
O fageffe! à quel fort as-tu pu me livrer!
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde.
Ah! fi j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi:
Mon libertin de frère eft plus fage que moi.

SCENE VI.

GOURVILLE l'aîné, PICARD.

GOURVILLE l'aîné.

Qui frappe à coups pressés? quel bruit, quel tintamarre!
Que fait-on donc là-bas? est-ce une autre bagarre?
Est-ce madame Aubert qui me vient harceler
Pour mille écus comptant qu'on m'a fait stipuler?

PICARD *accourant.*

Ah! cachez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi donc?

PICARD.

Une mère affligée
Qui vient redemander une fille outragée.

GOURVILLE l'aîné.

Madame Aubert la mère?

PICARD.

Un mari pris de vin
Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin.

GOURVILLE l'aîné.

Monsieur Aubert lui-même?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende
Sa belle et chère enfant que sa femme demande.
Tout retentit des cris de la dame en fureur;
Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur:
Et pour son premier mot elle m'a fait entendre
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! cela me manquait.

PICARD.

PICARD.

Quelques bonnets quarrés,
Pour y mieux parvenir, font avec elle entrés.
Déjà l'on verbalife.

GOURVILLE l'aîné.

Eh bien, que faut-il faire ?
Où fuir ? où me fourrer ?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire ;
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'y cours me jeter de la fenêtre en-bas.

PICARD.

Oui, oui, dépêchez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Allons, fi j'en réchappe,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y rattrape.
Monfieur, madame Aubert, et tous leurs grands docteurs,
Ces dévots du quartier et ces prédicateurs,
Ne tourmenteront plus ma fimple bonhommie.
Je renonce à jamais à la théologie :
Je vois que j'en étais fottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

Fin du troifième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le jeune GOURVILLE, LISETTE.

Le jeune GOURVILLE.

J'y songe, j'y resonge, et tout cela, Lisette,
Me paraît impossible.

LISETTE.

Oui, mais la chose est faite.

Le jeune GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle soit faite ou non,
Ta maîtresse à ce point ne perd pas la raison.

LISETTE.

Bon! je la perds bien moi, Monsieur, moi qui raisonne,
Pour ce petit Picard.

Le jeune GOURVILLE.

Picard passe, ma bonne;
Mais pour Garant, l'objet de son aversion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon.

LISETTE.

Ah, la femme est si faible!

Le jeune GOURVILLE.

Il est très-vrai, ma reine;
Vous passez volontiers de l'amour à la haine:
Des exemples frappans le montrent chaque jour;
Mais vous ne passez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira; mais j'ai quelques lumières:
J'en sais autant que vous sur ces grandes matières.

Un abbé, grand ami de madame Ninon,
Qui dans mon jeune temps fréquentait la maiſon,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Liſette,
Me diſait que la femme eſt comme la girouette:
Quand elle eſt neuve encore, à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent;
Elle ſe fixe enfin quand le temps l'a rouillée.

Le jeune GOURVILLE.

De ta comparaiſon j'ai l'ame émerveillée;
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant:
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La choſe eſt pourtant ſûre.

Le jeune GOURVILLE.

Ouais! Ninon marguillière!

LISETTE.

Croyez-le.

Le jeune GOURVILLE.

Je le crois, et je ne le crois guère:
Mais on voit des marchés non moins extravagans,
Et Paris eſt rempli de ces événemens.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie;
Tout paſſe et tout renaît: chaque jour ſa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra
Dans ſa propre maiſon, lorſqu'elle y reviendra!
Comment ſauver Agnant, cette fille ſi chère!
Que ferons-nous ici de mon benêt de frère,
De l'avocat Placet et de madame Agnant?

LISETTE.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement,
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune GOURVILLE.

Au fond je ſuis fâché que mon eſpiéglerie



Ait à mon frère aîné causé tant de tourment ;
Mais il faut bien un peu décrasser un pédant.
Ce sont-là des leçons pour un grand philosophe.

LISETTE.

Oui, mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe :
Elle est à craindre ici.

Le jeune GOURVILLE.

Bon ; tout s'appaisera ;
Car enfin tout s'appaise : un cartaud suffira
Pour faire oublier tout au bon homme de père ;
Et plus en ce moment sa femme est en colère,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur.

SCENE II.

GOURVILLE l'aîné *poursuivi par Madame* AGNANT. M. AGNANT, l'avocat PLACET, le jeune GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, *courant.*

Au secours !

Mme AGNANT, *courant après lui.*

Au méchant !

M. AGNANT, *courant après Mme Agnant.*

Qu'on l'arrête.

L'avocat PLACET, *courant après M. Agnant.*

Au voleur.

(ils font le tour du théâtre en poursuivant Gourville l'aîné.)

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'ai le nez cassé !

Mme AGNANT.

Je suis morte !

M. AGNANT.

Ah ! ma femme !
Es-tu morte en effet ?

Mme AGNANT *à Gourville l'aîné.*

Non.... Séducteur infame,
Tu m'enlèves ma fille, impudent loup-garou,
Et de la mère encor tu viens caſſer le cou.

GOURVILLE l'aîné.

Eh, Madame, pardon!

Mme AGNANT.

Déteſtable hypocrite!

L'avocat PLACET.

Race de débauché.

Mme AGNANT.

Cœur faux! plume maudite!
Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE l'aîné.

Hélas! je la rendrai ſi-tôt que je l'aurai.

Mme AGNANT. (*au jeune Gourville.*)

Tu m'inſultes encore!... Et toi qui fus ſi ſage,
Parle, as-tu pu ſouffrir un pareil brigandage?

Le jeune GOURVILLE.

Madame, calmez-vous.... Monſieur, écoutez-moi.

M. AGNANT.

Volontiers: tu parais un très-bon vivant, toi;
Je t'ai toujours aimé.

Le jeune GOURVILLE.

Raſſurez-vous, mon frère;
Vous, monſieur l'avocat, éclairciſſons l'affaire;
Entendons-nous.

M. AGNANT.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler;
Il faut toujours s'entendre, et non ſe quereller.

Le jeune GOURVILLE.

Picard, apportez-nous ici ſur cette table
De ce bon vin muſcat.



M. AGNANT.

Il eſt fort agréable.
J'en boirai volontiers, en ayant bu déjà;
Aſſéyons-nous, ma femme, et peſons tout cela.
(*il s'aſſied auprès de la table.*)

Mme AGNANT.

Je n'ai rien à peſer: il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'avocat PLACET.

Oui, c'eſt la conſéquence.
(*ils ſe rangent autour de M. Agnant, qui reſte aſſis.*)

GOURVILLE l'aîné.

Reprenez-la par-tout où vous la trouverez;
Et que d'elle et de vous nous ſoyons délivrés.

Mme GARANT.

Eh bien, vous le voyez, encore il m'injurie,
L'effronté diſſolu!

Le jeune GOURVILLE, *à part à ſon frère.*

Mon frère, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ſes préjugés de front.

GOURVILLE l'aîné.

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

Le jeune GOURVILLE, *prenant Mme Agnant à part.*

Madame, vous ſavez combien je ſuis ſincère.

M. AGNANT.

Il n'eſt point frelaté.

Le jeune GOURVILLE.

Je ne ſaurais vous taire
Que depuis quelque temps mon cher frère en effet
Eut avec votre fille un commerce ſecret.

GOURVILLE l'aîné.

Ça n'eſt pas vrai.

Le jeune GOURVILLE *à son frère.*

Paix donc ; c'eſt un commerce honnête,
Pur, moral, inſtructif, pour bien régler ſa tête,
Pour éloigner ſon cœur d'un monde décevant,
Et pour la diſpoſer à ſe mettre en couvent.

M. AGNANT.

Mettre en couvent ma fille ! oh, le plaiſant viſage !

Mme AGNANT.

C'eſt un impertinent.

GOURVILLE l'aîné.

Je vous dis...

Le jeune GOURVILLE *feſant ſigne à ſon frère.*

Chut !

GOURVILLE l'aîné.

J'enrage !

L'avocat PLACET.

Cette excuſe louable eſt d'un cœur fraternel ;
Mais, Monſieur, votre aîné n'eſt pas moins criminel.
Tenez, Monſieur, voilà ſes miſſives infames,
Et ſes inſtructions pour diriger les ames.

(il tire des lettres de deſſous ſa robe.)

Le jeune GOURVILLE *prenant les lettres.*

Prêtez-moi.

L'avocat PLACET.

Les voilà.

Le jeune GOURVILLE.

D'un eſprit attentif
J'en veux voir la teneur et le diſpoſitif.

L'avocat PLACET.

Mais il faut me les rendre.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, mais je dois vous dire
Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.

(il met les lettres dans sa poche, Mme Agnant se jett dessus et en prend une.)

GOURVILLE l'aîné.

Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

Mme AGNANT *à Gourville l'aîné.*

Fripon,
Nîras-tu tes écrits! tiens, voici tout du long
Tes beaux enseignemens dont ma fille se coiffe;
Les voici.

L'avocat PLACET.

Nous devons les déposer au greffe.

Mme AGNANT, *prenant des lunettes.*

Ecoute.... *La vertu que je veux vous montrer*
Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
Votre vertu m'enchante et la mienne me guide....
Ah! je te donnerai de la vertu, perfide.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

Le jeune GOURVILLE, *versant à boire à M. Ag*

Voisin.

M. AGNANT.

De la vertu!

Le jeune GOURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.

(à Mme Agnant.)

Madame, goûtez-en.

Mme AGNANT, *ayant bu.*

Peste! il est admirable!

Le jeune GOURVILLE *à M. Agnant.*

Vous en aurez ce soir, mon cher, sur votre table:
On vous porte un cartaud dont vous serez content.

M. AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le jeune GOURVILLE, *à l'avocat Placet.*
Et vous ?

L'avocat PLACET *boit un coup.*
Il eſt fort bon ; mais vous ne pouvez croire
Qu'en l'état où je ſuis je vienne ici pour boire.

Le jeune GOURVILLE *en préſente à ſon frère.*
Vous, mon frère.

GOURVILLE l'aîné.
Ah ! ceſſez vos ébats ennuyeux.
Plus vous paraiſſez gai, plus je ſuis ſérieux.
Après tant de chagrins et de tracaſſerie,
C'eſt une cruauté que la plaiſanterie :
Dans ce jour de malheur tout le quartier, je crois,
S'était donné le mot pour ſe moquer de moi.
(*à Mme Agnant.*)
Ma voiſine, à la fin, vous voilà bien inſtruite
Que ſi votre Sophie eſt par malheur en fuite
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour :
Ni vos yeux ni les ſiens ne m'ont donné d'amour.

Mme AGNANT.
Mes yeux, méchant !

GOURVILLE l'aîné.
Vos yeux C'eſt une calomnie,
Un menſonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monſieur Garant ?
Nous l'attendons ici de moment en moment.
Il connaît aſſez bien quelle eſt mon écriture ;
Et dans ſa poche même il a ma ſignature.
Il a juſqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laiſſé tout mon argent comptant.
Il me rendra juſtice.

Mme AGNANT.
Oh ! c'eſt un honnête homme !

L'avocat PLACET.

Un grand-homme de bien.

Le jeune GOURVILLE.

Chacun ainſi le nomme.

Mme AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

M. AGNANT.

L'oracle du quartier.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle eſt à ce ſujet ma penſée.

M. AGNANT, *en buvant et le regardant enſuite fixement.*

Oui, confie.

Le jeune GOURVILLE.

Je crois que c'eſt chez lui que la belle Sophie
A couru ſe cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remît en grâce auprès de vous.
Dans toute la paroiſſe il prend ſoin des affaires,
Très-charitablement, des filles et des mères.

Mme AGNANT.

Vraiment, l'avis eſt bon.

Le jeune GOURVILLE.

Mademoiſelle Agnant
A du cœur; elle penſe, et n'eſt plus une enfant;
Vous l'avez ſouffletée, elle s'en eſt ſentie
Un peu trop vivement, et puis elle eſt partie.

M. AGNANT *toujours aſſis, et le verre à la main.*

C'eſt votre faute auſſi, ma femme; et franchement,
Vous deviez avec elle agir moins durement:
Vous avez la main prompte, et vous êtes la cauſe
De tout notre malheur.

Le jeune GOURVILLE.

Mon Dieu, c'eſt peu de choſe.

Allez, tout ira bien.... j'entends monſieur Garant,
Il revient, parlez-lui, mon frère, et promptement.
Sur tous les marguilliers on ſait votre influence.
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE l'aîné.

Que lui dire ?

Le jeune GOURVILLE.

Vous ſeul pouvez perſuader.

GOURVILLE l'aîné.

Perſuader ! Eh quoi ?

Le jeune GOURVILLE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILLE l'aîné.

Comment ?

Le jeune GOURVILLE.

Vous ſeul pouvez manier cette affaire,
Vous ſeul rendrez Sophie à ſa charmante mère.

GOURVILLE l'aîné.

Moi ?

Mme AGNANT.

Va, ſi tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'entends rien....

Le jeune GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE l'aîné.

Allons donc.

(*il ſort.*)

Le jeune GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

M. AGNANT, *montrant le jeune Gourville.*

Ma femme, ce jeune homme eſt un eſprit bien ſage.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, le jeune GOURVILLE *prenant par la main* M. et Mme AGNANT, *et se mettant entr'eux*:

Le jeune GOURVILLE.

PUISQU'IL n'eſt plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuſe ; et j'excuſais mon frère ;
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous haſardons tous la réputation
D'une fille nubile, et ſous vos yeux inſtruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite :
Ce chemin de l'honneur eſt tout-à-fait gliſſant ;
Ceci fera du bruit, le monde eſt médiſant.

Mme AGNANT.

Et c'eſt ce que je crains.

Le jeune GOURVILLE.

Une fille enlevée,
Avec procès-verbal chez un homme trouvée :
Vous ſentez bien, Madame, et vous comprenez bien
Que de tout le Marais ce ſera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triſte conſéquence.

M. AGNANT.

Par ma foi ce jeune homme eſt rempli de prudence.

Le jeune GOURVILLE.

J'ai fort à cœur auſſi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur léſé de monſieur l'avocat.
Que penſera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend, ſans reſpecter ſon grave caractère,

Une fille à fes yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre eft aimé ?... fi ! j'en rougis pour lui.

L'avocat PLACET.

Mais, Monfieur, c'eft moi feul que cette affaire touche.
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux, prêts à tout cenfurer.
Dix mille écus comptant font à confidérer.

M. AGNANT *toujours bien fixe et l'air un peu hébêté d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivrogne de comédie à boquets.*

Vous avez de gros biens ?

L'avocat PLACET.

Oui, j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, je vous plains ; j'avoue ingénument
Qu'on devait refpecter un tel engagement.
Mon frère a fait fans doute une grande fottife
D'enlever la future à ce futur promife.
Il n'en peut réfulter qu'une trifte union,
Pleine de jaloufie et de diffention.
Les deux futurs enfemble à peine pourraient vivre.

Mme AGNANT.

J'en ai peur en effet.

M. AGNANT.

Il parle comme un livre,
Il a toujours raifon.

Le jeune GOURVILLE.

Par un deftin fatal,
Vous voyez que mon frère a feul fait tout le mal.
C'eft votre propre fang, c'eft l'honneur qu'il vous ôte.
Madame, c'eft à moi de réparer fa faute.
Pour Sophie, il eft vrai, je n'eus aucun défir ;

Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

M. AGNANT.

Parbleu je le voudrais.

L'avocat PLACET.

Moi, non.

Mme AGNANT.

Quelle folie!

Tu n'as rien : un cadet de basse Normandie
Est plus riche que toi.

Le jeune GOURVILLE.

D'aujourd'hui seulement
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement
Que j'ai cent mille francs que m'a laissés mon père.
Monsieur Garant lui-même en est dépositaire.

Mme AGNANT.

Cent mille francs ! grand Dieu !

M. AGNANT.

Ma foi, j'en suis charm

Le jeune GOURVILLE.

De Sophie, il est vrai, je ne suis point aimé,
Mais je suis à sa mère attaché pour ma vie,
Et ce n'est que pour vous que je me sacrifie.

Mme AGNANT.

Et la somme, mon fils, est chez monsieur Garant?

Le jeune GOURVILLE.

Sans doute. Il en convient.

L'avocat PLACET.

J'en doute fortement.

Mme AGNANT *à M. Agnant.*

Cent mille francs, mon cher!

M. AGNANT.

Cent mille francs, ma femme!

Ah! ça me plaît.

Mme AGNANT.

Ça va jusqu'au fond de mon ame.
Cent mille francs, mon fils !

Le jeune GOURVILLE.

J'ai quelque chose avec.

M. AGNANT.

Il est plein de mérite, et d'ailleurs il boit sec.

L'avocat PLACET.

Mais songez, s'il vous plaît...

M. AGNANT.

Tais-toi ; je vais le prendre
Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'avocat PLACET.

Comment, Madame, après des articles conclus !
Stipulés par vous-même !

Mme AGNANT.

Ils ne le feront plus.

(elle le pousse.)

Cent mille francs... Allez.

M. AGNANT, *le poussant d'un autre côté.*

Dénichez au plus vîte.

Mme AGNANT, *lui fesant faire la pirouette à droite.*

Allez plaider ailleurs.

M. AGNANT, *lui fesant faire la pirouette à gauche.*

Cherchez un autre gîte.
Cent mille francs !

L'avocat PLACET.

Je vais vous faire assigner tous.

Le jeune GOURVILLE, *en le retournant.*

N'y manquez pas.

M. AGNANT.

Bon ſoir.

Mme AGNANT.

Allons, arrangeons-nous.

(*l'avocat Placet ſort.*)

SCENE IV.

Le jeune GOURVILLE, M. AGNANT, Mme AGNANT.

M. AGNANT.

MAIS, que n'as-tu plutôt expliqué ton affaire?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un myſtère?

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſuis aſſuré.
Monſieur Garant m'a dit que ce dépôt ſacré
Etait entre ſes mains.

M. AGNANT.

C'eſt comme dans les tiennes.

Mme AGNANT.

Tout de même : et ma fille? afin que tu la tiennes
Il faut que je la trouve.

Le jeune GOURVILLE.

Oh! l'on vous la rendra.

M. AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

Le jeune GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de ſoufflets, je vous prie;
Cela cabre un eſprit.

M. AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

Mme AGNANT.

Ça n'arrivera plus... c'eſt chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, très-certainement :
Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,
Pour remettre en vos bras une fille si chère.

(il fait un pas pour sortir.)

Mme AGNANT *l'embrassant.*

Il faut que je t'embrasse.

M. AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

Mme AGNANT.

Reviens bien vîte au moins.

Le jeune GOURVILLE.

Je revole à l'instant.

Mme AGNANT, *l'arrêtant encore.*

Ecoute encore un peu, mon cher ami, mon gendre ;
En famille avec toi quels plaisirs je vais prendre !
Je ne puis te quitter... va, mon fils ... sois certain
Que ma fille est ta femme.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, tel fut mon dessein.

Mme AGNANT.

Tu réponds d'elle ?

GOURVILLE, *en s'en allant.*

Oh oui, tout comme de moi-même.

Mme AGNANT.

Quel bon ami j'ai là ! Mon Dieu, comme je l'aime!

SCENE V.

M. AGNANT, Mme AGNANT.

M. AGNANT.

Par ma foi notre gendre eſt un charmant garçon.

Mme AGNANT.

Oh ! c'eſt bien élevé. La voiſine Ninon
Vous a formé cela ! c'eſt une dégourdie,
Qui ſait bien mieux que nous ce que c'eſt que la vie,
Un grand eſprit.

M. AGNANT.

Ah, ah !

Mme AGNANT.

Je voudrais l'égaler,
Mais ſi-tôt qu'elle parle, on n'oſe plus parler.

M. AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, et même les affaires.
Une bonne caboche !

Mme AGNANT.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils ſont : comment cent mille francs
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans :
Ce n'eſt rien qu'un bavard.

M. AGNANT.

Un pédant imbécille,
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

SCENE VI.

M. AGNANT, Mme AGNANT, M. GARANT.

Mme AGNANT.

Eh bien, monſieur Garant, enfin tout eſt conclu.

M. GARANT.

Oui, ma chère voiſine, et le ciel l'a voulu.

Mme AGNANT.

Quel bonheur!

M. GARANT.

Il eſt vrai qu'on a ſur ſa conduite
Gloſé bien fortement; mais l'hymen par la ſuite
Vous paſſe un beau vernis ſur ces péchés mignons.

Mme AGNANT.

L'eſcapade, Monſieur, que nous lui reprochons,
Ne peut ſe mettre au rang des fautes criminelles.

M. GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux belles,
Ainſi que les cheveux: et puis conſidérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons;
Et qu'outre ſa richeſſe à tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.

Mme AGNANT.

Une fortune, à vous!

M. AGNANT.

Je ſuis tout interdit.
Ma fille de grands biens, des patrons, du crédit?
Quels diſcours!

Mme AGNANT.

Il eſt vrai qu'elle eſt aſſez gentille:
Mais du crédit!

M. GARANT.

Qui parle ici de votre fille ?

Mme AGNANT.

De qui donc parlez-vous ?

M. GARANT.

De la belle Ninon
Que j'épouſe ce ſoir, ici, dans ſa maiſon ;
Je vous prie à la noce, et vous devez en être.

Mme AGNANT.

Comment ! vous épouſez notre Ninon ?

M. AGNANT.

Mon maître
Eſt-il bien vrai ?

M. GARANT.

Très-vrai.

M. AGNANT.

J'en ſuis parbleu touché
Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

Mme AGNANT.

Et moi je vous diſais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, et qu'elle s'eſt blotie
Chez vous, en votre abſence, et qu'elle en va ſortir
Pour ſerrer ces doux nœuds que je viens d'aſſortir,
Et qu'il nous faut donner pour aider leur tendreſſe
Cent mille francs comptant que vous avez en caiſſe.

M. AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici ;
Mais parbleu, permettez qu'on ſe marie auſſi.

M. GARANT.

Rêvez-vous, mes voiſins ? et ce petit délire
Vous prend-il quelquefois ? qui diable a pu vous dire
Que Sophie eſt chez moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui ſont tout prêts pour lui

Mme AGNANT.

Je le tiens de sa bouche.

M. AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

M. GARANT.

De ce jeune étourdi la folie est extrême;
Il séduit tour-à-tour les filles du Marais;
Il leur fait des sermens d'épouser leurs attraits;
Et pour les mieux tromper, il fait accroire aux mères
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en est pas un mot: et je ne lui dois rien.
Monsieur son frère et lui sont tous les deux sans bien,
Et tous deux au logis cesseront de paraître
Dès le premier moment que j'en serai le maître.

Mme AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant?

M. GARANT.

Pas un denier.

Mme AGNANT.

Mon Dieu, le méchant garnement!

M. AGNANT, *en buvant un coup.*

C'est dommage.

Mme AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîné chez vous ne s'était pas sauvée?

M. GARANT.

Il n'en est pas un mot.

Mme AGNANT.

Les deux frères, je voi,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

M. AGNANT.

Les fripons que voilà!

M. GARANT.

Toujours de ces deux frères
J'ai craint, je l'avoûrai, les méchans caractères.

Mme AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille! ah! j'en aurai raiſon;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maiſon.

M. GARANT.

La maiſon m'appartient, gardez-vous-en, ma bonne.

Mme AGNANT.

Quoi donc, pour épouſer nous n'aurons plus perſonne?
Allons, courons bien vîte après notre avocat;
Il vaudra mieux que rien.

M. AGNANT, *avec le geſte d'un homme ivre.*

Ma femme, il eſt bien plat.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

Ah, Madame, quel train! quel bruit dans votre abſence!
Quel tumulte effroyable et quelle extravagance!

NINON.

Je ſais ce qu'on a fait; je prétends calmer tout;
Et j'ai pris les devans pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne ſoyez point fâchée
Que la petite Agnant ſe ſoit ici cachée:
Hélas! j'en aurais fait de bon cœur tout autant,
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant.
Comment! battre ſa fille! ah! c'eſt une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne ſent pas la bonne compagnie.
Notre pauvre Gourville en eſt encore ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Liſette, que veux-tu,
Il faut pour la jeuneſſe être un peu complaiſante:
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
Le jeune Agnant me touche.

LISETTE.

A peine je conçois
Comment nos plats voiſins, avec leur air bourgeois,

Ont trouvé le fecret de nous faire une fille
Si pleine d'agrémens, fi douce, fi gentille.

NINON.

Dès la première fois, fon maintien me furprit,
Sa grâce me charma, j'aimai fon tour d'efprit.
Des femmes quelquefois affez extravagantes,
Ayant des fots maris, font des filles charmantes.
Il fallut bien fouffrir de fes très-fots parens
La vifite importune, et les plats complimens.
Sa mère m'excéda par droit de voifinage;
Sa fille était tout autre: elle obtint mon fuffrage.
Elle aura quelque bien: Gourville, en l'époufant,
N'eft point forcé de vivre avec madame Agnant.
On refpecte beaucoup fa chère belle-mère,
On la voit rarement; encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie eft bonne par le cœur:
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amans faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce foir bâcler trois mariages,
Celui de ces enfans, le vôtre et puis le mien.
Madame, en un feul jour, c'eft faire affez de bien;
Il faudrait tout d'un temps, dans votre zèle extrême.
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième:
Le mariage forme et dégourdit les gens.

NINON.

Il en a grand befoin: tout vient avec le temps.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raifonnable,
Il ne lui manqua rien que d'être fupportable:
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cet efprit flexible ont eu quelque pouvoir:
Pour toi ton tour approche, et ton affaire eft prête.
Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête

De

De t'engager, Lifette, à me parler pour lui.
Il t'a promis beaucoup, eft-il vrai?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de différence eft entre fa perfonne
Et la mienne peut-être; il promet et je donne.
Prends cinquante louis, pour fubvenir aux frais
De ton nouveau ménage.

SCENE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Ah! Picard, quels bienfaits!
(*en montrant la bourfe.*)
Vois-tu cela?

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur eft grand... et que je ne défire
Rien plus... finon qu'il dure...et que Lifette et moi
Nous fommes obligés... mais aide-moi donc, toi,
Je ne fais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, et je me plais à ta reconnaiffance.

PICARD.

Ah! Madame, à vos pieds ici nous devons tous...

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque eft près de nous.
Pour ceux qui font trop loin, ce n'eft pas notre affaire.

Çà, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté
J'ai choisi loin du bruit cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord un homme noir raisonne et gesticule
Avec monsieur Garant; et les mots de scrupule,
De probité, d'honneur, de raisons, de devoirs,
M'ont saisi de respect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, disant qu'il instrumente
Pour le faire bien riche, et vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'est l'intention
De ce monsieur Garant si plein d'affection.

PICARD.

C'est un digne homme!

NINON.

Oh oui... mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Aguant?

PICARD.

Mais, Madame, elle crie,
Elle gronde vos gens, messieurs Gourville et moi,
Son mari, tout le monde, et dit qu'on est sans foi;
Et dit qu'on l'a trompée et que sa fille est prise;
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemnise:
Et puis elle s'appaise et convient qu'elle a tort;
Puis dit qu'elle a raison, et crie encor plus fort.

NINON.

Et monsieur son époux?

PICARD.

En véritable sage,
Il voit sans sourciller tout ce remu-ménage;
Et pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,
Il s'amusait à boire attendant le souper.

NINON.

Que fait notre Gourville?

PICARD.

En ſon humeur plaiſante
Il les amuſe tous, et boit, et rit, et chante.

NINON.

Et l'autre frère?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah! j'aime à voir les gens
Dans leur vrai caractère à nos yeux ſe montrans.
Monſieur le marguillier eſt bien le ſeul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître.
Malgré ſa modeſtie on le découvre aſſez....
Ah! voici notre aîné qui vient les yeux baiſſés.

SCENE III.

NINON, GOURVILLE l'aîné, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, *vêtu plus régulièrement, mieux coiffé, et l'air plus honnête.*

Vous me voyez, Madame, après d'étranges criſes
Bien ſot et bien confus de toutes mes bêtiſes:
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont tout en plaiſantant mon frère m'a flatté.
Hélas! j'avais voulu dans ma mélancolie,
Et dans les viſions de ma ſombre folie,
Me ſéparer de vous et donner la maiſon,
Que vos propres bienfaits ont miſe ſous mon nom.

NINON.

Tout eſt raccommodé. J'avais pris mes meſures ;
Tout va bien.

GOURVILLE l'aîné.

Vous pourriez pardonner tant d'injures !
J'étais coupable et ſot.

NINON.

Ah! vos yeux ſont ouverts.
Vous démêlez enfin ces eſprits de travers,
Ces cagots inſolens, ces ſombres rigoriſtes
Qui penſent être bons quand ils ne ſont que triſtes ;
Et ces autres fripons n'ayant ni feu ni lieu,
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu ;
Ces eſcrocs recueillis, et leurs plates bigottes
Sans foi, ſans probité, plus méchantes que ſottes.
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de ſens,
D'honneur et de vertu, comme plus d'agrémens.

GOURVILLE l'aîné.

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainſi la politeſſe
Déjà dans votre eſprit ſuccède à la rudeſſe.
Je vous vois dans le train de la converſion.
Vous deviendrez aimable, et j'en ſuis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave perſonnage
Que mon bizarre ſort me donne en mariage ?

GOURVILLE l'aîné.

Il ne m'appartient plus d'avoir un ſentiment :
Tout ce que vous ferez ſera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union ſi chère ?

GOURVILLE l'aîné.

Je n'oſe plus blâmer ; mais quand je conſidère
Que pour nous ſéparer, pour m'entraîner ailleurs,

Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chaffer de votre maifon même....

NINON.

Oh! c'était par vertu; dans le fond Garant m'aime,
Il ne veut que mon bien: c'eft un homme excellent:
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent.
Et fur-tout gardez-vous un peu de fes coufines.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! que ces prudes-là font de grandes coquines!
Quel antre de voleurs! et cependant enfin
Vous allez donc, Madame, époufer le coufin!

NINON.

Repofez-vous fur moi de ce que je vais faire,
Allez, croyez fur-tout qu'il était néceffaire
Que j'en agiffe ainfi pour fauver votre bien:
Un feul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE l'aîné.

Comment?

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers font quelquefois capables;
Vous ferez convaincu bientôt, comme je croi,
Que ces hommes de bien font différens de moi;
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préfèrerez la bonne compagnie.

GOURVILLE l'aîné.

Je ne replique point. Honteux, défefpéré
Des fauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon fort la fouveraine arbitre;
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

SCENE IV.

NINON, GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune, *amenant M. et Mme* AGNANT, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE.

ADORABLE Ninon, daignez tranquillifer
Notre madame Agnant qu'on ne peut appaifer.

M. AGNANT.

Elle a tort.

Mme AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille eft perdue,
Qu'on ne me la rend point!

Le jeune GOURVILLE.

Eh mon Dieu, je me tue
De vous dire cent fois qu'elle eft en fureté.

Mme AGNANT.

Eft-ce donc ce benêt.... ou toi, jeune éventé,
Qui m'as pris ma Sophie?

GOURVILLE l'aîné.

Hélas! foyez très-fûre
Que je n'y prétends rien.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien, moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

Mme AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaifant, fans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente;
Je prétends qu'il revienne et veux qu'il inftrumente
Contre toi pour ma fille; et tes cent mille francs

Ne me tromperont pas, mon ami, plus long-temps.
Ni vous non plus, Madame.

NINON.

Ecoutez-moi, de grace.
Souffrez ſans vous fâcher que je vous ſatisfaſſe.

Mme AGNANT.

Ah ! ſouffrez que je crie ; et quand j'aurai crié,
Je veux crier encore.

M. AGNANT.

Eh, tais-toi, ma moitié.
Madame Ninon parle ; écoutons ſans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voiſins, daignez d'abord m'inſtruire
Si c'eſt votre intérêt et votre volonté
De donner votre fille et ſa propriété
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs ſa fortune ſe monte ?

M. AGNANT.

Oui parbleu, ma voiſine.

NINON.

Eh bien, je vous promets
Qu'il aura cette ſomme.

Mme AGNANT.

Ah ! cela va bien... Mais
'our finir ce marché que de grand cœur j'approuve,
'our marier Sophie, il faut qu'on la retrouve ;
)n ne peut rien ſans elle.

NINON.

Eh bien, je veux encor
l'engager avec vous à rendre ce tréſor.

M. et Mme AGNANT.

h !

NINON.

Mais auparavant, je me flatte, j'eſpère

Que vous me laifferez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monfieur Garant.

Mme. AGNANT.

Oui, paffe, et puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne auffi.

M. AGNANT.

C'eft une comédie;
Perfonne ne s'entend et chacun fe marie.
(*à Gourville l'aîné.*)
Soupera-t-on bientôt? allons, mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE l'aîné.

(*à Ninon.*)
J'y fuis bien neuf encore... à tout ce grand myftère
Ma préfence, Madame, eft-elle néceffaire?

NINON.

Vraiment oui; demeurez: vous verrez avec nous
Ce que monfieur Garant veut bien faire pour vous:
Et nous aurons befoin de votre fignature.

LISETTE.

Je fais figner auffi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

M. AGNANT.

Eh bien, tu vois, ma femme, et je l'avais bien dit,
Que madame Ninon avec fon grand efprit
Saurait arranger tout.

Mme AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monfieur Garant, vous allez tout connaître.

SCENE

SCENE V et dernière.

Les Personnages précédens, M. GARANT, *après avoir salué la compagnie, qui se range d'un côté, tandis que M. Garant et Ninon se mettent de l'autre, les domestiques derrière.*

M. GARANT, *en serrant la main de Ninon.*

La raison, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme et dressé congrument,
Avec mesure et poids, d'une manière sage,
Selon toutes les lois, la coutume et l'usage.
(*à Mme Agnant*) (*à M. Agnant.*)
Madame, permettez.... un moment, mon voisin.

NINON

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

M. GARANT.

Le ciel le bénira; mais avant d'y souscrire
A l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire.

NINON.

Non, mon cœur est si plein de tous vos tendres soins
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins:
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite,
Qui publîront mon choix et tout votre mérite.
Nous souperons ensemble : ils seront enchantés
De votre prud'hommie et de vos loyautés.
Sans doute ce contrat porte en gros caractères
Les deux cents mille francs qui sont pour les deux frères.

M. GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet,
Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des stipulations entre nous énoncées.

Ce font, vous le favez, des affaires paffées ;
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

M. AGNANT.

Comment ?

Mme AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus !
Ma fille auffi ! fortons de ce franc coupe-gorge,
(*montrant le jeune Gourville.*)
Où chacun me trompait, où ce traître m'égorge.
(*à Gourville l'aîné.*)
Et c'eft vous, grand nigaud, dont les féductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont caufé tant d'affronts
Ma fille paira cher fon énorme fottife.

GOURVILLE l'aîné.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la crife.

Le jeune GOURVILLE, *arrêtant M. et Mme Agnant, et les ramenant tous deux par la main.*

Mon Dieu, ne fortez point ; reftez, mon cher Agnant
Quoi qu'il puiffe arriver, tout finira gaîment.

NINON *à M. Garant dans un coin du théâtre, tandis que le refte des acteurs eft de l'autre.*

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

M. GARANT.

Oui, qui ne difent rien, là... des raifons frivoles ;
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laiffez-moi m'expliquer
Et fi dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas femblant.

M. GARANT.

Ah vraiment, je n'ai gar

Mme AGNANT *à M. Agnant.*

Que difent-ils de nous.

NINON *à M. Garant.*

Et fi je me hafarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
Madame, et vous Gourville, enfin vous apprendrez
Quels font mes fentimens, et quelles font mes vues.

Mme AGNANT.

Ma foi, jufqu'à préfent elles font peu connues.

NINON *à Mme Agnant.*

Vous voulez votre fille et de l'argent comptant?

Mme AGNANT.

Oui, mais rien ne nous vient.

NINON.

Il faut premièrement
Vous mettre tous au fait... Feu monfieur de Gourville
Me confia fes fils, et je leur fus utile:
Il ne put leur laiffer rien par fon teftament;
Vous en favez la caufe.

Mme AGNANT.

Oui.

NINON.

Mais par fupplément,
Il voulut faire choix d'un fameux perfonnage,
Juftement honoré dans tout le voifinage,
Et bien recommandé par des gens vertueux
Et fes amis fecrets, tous bien d'accord entr'eux:
Et cet homme de bien nommé fon légataire,
Cet homme honnête et franc, c'eft Monfieur.

M. GARANT, *fefant la révérence à la compagnie.*

C'eft me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'eſt à lui qu'on légua
Les deux cents mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
Des eſprits prévenus eurent la fauſſe idée
Qu'une ſomme ſi forte et par lui poſſédée
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ſes mains il tient,
Pour les rendre aux enfans auxquels il appartient.
Mais il n'eſt pas permis, dit-on, qu'ils en jouiſſent,
C'eſt un crime effroyable et que les lois puniſſent.
(*à M. Garant.*)
N'eſt-ce pas ?

M. GARANT.

Oui, Madame.

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on ?

M. GARANT.

Des fidéicommis.

NINON.

Et pour ſe mettre en règle, il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à ſon profit il gardera la ſomme ?

M. GARANT.

Oui, Madame.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! fort bien.

M. AGNANT.

Et Monſieur a juré
Qu'il gardera le tout ?

M. GARANT.

Oui, je le garderai.

Mme AGNANT. *au jeune Gourville.*
De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
J'enrage. Ah ! c'en eſt trop.

NINON.

Soyez moins effrayée,
Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE l'aîné.

Pour moi de cet argent je n'attends rien du tout ;
Et je me sens, Madame, indigne d'y prétendre.

Le jeune GOURVILLE.

Pour moi je le prendrais au moins pour le répandre.

NINON.

Poursuivons.... Toujours prêt de me favoriser,
Monsieur me croyant riche a voulu m'épouser,
Afin que nous puissions, dans des emplois utiles,
Nous enrichir encor du bien des deux pupilles.

M. GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

NINON.

Si fait,
Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.
(*aux autres personnages.*)
Il faut vous dire enfin qu'aussi-tôt que Gourville
Eut fait son testament, un ami difficile,
Un esprit de travers eut l'injuste soupçon
Que votre marguillier pourrait être un fripon.

M. GARANT.

Mais vous perdez la tête!

NINON.

Eh mon Dieu non, vous dis-je.
Gourville épouvanté dans l'instant se corrige ;
Et peut-être trompé, mais sain d'entendement,
Il fait, sans en rien dire, un second testament :
Il m'a fallu courir long-temps chez les notaires
Pour y faire apposer les formes nécessaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus ;

Et si j'avais tardé les miens étaient perdus :
Monsieur gardait l'argent pour son beau mariage.
Tenez : voilà je pense un testament fort sage.
Il est en ma faveur. C'est pour moi tout le bien,
J'en ai le cœur percé ; monsieur Garant n'a rien.

M. AGNANT.

Quel tour !

Mme AGNANT.

La brave femme !

NINON, *en montrant les deux Gourvilles.*

Entr'eux deux je partage,
Ainsi que je le dois, le petit héritage.
Je souhaite à Monsieur d'autres engagemens,
Une plus digne épouse et d'autres testamens.

M. GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Lisez, vous savez lire.

Le jeune GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON *à Mme Agnant.*

La dot de votre fille enfin va se payer.

M. GARANT, *en s'en allant.*

Serviteur.

Le jeune GOURVILLE, *lui serrant la main.*

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

Mme AGNANT.

Adieu, vilain mâtin, qui m'en fis tant accroire.

M. AGNANT, *le saisissant par le bras.*

Et pourquoi t'en aller ? reste avec nous pour boire.

M. GARANT, *se débarrassant d'eux.*

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE, *lui fesant la révérence, et lui montrant la bourse de cinquante louis.*

Acceptez ce dépôt;
Vous les gardez si bien.

GOURVILLE l'aîné.

Laissons-là ce maraud.

Le jeune GOURVILLE *à Ninon.*

Ah! je suis à vos pieds.

Mme AGNANT.

Nous y devons tous être.

GOURVILLE l'aîné.

Comme elle a démasqué, vilipendé le traître!

Mme AGNANT.

Et ma fille?

NINON.

Ah croyez que dès qu'elle saura
Qu'on va la marier elle reparaîtra.

LISETTE *à Picard.*

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtresse
A plus d'esprit qu'eux tous, d'honneur et de sagesse?

Fin du cinquième et dernier acte.

SOCRATE,

OUVRAGE DRAMATIQUE,

Traduit de l'anglais de feu M. Thompson, par feu M. Fatema, comme on fait.

PREFACE

De *M.* FATEMA, *traducteur*.

On a dit dans un livre, et répété dans un autre, qu'il est impossible qu'un homme simplement vertueux, sans intrigue, sans passions, puisse plaire sur la scène. C'est une injure faite au genre humain; elle doit être repoussée, et ne peut l'être plus fortement que par la pièce de feu de M. *Thompson*. Le célèbre *Adisson* avait balancé long-temps entre ce sujet et celui de Caton. *Adisson* pensait que *Caton* était l'homme vertueux qu'on cherchait, mais que *Socrate* était encore au-dessus. Il disait que la vertu de *Socrate* avait été moins dure, plus humaine, plus résignée à la volonté de Dieu, que celle de *Caton*. Ce sage grec, disait-il, ne crut pas, comme le romain, qu'il fût permis d'attenter sur soi-même, et d'abandonner le poste où Dieu nous a placés. Enfin *Adisson* regardait *Caton* comme la victime de la liberté, et *Socrate* comme le martyre de la sagesse. Mais le chevalier *Richard Steele* lui persuada que le sujet de Caton était plus théâtral que l'autre, et sur-tout plus convenable à sa nation dans un temps de trouble.

En effet, la mort de Socrate aurait fait peu d'impression, peut-être, dans un pays où l'on ne persécute personne pour sa religion, et où la tolérance a si prodigieusement augmenté la

population et les richeſſes, ainſi que dan
Hollande ma chère patrie. *Richard Steele*
expreſſément dans le *Tatler* qu'*on doit ch*
pour le ſujet des pièces de théâtre le vice le
dominant chez la nation pour laquelle
travaille. Le ſuccès de Caton ayant en
Adiſſon, il jeta enfin ſur le papier l'eſquiſ
la mort de Socrate, en trois actes. La plac
ſecrétaire d'Etat, qu'il occupa quelque temps
lui déroba le temps dont il avait beſoin pour
cet ouvrage. Il donna ſon manuſcrit à M. *Thom*
ſon élève; celui-ci n'oſa pas d'abord trait
ſujet ſi grave et ſi dénué de tout ce qui e
poſſeſſion de plaire au théâtre.

Il commença par d'autres tragédies; l
Sophonisbe, Coriolan, Tancrède, etc., e
ſa carrière par la Mort de Socrate, qu'il e
en proſe ſcène par ſcène, et qu'il confia
illuſtres amis M. *Dodington* et M. *Littl*
comptés parmi les plus beaux génies d'A
terre. Ces deux hommes, toujours conſulte
lui, voulurent qu'il renouvelât la méthod
Shakeſpeare, d'introduire des perſonnage
peuple dans la tragédie, de peindre *Xant*
femme de *Socrate*, telle qu'elle était en
une bourgeoiſe acariâtre, grondant ſon m
l'aimant; de mettre ſur la ſcène tout l'aré
et de faire, en un mot, de cette pièce
ces repréſentations naïves de la vie hu

un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entreprise n'est pas sans difficulté : et quoique le sublime continu soit d'un genre infiniment supérieur, cependant ce mélange du pathétique et du familier a son mérite. On peut comparer ce genre à l'Odyssée, et l'autre à l'Iliade. M. *Littleton* ne voulut pas qu'on jouât cette pièce, parce que le caractère de *Mélitus* ressemblait trop à celui du sergent de loi *Catbrée*, dont il était allié. D'ailleurs ce drame était une esquisse, plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de M. *Thompson*, à son dernier voyage en Hollande. Je le traduisis d'abord en hollandais, ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer sur le théâtre d'Amsterdam, quoique, Dieu merci, nous n'ayons parmi nos pédans aucun pédant aussi odieux, et aussi impertinent que M. *Catbrée*. Mais la multiplicité des acteurs que ce drame exige m'empêcha de le faire exécuter ; je le traduisis ensuite en français, et je veux bien laisser courir cette traduction, en attendant que je fasse imprimer l'original.

A Amsterdam, 1755.



Depuis ce temps on a représenté la mort de Socrate à Londres, mais ce n'est pas le drame de M. *Thompson*.

NB. Il y a eu des gens aſſez bêtes pour réfuter les vérités palpables qui ſont dans cette préface. Ils prétendent que M. *Fatema* n'a pu écrire cette préface en 1755, parce qu'il était mort, diſent-ils, en 1754. Quand cela ſerait, voilà une plaiſante raiſon ! mais le fait eſt qu'il eſt décédé en 1757.

PERSONNAGES.

SOCRATE.

ANITUS, grand-prêtre de Cérès.

MELITUS, un des juges d'Athènes.

XANTIPPE, femme de *Socrate.*

AGLAÉ, jeune athénienne élevée par *Socrate.*

SOPHRONIME, jeune athénien élevé par *Socrate.*

DRIXA, marchande, } attachés à *Anitus*
TERPANDRE et ACROS, } attachés à *Anitus*

JUGES.

DISCIPLES de *Socrate.*

Pédans protégés par *Anitus*, au nombre de trois.

SOCRATE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

ANITUS.

Ma chère confidente, et mes chers affidés, vous ſavez combien d'argent je vous ai fait gagner aux dernières fêtes de Cérès. Je me marie, et j'eſpère que vous ferez votre devoir dans cette grande occaſion.

DRIXA.

Oui ſans doute, Monſeigneur, pourvu que vous nous en faſſiez gagner encore davantage.

ANITUS.

Il me faudra, madame Drixa, deux beaux tapis de Perſe : vous, Terpandre, je ne vous demande que deux grands candelabres d'argent, et à vous, une demi-douzaine de robes de ſoie, brochées d'or.

TERPANDRE.

Cela eſt un peu fort ; mais, Monſeigneur, il n'y a rien qu'on ne faſſe pour mériter votre ſainte protection.

ANITUS.

Vous regagnerez tout cela au centuple. C'eſt le meilleur moyen de mériter les faveurs des dieux et des



déeſſes. Donnez beaucoup et vous recevrez beaucoup : et ſur-tout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre tous les gens de qualité qui ne ſont point aſſez de vœux, et qui ne préſentent point aſſez d'offrandes.

ACROS.

C'eſt à quoi nous ne manquerons jamais ; c'eſt un devoir trop ſacré pour n'y être pas fidelles.

ANITUS.

Allez, mes chers amis ; les dieux vous maintiennent dans des ſentimens ſi pieux et ſi juſtes ! et comptez que vous proſpérerez, vous, vos enfans et les enfans de vos petits-enfans.

TERPANDRE.

C'eſt de quoi nous ſommes ſûrs, car vous l'avez dit.

SCENE II.

ANITUS, DRIXA.

ANITUS.

Eh bien, ma chère madame Drixa, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'épouſe Aglaé ; mais je ne vous en aime pas moins, et nous vivrons enſemble comme à l'ordinaire.

DRIXA.

Oh, Monſeigneur, je ne ſuis point jalouſe ; et pourvu que le commerce aille bien, je ſuis fort contente. Quand j'ai eu l'honneur d'être une de vos maîtreſſes, j'ai joui d'une grande conſidération dans Athènes. Si vous aimez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime ; et Xantippe, la femme de Socrate, m'a promis qu'elle me le donnerait en mariage. Vous aurez toujours les

mêmes

mêmes droits sur moi. Je suis seulement fâchée que ce jeune homme soit élevé par ce vilain Socrate, et qu'Aglaé soit encore entre ses mains. Il faut les en tirer au plus vîte. Xantippe sera charmée d'être débarrassée d'eux. Le beau Sophronime et la belle Aglaé sont fort mal entre les mains de Socrate.

ANITUS.

Je me flatte bien, ma chère madame Drixa, que Mélitus et moi nous perdrons cet homme dangereux, qui ne prêche que la vertu et la divinité, et qui s'est osé moquer de certaines aventures arrivées aux mystères de Cérès. Mais il est le tuteur d'Aglaé. Agaton, père d'Aglaé, a laissé, dit-on, de grands biens; Aglaé est adorable; j'idolâtre Aglaé; il faut que j'épouse Aglaé, et que je ménage Socrate, en attendant que je le fasse pendre.

DRIXA.

Ménagez Socrate, pourvu que j'aie mon jeune homme Mais comment Agaton a-t-il pu laisser sa fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet insupportable raisonneur, qui corrompt les jeunes gens, et qui les empêche de fréquenter les courtisanes et les saints mystères?

ANITUS.

Agaton était entiché des mêmes principes. C'était un de ces sobres et sérieux extravagans, qui ont d'autres mœurs que les nôtres, qui sont d'un autre siècle et d'une autre patrie; un de nos ennemis jurés, qui pensent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la divinité, secouru l'humanité, cultivé l'amitié, et étudié la philosophie; de ces gens qui prétendent insolemment que les dieux n'ont pas écrit l'avenir sur le foie d'un bœuf; de ces raisonneurs impitoyables qui



trouvent à redire que les prêtres sacrifient des filles, ou passent la nuit avec elles, selon le besoin : vous sentez que ce sont des monstres qui ne sont bons qu'à étouffer. S'il y avait seulement dans Athènes cinq ou six sages qui eussent autant de considération que lui, c'en serait assez pour m'ôter la moitié de mes rentes et de mes honneurs.

DRIXA.

Diable : voilà qui est sérieux cela.

ANITUS.

En attendant que je l'étrangle, je vais lui parler sous ces portiques, et conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

DRIXA.

Le voici ; vous lui faites trop d'honneur ; je vous laisse, et je vais parler de mon jeune homme à Xantippe.

ANITUS.

Les dieux vous conduisent, ma chère Drixa ; servez-les toujours, gardez-vous de ne croire qu'un seul dieu, et n'oubliez pas mes deux beaux tapis de perse.

SCENE III.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

Eh, bonjour, mon cher Socrate, le favori des dieux et le plus sage des mortels. Je me sens élevé au-dessus de moi-même toutes les fois que je vous vois, et je respecte en vous la nature humaine.

SOCRATE.

Je suis un homme simple, dépourvu de science et

plein de faibleſſes comme les autres. C'eſt beaucoup ſi vous me ſupportez.

ANITUS.

Vous ſupporter! je vous admire: je voudrais vous reſſembler, s'il était poſſible : et c'eſt pour être plus ſouvent témoin de vos vertus, pour entendre plus ſouvent vos leçons, que je veux épouſer votre belle pupille Aglaé, dont la deſtinée dépend de vous.

SOCRATE.

Il eſt vrai que ſon père Agaton qui était mon ami, c'eſt-à-dire beaucoup plus qu'un parent, me confia par ſon teſtament cette aimable et vertueuſe orpheline.

ANITUS.

Avec des richeſſes conſidérables? car on dit que c'eſt le meilleur parti d'Athènes.

SOCRATE.

C'eſt ſur quoi je ne puis vous donner aucun éclairciſſement; ſon père, ce tendre ami dont les volontés me ſont ſacrées, m'a défendu par ce même teſtament de divulguer l'état de la fortune de ſa fille.

ANITUS.

Ce reſpect pour les dernières volontés d'un ami, et cette diſcrétion ſont dignes de votre belle ame. Mais on ſait aſſez qu'Agaton était un homme riche.

SOCRATE.

Il méritait de l'être, ſi les richeſſes ſont une faveur de l'Etre ſuprême.

ANITUS.

On dit qu'un petit écervelé, nommé Sophronime, lui fait la cour à cauſe de ſa fortune; mais je ſuis perſuadé que vous éconduirez un pareil perſonnage, et qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

SOCRATE.

Je fais ce que je dois penser d'un homme comme vous: mais ce n'eſt pas à moi de gêner les ſentimens d'Aglaé. Je lui ſers de père, je ne ſuis point ſon maître: elle doit diſpoſer de ſon cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui; ſi elle écoute vos propoſitions, je ſouſcris à ſes volontés.

ANITUS.

J'ai déjà le conſentement de Xantippe votre femme; ſans doute elle eſt inſtruite des ſentimens d'Aglaé; ainſi je regarde la choſe comme faite.

SOCRATE

Je ne puis regarder les choſes comme faites que quand elles le ſont

SCENE IV.

SOCRATE, ANITUS, AGLAÉ

SOCRATE.

VENEZ, belle Aglaé, venez décider de votre ſort. Voilà un monſeigneur, prêtre d'un haut rang, le premier prêtre d'Athènes qui s'offre pour être votre époux. Je vous laiſſe toute la liberté de vous expliquer avec lui. Cette liberté ſerait gênée par ma préſence. Quelque choix que vous faſſiez je l'approuve. Xantippe préparera tout pour vos noces.

(*il ſort.*)

AGLAÉ

Ah! généreux Socrate, c'eſt avec bien du regret que je vous vois partir

ANITUS.

Il paraît, aimable Aglaé que vous avez une grande confiance dans le bon Socrate.

AGLAÉ.

Je le dois : il me sert de père, et il forme mon ame.

ANITUS.

Eh bien, s'il dirige vos sentimens, pourriez-vous me dire ce que vous pensez de Cérès, de Cibèle, de Vénus ?

AGLAÉ.

Hélas ! j'en penserai tout ce que vous voudrez.

ANITUS.

C'est bien dit : vous ferez aussi tout ce que je voudrai ?

AGLAÉ.

Non, l'un est fort différent de l'autre.

ANITUS.

Vous voyez que le sage Socrate consent à notre union ; Xantippe sa femme presse ce mariage. Vous savez quels sentimens vous m'avez inspirés. Vous connaissez mon rang et mon crédit ; vous voyez que mon bonheur, et peut-être le vôtre, ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

AGLAÉ.

Je vais vous répondre avec la vérité que ce grand homme qui sort d'ici m'a instruite à ne dissimuler jamais, et avec la liberté qu'il me laisse. Je respecte votre dignité, je connais peu votre personne, et je ne puis me donner à vous.

ANITUS.

Vous ne pouvez ! vous qui êtes libre ! Ah ! cruelle Aglaé, vous ne le voulez donc pas ?

AGLAÉ

Il est vrai, je ne le veux pas.

ANITUS

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites ?

Je vois trop que Socrate me trahit ; c'eſt lui qui dicte votre réponſe ; c'eſt lui qui donne la préférence à ce jeune Sophronime, à mon indigne rival, à cet impie....

AGLAÉ.

Sophronime n'eſt point impie, il lui eſt attaché dès l'enfance ; Socrate lui ſert de père comme à moi. Sophronime eſt plein de grâces et de vertus. Je l'aime, j'en ſuis aimée ; il ne tient qu'à moi d'être ſa femme, mais je ne ſerai pas plus à lui qu'à vous.

ANITUS.

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi ! vous oſez m'avouer que vous aimez Sophronime ?

AGLAÉ.

Oui, j'oſe vous l'avouer, parce que rien n'eſt plus vrai.

ANITUS.

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuſe avec lui, vous refuſez ſa main ?

AGLAÉ.

Rien n'eſt plus vrai encore.

ANITUS.

C'eſt ſans doute la crainte de me déplaire qui ſuſpend votre engagement avec lui ?

AGLAÉ.

Non aſſurément ; car n'ayant jamais cherché à vous plaire, je ne crains point de vous déplaire.

ANITUS.

Vous craignez donc d'offenſer les dieux en préférant un profane comme Sophronime à un miniſtre des autels ?

AGLAÉ.

Point du tout ; je ſuis perſuadée que l'Etre ſuprême ſe ſoucie fort peu que je vous épouſe ou non.

ANITUS.

L'Etre fuprême! ma chère fille, ce n'eft pas ainfi qu'il faut parler: vous devez dire les dieux et les déeffes. Prenez garde, j'entrevois en vous des fentimens dangereux, et je fais trop qui vous les a infpirés. Sachez que Cérès, dont je fuis le grand-prêtre, peut vous punir d'avoir méprifé fon culte et fon miniftre.

AGLAÉ.

Je ne méprife ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préfide aux blés, je le veux croire; mais elle ne fe mêlera pas de mon mariage.

ANITUS.

Elle fe mêle de tout. Vous en favez trop; mais enfin j'efpère vous convertir. Etes-vous bien réfolue à ne point époufer Sophronime?

AGLAÉ.

Oui, j'y fuis très-réfolue; et j'en fuis très-fâchée.

ANITUS.

Je ne comprends rien à toutes ces contradictions. Ecoutez; je vous aime; j'ai voulu faire votre bonheur, et vous placer dans un haut rang. Croyez-moi, ne m'offenfez pas, ne rejetez point votre fortune; fongez qu'il faut facrifier tout à un établiffement avantageux; que la jeuneffe paffe, et que la fortune refte; que les richeffes et les honneurs doivent être votre unique but; que je vous parle de la part des dieux et des déeffes. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille; je vais prier Cérès qu'elle vous infpire, et j'efpère encore qu'elle touchera votre cœur. Adieu encore une fois; fouvenez-vous que vous m'avez promis de ne point époufer Sophronime.

AGLAÉ.

C'eft à moi que je l'ai promis, non à vous.

(*Anitus fort.*)

(*Aglaé seule.*)

Que cet homme redouble mon chagrin ! je ne fais pourquoi je ne vois jamais ce prêtre fans frémir. Mais voici Sophronime ; hélas ! tandis que fon rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets et mon attendriffement.

SCENE V.

AGLAÉ, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

CHERE Aglaé, je vois Anitus, ce prêtre de Cérès, ce méchant homme, cet ennemi juré de Socrate, fortir d'auprès de vous, et vos yeux femblent mouillés de quelques larmes.

AGLAÉ.

Lui ! il eft l'ennemi de notre bienfaiteur Socrate ? Je ne m'étonne plus de l'averfion qu'il m'infpirait avant même qu'il m'eût parlé.

SOPHRONIME.

Hélas ! ferait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obfcurciffent vos yeux ?

AGLAÉ.

Il ne peut m'infpirer que des dégoûts. Non, Sophronime, il n'y a que vous qui puiffiez faire couler mes larmes.

SOPHRONIME.

Moi, grands Dieux ! moi qui voudrais les payer de mon fang, moi qui vous adore, qui me flatte d'être aimé de vous, qui ne vis que pour vous, qui voudrais mourir pour vous ! moi j'aurais à me reprocher d'avoir jeté un moment d'amertume fur votre vie ! Vous pleurez,

pleurez, et j'en fuis la caufe ! qu'ai-je donc fait ? quel crime ai-je commis ?

AGLAÉ.

Vous n'en pouvez commettre. Je pleure parce que vous méritez toute ma tendreffe, parce que vous l'avez, et qu'il me faut renoncer à vous.

SOPHRONIME.

Quels mots funeftes avez-vous prononcés ! Non, je ne le puis croire ; vous m'aimez, vous ne pouvez changer. Vous m'avez promis d'être à moi, vous ne voulez point ma mort.

AGLAÉ.

Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, et je ne puis vous rendre heureux. J'efpérais, mais ma fortune m'a trompée ; je jure que ne pouvant être à vous, je ne ferai à perfonne. Je l'ai déclaré à cet *Anitus* qui me recherche et que je méprife ; je vous le déclare, le cœur pénétré de la plus vive douleur, et de l'amour le plus tendre.

SOPHRONIME.

Puifque vous m'aimez, je dois vivre ; mais fi vous me refufez votre main, je dois mourir Chère Aglaé, au nom de tant d'amour, au nom de vos charmes et de vos vertus, expliquez-moi ce myftère funefte.

SCENE VI.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

SOPHRONIME.

O Socrate mon maître, mon père ! je me vois ici le plus infortuné des hommes entre les deux êtres par qui je refpire ; c'eft vous qui m'avez appris la fageffe ;

c'eſt Aglaé qui m'a appris à ſentir l'amour. Vous avez donné votre conſentement à notre hymen : la belle Aglaé qui ſemblait le déſirer me refuſe ; et en me diſant qu'elle m'aime, elle me plonge le poignard dans le cœur. Elle rompt notre hymen, ſans m'apprendre la cauſe d'un ſi cruel caprice ; ou empêchez mon malheur, ou apprenez-moi, s'il eſt poſſible, à le ſoutenir.

SOCRATE.

Aglaé eſt maîtreſſe de ſes volontés : ſon père m'a fait ſon tuteur, et non pas ſon tyran ; je feſais mon bonheur de vous unir enſemble. Si elle a changé d'avis, j'en ſuis ſurpris, j'en ſuis affligé ; mais il faut écouter ſes raiſons : ſi elles ſont juſtes, il faut s'y conformer.

SOPHRONIME.

Elles ne peuvent être juſtes.

AGLAÉ.

Elles le ſont du moins à mes yeux : daignez m'écouter l'un et l'autre. Quand vous eûtes accepté le teſtament ſecret de mon père, ſage et généreux Socrate, vous me dites qu'il me laiſſait un bien honnête avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès-lors le deſſein de donner cette fortune à votre cher diſciple Sophronime, qui n'a que vous d'appui, et qui ne poſſède pour toute richeſſe que ſa vertu : vous avez approuvé ma réſolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un athénien que je regarde comme votre fils. Pleine de ma félicité, tranſportée d'une douce joie que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon ame à Xantippe votre femme, et auſſi-tôt cet état a diſparu. Elle m'a traitée de viſionnaire. Elle m'a montrée le teſtament de mon

père qui est mort dans la pauvreté, qui ne me laisse rien, et qui me recommande à l'amitié dont vous fûtes unis.

En ce moment, éveillée après mon songe, je n'ai senti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime : je ne veux point l'accabler du poids de ma misère.

SOPHRONIME.

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ses raisons ne vaudraient rien ; si elle m'aime, ne suis-je pas assez riche? Je n'ai subsisté, il est vrai, que par vos bienfaits ; mais il n'est point d'emploi pénible que je n'embrasse pour faire subsister ma chère Aglaé. Je devrais, il est vrai, lui faire le sacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux ; mais j'avoue que je n'en ai pas la force ; et par-là je suis indigne d'elle. Mais si elle pouvait se contenter de mon état, si elle pouvait s'abaisser jusqu'à moi! non, je n'ose le demander, je n'ose le souhaiter ; et je succombe à un malheur qu'elle supporte.

SOCRATE.

Mes enfans, Xantippe est bien indiscrète de vous avoir montré ce testament : mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

AGLAÉ.

Elle ne m'a point trompée : j'ai vu de mes yeux ma misère ; l'écriture de mon père m'est assez connue. Soyez sûr, Socrate, que je saurai soutenir la pauvreté. Je sais travailler de mes mains ; c'est assez pour vivre, c'est tout ce qu'il me faut ; mais ce n'est pas assez pour Sophronime.

SOPHRONIME.

C'en est trop mille fois pour moi, ame tendre, ame

ſublime, digne d'avoir été élevée par Socrate ; une pauvreté noble et laborieuſe eſt l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un trône : mais ſi vous daignez vivre avec moi, notre pauvreté reſpectable eſt au-deſſus du trône de Créſus.

SOCRATE.

Vos ſentimens me plaiſent autant qu'ils m'attendriſſent ; je vois avec tranſport germer dans vos cœurs cette vertu que j'y ai ſemée. Jamais mes ſoins n'ont été mieux récompenſés ; jamais mon eſpérance n'a été plus remplie. Mais, encore une fois, Aglaé, croyez-moi, ma femme vous a mal inſtruite. Vous êtes plus riche que vous ne penſez. Ce n'eſt pas à elle, c'eſt à moi que votre père vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laiſſé un bien que Xantippe ignore ?

AGLAÉ.

Non, Socrate, il dit préciſément dans ſon teſtament qu'il me laiſſe pauvre.

SOCRATE.

Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vous a laiſſé de quoi vivre heureuſe avec le vertueux Sophronime, et qu'il faut que vous veniez tous deux ſigner le contrat tout-à-l'heure.

SCENE VII.

SOCRATE, XANTIPPE, AGLAÉ, SOPHRONIME.

XANTIPPE.

Allons, allons, ma fille, ne vous amuſez point aux viſions de mon mari ; la philoſophie eſt fort bonne, quand on eſt à ſon aiſe ; mais vous n'avez rien ; il faut

vivre : vous philosopherez après. J'ai conclu votre mariage avec Anitus, digne prêtre, homme puissant, homme de crédit ; venez, suivez-moi ; il ne faut ni lenteur ni contradiction ; j'aime qu'on m'obéisse, et vîte ; c'est pour votre bien, ne raisonnez pas, et suivez-moi.

SOPHRONIME.

Ah Ciel ! ah, chère Aglaé !

SOCRATE.

Laissez-la dire, et fiez-vous à moi de votre bonheur.

XANTIPPE.

Comment, qu'on me laisse dire ? vraiment, je le prétends bien, et sur-tout, qu'on me laisse faire. C'est bien à vous avec votre sagesse et votre démon familier, et votre ironie, et toutes vos fadaises qui ne sont bonnes à rien, à vous mêler de marier des filles ! Vous êtes un bon homme, mais vous n'entendez rien aux affaires de ce monde ; et vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons, Aglaé, venez, que je vous établisse. Et vous qui restez là tout étonné, j'ai aussi votre affaire ; Drixa est votre fait ; vous me remercierez tous deux ; tout sera conclu dans la minute ; je suis expéditive, ne perdons point de temps : tout cela devrait déjà être terminé.

SOCRATE.

Ne la cabrez pas, mes enfans ; marquez-lui toute sorte de déférences ; il faut lui complaire puisqu'on ne peut la corriger. C'est le triomphe de la raison de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

Fin du premier acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOCRATE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

DIVIN Socrate, je ne puis croire mon bonheur; comment fe peut-il qu'Aglaé, dont le père eft mort dans une pauvreté extrême, ait cependant une dot fi confidérable?

SOCRATE.

Je vous l'ai déjà dit; elle avait plus qu'elle ne croyait. Je connaiffais mieux qu'elle les reffources de fon père. Qu'il vous fuffife de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez: pour moi je dois le fecret aux morts comme aux vivans.

SOPHRONIME.

Je n'ai plus qu'une crainte, c'eft que ce prêtre de Cérès, à qui vous m'avez préféré, ne venge fur vous les refus d'Aglaé: c'eft un homme bien à craindre.

SOCRATE.

Eh, que peut craindre celui qui fait fon devoir? je connais la rage de mes ennemis; je fais toutes leurs calomnies; mais quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes, et qu'on n'offenfe point le ciel, on ne redoute rien, ni pendant la vie ni à la mort.

SOPHRONIME.

Rien n'eft plus vrai; mais je mourrais de douleur, fi la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en ufage votre héroïque conftance.

SCENE II.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

AGLAÉ.

Mon bienfaiteur, mon père, homme au-deffus des hommes, j'embraffe vos genoux. Secondez-moi, Sophronime ; c'eft lui, c'eft Socrate qui nous marie aux dépens de fa fortune, qui paye ma dot, qui fe prive pour nous de la plus grande partie de fon bien. Non, nous ne le fouffrirons pas ; nous ne ferons pas riches à ce prix : plus notre cœur eft reconnaiffant, plus nous devons imiter la nobleffe du fien.

SOPHRONIME.

Je me jette à vôs pieds comme elle, je fuis faifi comme elle ; nous fentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop, Socrate, pour en abufer. Regardez-nous comme vos enfans, mais que vos enfans ne vous foient point à charge. Votre amitié eft le plus grand des biens, c'eft le feul que nous voulons. Quoi ! vous n'êtes pas riche, et vous faites ce que les puiffans de la terre ne feraient pas ! Si nous acceptions vos bienfaits, nous en ferions indignes.

SOCRATE.

Levez-vous, mes enfans, vous m'attendriffez trop. Ecoutez-moi ; ne faut-il pas refpecter les volontés des morts ? Votre père, Aglaé, que je regardais comme la moitié de moi-même, ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille ? je lui obéis ; je trahirais l'amitié et la confiance, fi je fefais moins. J'ai accepté fon teftament, je l'exécute ; le peu que je vous donne eft inutile à ma vieilleffe, qui eft fans befoins. Enfin,

si j'ai dû obéir à mon ami, vous devez obéir à votre père. C'est moi qui le suis aujourd'hui ; c'est moi qui par ce nom sacré vous ordonne de ne me pas accabler de douleur en me refusant. Mais retirez-vous, j'aperçois Xantippe. J'ai mes raisons pour vous conjurer de l'éviter dans ces momens.

AGLAÉ.

Ah, que vous nous ordonnez des choses cruelles !

SCENE III.

SOCRATE, XANTIPPE.

XANTIPPE.

VRAIMENT vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre ; par ma foi, mon cher mari, il faudrait vous interdire. Voyez, s'il vous plaît, que de sottises ! Je promets Aglaé au prêtre Anitus, qui a du crédit parmi les grands ; je promets Sophronime à cette grosse marchande Drixa, qui a du crédit chez le peuple ; et vous mariez vos deux étourdis ensemble pour me faire manquer à ma parole ; ce n'est pas assez, vous les dotez de la plus grande partie de votre bien. Vingt mille drachmes ! justes dieux, vingt mille drachmes ! n'êtes-vous pas honteux ? De quoi vivrez-vous à l'âge de soixante et dix ans ? qui payera vos médecins, quand vous serez malade ? vos avocats, quand vous aurez des procès ? Enfin, que ferai-je, quand ce fripon, ce col tors d'Anitus et son parti, que vous auriez eu pour vous, s'attacheront à vous persécuter comme ils ont fait tant de fois ? Le ciel confonde les philosophes et la philosophie, et ma sotte amitié pour vous ! Vous vous mêlez de conduire

les autres, et il vous faudrait des lisières : vous raisonnez sans cesse, et vous n'avez pas le sens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde, vous seriez le plus ridicule et le plus insupportable. Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui serve ; rompez dans l'instant cet impertinent marché, et faites tout ce que veut votre femme.

SOCRATE.

C'est très-bien parler, ma chère Xantippe, et avec modération ; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point proposé ce mariage. Sophronime et Aglaé s'aiment, et sont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déjà donné tout le bien que je pouvais vous céder par les lois ; je donne presque tout ce qui me reste à la fille de mon ami : le peu que je garde me suffit. Je n'ai ni médecin à payer, parce que je suis sobre ; ni avocat, parce que je n'ai ni prétentions ni dettes. A l'égard de la philosophie que vous me reprochez, elle m'enseigne à souffrir l'indignation d'Anitus, et vos injures ; à vous aimer malgré votre humeur.

(*il sort.*)

SCENE IV.

XANTIPPE *seule.*

Le vieux fou ! il faut que je l'estime malgré moi ; car, après tout, il y a je ne sais quoi de grand dans sa folie. Le sang froid de ses extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder, je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui, et quand j'ai bien crié, il m'en impose, et je suis toute confondue : est-ce qu'il y aurait dans cette ame-là quelque chose de supérieur à la mienne ?

SCENE V.

XANTIPPE, DRIXA.

DRIXA.

Eh bien madame Xantippe, voilà comme vous êtes maîtreſſe chez vous! Fi! que cela eſt lâche de ſe laiſſer gouverner par ſon mari! Ce maudit Socrate m'enlève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune! il me le payera, le traître.

XANTIPPE.

Ma pauvre madame Drixa, ne vous fâchez pas contre mon mari; je me ſuis aſſez fâchée contre lui; c'eſt un imbécille, je le ſais bien, mais dans le fond c'eſt bien le meilleur cœur du monde. Cela n'a point de malice; il fait toutes les ſottiſes poſſibles ſans y entendre fineſſe, et avec tant de probité que cela déſarme. D'ailleurs, il eſt têtu comme une mule. J'ai paſſé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelquefois; non-ſeulement je n'ai pu le corriger, je n'ai même jamais pu le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y faſſe?

DRIXA.

Je me vengerai, vous dis-je: j'aperçois ſous ces portiques ſon bon ami Anitus, et quelques-uns des nôtres; laiſſez-moi faire.

XANTIPPE.

Mon Dieu, je crains que tous ces gens-là ne jouent quelque tour à mon mari. Allons vîte l'avertir; car après tout, on ne peut s'empêcher de l'aimer.

SCENE VI.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

DRIXA.

Nos injures ſont communes, reſpectable Anitus ; vous êtes trahi comme moi. Ce malhonnête homme de Socrate donne preſque tout ſon bien à Aglaé, uniquement pour vous déſeſpérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

ANITUS.

C'eſt bien mon intention, le ciel y eſt intéreſſé ; cet homme mépriſe ſans doute les dieux, puiſqu'il me dédaigne. On a déjà intenté contre lui quelques accuſations ; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveler ; nous le mettrons en danger de ſa vie ; alors je lui offrirai ma protection, à condition qu'il me cède Aglaé, et qu'il vous rende votre beau Sophronime ; par-là nous remplirons tous nos devoirs ; il ſera puni par la crainte que nous lui aurons donnée : j'obtiendrai ma maîtreſſe, et vous aurez votre amant.

DRIXA.

Vous parlez comme la ſageſſe elle-même. Il faut que quelque divinité vous inſpire. Inſtruiſez-nous, que faut-il faire ?

ANITUS.

Voici bientôt l'heure où les juges paſſeront pour aller au tribunal : Mélitus eſt à leur tête.

DRIXA.

Mais ce Mélitus eſt un petit pédant, un méchant homme, qui eſt votre ennemi.



ANITUS.

Oui, mais il eſt encore plus l'ennemi de Socrate. C'eſt un ſcélérat hypocrite, qui ſoutient les droits de l'Aréopage contre moi ; mais nous nous réuniſſons toujours quand il s'agit de perdre ces faux ſages capables d'éclairer le peuple ſur notre conduite. Ecoutez, ma chère Drixa, vous êtes dévote ?

DRIXA.

Oui aſſurément, Monſeigneur ; j'aime l'argent et le plaiſir de tout mon cœur : mais en fait de dévotion je ne cède à perſonne.

ANITUS.

Allez prendre quelque dévot du peuple avec vous, et quand les juges paſſeront, criez à l'impiété.

TERPANDRE.

Y a-t-il quelque choſe à gagner ? nous ſommes prêts.

ACROS.

Oui, mais quelle eſpèce d'impiété ?

ANITUS.

De toutes les eſpèces. Vous n'avez qu'à l'accuſer hardiment de ne point croire aux dieux : c'eſt le plus court.

DRIXA.

Oh laiſſez-moi faire.

ANITUS.

Vous ſerez parfaitement ſecondés. Allez ſous ces portiques ameuter vos amis. Je vais cependant inſtruire quelques gazetiers de controverſe, quelques folliculaires qui viennent ſouvent dîner chez moi. Ce ſont des gens bien mépriſables, je l'avoue ; mais ils peuvent nuire dans l'occaſion, quand ils ſont bien dirigés. Il faut ſe ſervir de tout pour faire triompher la bonne cauſe. Allez, mes chers amis, recommandez-vous à Cérès ;

vous viendrez crier au signal que je donnerai : c'est le sûr moyen de gagner le ciel, et sur-tout de vivre heureux sur la terre.

SCENE VII.

ANITUS, NONOTI, CHOMOS, BERTIOS.

ANITUS.

Infatigable Nonoti, profond Chomos, délicat Bertios, avez-vous fait contre ce méchant Socrate les petits ouvrages que je vous ai commandés ?

NONOTI.

J'ai travaillé, Monseigneur ; il ne s'en relèvera pas.

CHOMOS.

J'ai démontré la vérité contre lui ; il est confondu.

BERTIOS.

Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal ; il est perdu.

ANITUS.

Prenez garde, Nonoti. Je vous ai défendu la prolixité. Vous êtes ennuyeux de votre naturel : vous pourriez lasser la patience de la cour.

NONOTI.

Monseigneur, je n'ai fait qu'une feuille ; j'y prouve que l'ame est une quintessence infuse, que les queues ont été données aux animaux pour chasser les mouches, que Cérès fait des miracles, et que par conséquent Socrate est un ennemi de l'Etat qu'il faut exterminer.

ANITUS.

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au second juge, qui est un excellent philosophe : je vous réponds que vous serez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

NONOTI.

Monſeigneur, je ne ſuis point ſon ennemi. Je ſuis fâché ſeulement qu'il ait tant de réputation; et tout ce que j'en fais eſt pour la gloire de Cérès, et pour le bien de la patrie.

ANITUS.

Allez, dis-je, dépêchez-vous. Eh bien, ſavant Chomos, qu'avez-vous fait?

CHOMOS.

Monſeigneur, n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate, je l'accuſe adroitement de penſer tout le contraire de ce qu'il a dit; et je montre le venin répandu dans tout ce qu'il dira.

ANITUS.

A merveille. Portez cette pièce au quatrième juge: c'eſt un homme qui n'a pas le ſens commun, et qui vous entendra parfaitement. Et vous, Bertios?

BERTIOS.

Monſeigneur, voici mon dernier journal ſur le chaos. Je fais voir adroitement, en paſſant du chaos aux jeux olympiques, que Socrate pervertit la jeuneſſe.

ANITUS.

Admirable! Allez de ma part chez le ſeptième juge, et dites-lui que je lui recommande Socrate. Bon, voici déjà Mélitus, le chef des onze, qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec lui, nous nous connaiſſons trop l'un et l'autre.

SCENE VIII.

ANITUS, MELITUS.

ANITUS.

MONSIEUR le juge, un mot. Il faut perdre Socrate.

MELITUS.

Monfieur le prêtre, il y a long-temps que j'y penfe; uniffons-nous fur ce point, nous n'en ferons pas moins brouillés fur le refte.

ANITUS.

Je fais bien que nous nous haïffons tous deux; mais en fe déteftant, il faut fe réunir pour gouverner la République.

MELITUS.

D'accord. Perfonne ne nous entend ici; je fais que vous êtes un fripon; vous ne me regardez pas comme un honnête homme; je ne puis vous nuire, parce que vous êtes grand-prêtre; vous ne pouvez me perdre, parce que je fuis grand-juge; mais Socrate peut nous faire tort à l'un et à l'autre en nous démafquant; nous devons donc commencer vous et moi par le faire mourir, et puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un l'autre à la première occafion.

ANITUS *à part.*

On ne peut mieux parler. Hom! que je voudrais tenir ce coquin d'Aréopagite fur un autel, les bras pendans d'un côté et les jambes de l'autre, lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or, et confulter fon foie tout à mon aife!

MELITUS *à part.*

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendart de facrificateur

dans la geole, et lui faire avaler une pinte de ciguë à mon plaisir ?

ANITUS.

Or çà, mon cher ami, voilà vos camarades qui avancent ; j'ai préparé les esprits du peuple.

MELITUS.

Fort bien, mon cher ami, comptez sur moi comme sur vous-même dans ce moment, mais rancune tenant toujours.

SCENE IX.

ANITUS, MELITUS, quelques Juges d'Athènes qui passent sous les portiques. (*Anitus parle à l'oreille de Mélitus.*)

DRIXA, TERPANDRE et ACROS *ensemble.*

JUSTICE, justice, scandale, impieé, justice, justice, irréligion, impiété, justice.

ANITUS.

Qu'est-ce donc, mes amis ? de quoi vous plaignez-vous ?

DRIXA, TERPANDRE et ACROS.

Justice au nom du peuple.

MELITUS.

Contre qui ?

DRIXA, TERPANDRE et ACROS.

Contre Socrate.

MELITUS.

Ah, ah ! contre Socrate ? ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se plaint de lui. Qu'a-t-il fait ?

ACROS.

Je n'en sais rien.

TERPANDRE.

TERPANDRE.

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour se marier.

ACROS.

Oui, il corrompt la jeunesse.

DRIXA.

C'est un impie; il n'a point offert de gâteaux à Cérès. Il dit qu'il y a trop d'or et trop d'argent inutiles dans le temple; que les pauvres meurent de faim, et qu'il faut les soulager.

ACROS.

Oui, il dit que les prêtres de Cérès s'enivrent quelquefois: cela est vrai, c'est un impie.

DRIXA.

C'est un hérétique, il nie la pluralité des dieux; il est déiste; il ne croit qu'un seul Dieu; c'est un athée.

Tous trois ensemble.

Oui, il est hérétique, déiste, athée.

MELITUS.

Voilà des accusations très-graves, et très-vraisemblables: on m'avait déjà averti de tout ce que vous nous dites.

ANITUS.

L'Etat est en danger, si on laisse de telles horreurs impunies. Minerve nous ôtera son secours.

DRIXA.

Oui, Minerve, sans doute; je l'ai entendu faire des plaisanteries sur le hibou de Minerve.

MELITUS.

Sur le hibou de Minerve! O Ciel! n'êtes-vous pas d'avis, Messieurs, qu'on le mette en prison tout-à-l'heure?

LES JUGES *ensemble.*

Oui, en prison, vîte en prison.

MELITUS.

Huissiers, amenez à l'instant Socrate en prison.

DRIXA.

Et qu'ensuite il soit brûlé sans avoir été entendu.

UN DES JUGES.

Ah! il faut du moins l'entendre; nous ne pouvons enfreindre la loi.

ANITUS.

C'est ce que cette bonne dévote voulait dire: il faut l'entendre, mais ne se pas laisser surprendre à ce qu'il dira; car vous savez que ces philosophes sont d'une subtilité diabolique: ce sont eux qui ont troublé tous les Etats où nous apportions la concorde.

MELITUS.

En prison, en prison.

SCENE X.

Les Acteurs précédens. XANTIPPE, SOPHRONIME, AGLAÉ, SOCRATE *enchaîné*, Valets de ville.

XANTIPPE.

Eh miséricorde! on traîne mon mari en prison: n'avez-vous pas honte, Messieurs les juges, de traiter ainsi un homme de son âge? quel mal a-t-il pu faire? il en est incapable; hélas, il est plus bête que méchant. (a)

(a) On prétend que la servante de *la Fontaine* en disait autant de son maître: ce n'est pas la faute de M. *Thompson* si *Xantippe* l'a dit avant cette servante. M. *Thompson* a peint *Xantippe* telle qu'elle était; il ne devait pas en faire une *Cornélie*.

Messieurs, ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit mon mari, que vous vous attireriez quelque méchante affaire. Voilà ce que c'eſt que de doter des filles. Que je ſuis malheureuſe!

SOPHRONIME.

Ah! Meſſieurs, reſpectez ſa vieilleſſe et ſa vertu; chargez-moi de fers: je ſuis prêt à donner ma liberté, ma vie pour la ſienne.

AGLAÉ.

Oui, nous irons en priſon au lieu de lui; nous mourrons pour lui, s'il le faut. N'attentez rien ſur le plus juſte et le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes.

MELITUS.

Vous voyez comme il corrompt la jeuneſſe.

SOCRATE.

Ceſſez, ma femme, ceſſez, mes enfans, de vous oppoſer à la volonté du ciel: elle ſe manifeſte par l'organe des lois. Quiconque réſiſte à la loi, eſt indigne d'être citoyen. Dieu veut que je ſois chargé de fers, je me ſoumets à ſes décrets ſans murmure. Dans ma maiſon, dans Athènes, dans les cachots, je ſuis également libre: et puiſque je vois en vous tant de reconnaiſſance et tant d'amitié, je ſuis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans ſa chambre ou dans la priſon d'Athènes? Tout eſt dans l'ordre éternel, et ma volonté doit y être.

MELITUS.

Qu'on entraîne ce raiſonneur. Voilà comme ils ſont tous; ils vous pouſſent des argumens juſques ſous la potence.

ANITUS.

Meſſieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet

homme montre de bonnes dispositions. Je pourrais me flatter de le convertir. Laissez-moi lui parler un moment en particulier, et ordonnez que sa femme et ces jeunes gens se retirent.

UN JUGE.

Nous le voulons bien, vénérable Anitus; vous pouvez lui parler avant qu'il comparaisse devant notre tribunal.

SCENE XI.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

Vertueux Socrate, le cœur me saigne de vous voir en cet état.

SOCRATE.

Vous avez donc un cœur?

ANITUS.

Oui, et je suis prêt à tout faire pour vous.

SOCRATE.

Vraiment, je suis persuadé que vous avez déjà beaucoup fait.

ANITUS.

Ecoutez; votre situation est plus dangereuse que vous ne pensez: il y va de votre vie.

SOCRATE.

Il s'agit donc de peu de chose.

ANITUS.

C'est peu pour votre ame intrépide et sublime; c'est tout aux yeux de ceux qui chérissent comme moi votre vertu. Croyez-moi; de quelque philosophie que votre ame soit armée, il est dur de périr par le dernier supplice.

Ce n'eſt pas tout; votre réputation, qui doit vous être chère, ſera flétrie dans tous les ſiècles. Non-ſeulement tous les dévots et toutes les dévotes riront de votre mort, vous inſulteront, allumeront le bûcher ſi on vous brûle, ſerreront la corde ſi on vous étrangle, broieront la ciguë ſi on vous empoiſonne; mais ils rendront votre mémoire exécrable à tout l'avenir. Vous pouvez aiſément détourner de vous une fin ſi funeſte; je vous réponds de vous ſauver la vie, et même de vous faire déclarer par les juges le plus ſage des hommes, ainſi que vous l'avez été par l'oracle d'Apollon; il ne s'agit que de me céder votre jeune pupille Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'entend; nous ferons aiſément caſſer ſon mariage avec Sophronime. Vous jouirez d'une vieilleſſe paiſible et honorée, et les dieux et les déeſſes vous béniront.

SOCRATE.

Huiſſiers, conduiſez-moi en priſon ſans tarder davantage.

(*on l'emmène.*)

ANITUS.

Cet homme eſt incorrigible; ce n'eſt pas ma faute; j'ai fait mon devoir, je n'ai rien à me reprocher; il faut l'abandonner à ſon ſens réprouvé, et le laiſſer mourir impénitent.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LES JUGES *assis sur leur tribunal*, SOCRATE *debout*.

UN JUGE *à Anitus*.

Vous ne devriez pas siéger ici; vous êtes prêtre de Cérès.

ANITUS.

Je n'y suis que pour l'édification.

MELITUS.

Silence. Ecoutez, Socrate, vous êtes accusé d'être mauvais citoyen, de corrompre la jeunesse, de nier la pluralité des dieux, d'être hérétique, déiste et athée: répondez.

SOCRATE.

Juges Athéniens, je vous exhorte à être toujours bons citoyens comme j'ai toujours tâché de l'être, à répandre votre sang pour la patrie comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'égard de la jeunesse dont vous parlez, ne cessez de la guider par vos conseils, et sur-tout par vos exemples; apprenez-lui à aimer la véritable vertu, et à fuir la misérable philosophie de l'école. L'article de la pluralité des dieux est d'une discussion un peu plus difficile; mais vous m'entendrez aisément.

Juges Athéniens, il n'y a qu'un dieu.

MELITUS ET UN AUTRE JUGE.

Ah le scélérat!

SOCRATE.

Il n'y a qu'un dieu, vous dis-je. Sa nature eſt d'être infini, nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes céleſtes, tournez-les vers la terre et les mers, tout ſe correſpond, tout eſt fait l'un pour l'autre; chaque être eſt intimement lié avec les autres êtres; tout eſt d'un même deſſein; il n'y a donc qu'un ſeul architecte, un ſeul maître, un ſeul conſervateur. Peut-être a-t-il daigné former des génies, des démons, plus puiſſans et plus éclairés que les hommes, et s'ils exiſtent, ce ſont des créatures comme vous; ce ſont ſes premiers ſujets, et non pas des dieux; mais rien dans la nature ne nous avertit qu'ils exiſtent, tandis que la nature entière nous annonce un Dieu et un Père. Ce Dieu n'a pas beſoin de Mercure et d'Iris pour nous ſignifier ſes ordres: il n'a qu'à vouloir, eſt c'eſt aſſez. Si par Minerve vous n'entendiez que la ſageſſe de Dieu, ſi par Neptune vous n'entendiez que ſes lois immuables, qui élèvent et qui abaiſſent les mers, je vous dirais: Il vous eſt permis de révérer Neptune et Minerve, pourvu que dans ces emblêmes vous n'adoriez jamais que l'Etre éternel et que vous ne donniez pas occaſion aux peuples de s'y méprendre.

ANITUS.

Quel galimatias impie!

SOCRATE.

Gardez-vous de tourner jamais la religion en métaphyſique: la morale eſt ſon eſſence. Adorez et ne diſputez plus Si nos ancêtres ont dit que le Dieu ſuprême deſcendit dans les bras d'Alcmène, de Danaé, de Sémélé, et qu'il en eut des enfans, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuſes. C'eſt inſulter la

divinité de prétendre qu'elle ait commis avec une femme, de quelque manière que ce puisse être, ce que nous appelons chez les hommes un adultère. C'est décourager le reste des hommes, d'oser dire que pour être un grand homme il faut être né de l'accouplement mystérieux de Jupiter et d'une de vos femmes ou filles. Miltiades, Cimon, Thémistocle, Aristide, que vous avez persécutés, valaient bien, peut-être, Persée, Hercule, et Bacchus; il n'y a d'autre manière d'être les enfans de Dieu que de chercher à lui plaire, et d'être juste. Méritez ce titre en ne rendant jamais de jugemens iniques.

MELITUS.

Que de blasphèmes et d'insolences!

UN AUTRE JUGE.

Que d'absurdités! on ne sait ce qu'il veut dire.

MELITUS.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des *raisonnemens*; ce n'est pas là ce qu'il nous faut; répondez net et avec précision. Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve?

SOCRATE.

Juges Athéniens, prenez garde à vos hibous. Quand vous proposez des choses ridicules à croire, trop de gens alors se déterminent à ne rien croire du tout. Ils ont assez d'esprit pour voir que votre doctrine est impertinente; mais ils n'en ont pas assez pour s'élever jusqu'à la loi véritable; ils savent rire de vos petits dieux, et ils ne savent pas adorer le Dieu de tous les êtres, unique, incompréhensible, incommunicable, éternel et tout juste, comme tout puissant.

MELITUS.

MELITUS.

Ah le blasphémateur! ah le monstre! il n'en a dit que trop: je conclus à la mort.

PLUSIEURS JUGES.

Et nous aussi.

UN JUGE.

Nous sommes plusieurs qui ne sommes pas de cet avis; nous trouvons que Socrate a très-bien parlé. Nous croyons que les hommes seraient plus justes et plus sages, s'ils pensaient comme lui; et pour moi, loin de le condamner, je suis d'avis qu'on le récompense.

PLUSIEURS JUGES.

Nous pensons de même.

MELITUS.

Les opinions semblent se partager.

ANITUS.

Messieurs de l'Aréopage, laissez-moi interroger Socrate. Croyez-vous que le soleil tourne, et que l'Aréopage soit de droit divin?

SOCRATE.

Vous n'êtes pas en droit de me faire des questions; mais je suis en droit de vous enseigner ce que vous ignorez. Il importe peu pour la société que ce soit la terre qui tourne: mais il importe que les hommes qui tournent avec elle soient justes. La vertu seule est de droit divin et vous et l'Aréopage n'avez d'autres droits que ceux que la nation vous a donnés.

ANITUS.

Illustres et équitables Juges, faites sortir Socrate.

(*Melitus fait un signe. On emmène Socrate. Anitus continue.*)

Vous l'avez entendu, auguste Aréopage institué par le ciel; cet homme dangereux nie que le soleil tourne, et que vos charges soient de droit divin. Si ces

horribles opinions se répandent, plus de magistrats, et plus de soleil: vous n'êtes plus ces juges établis par les lois fondamentales de Minerve, vous n'êtes plus les maîtres de l'Etat, vous ne devez plus juger que suivant les lois; et si vous dépendez des lois, vous êtes perdus. Punissez la rébellion, vengez le ciel et la terre. Je sors. Redoutez la colère des dieux, si Socrate reste en vie.

(*Anitus sort, et les Juges opinent.*)

UN JUGE.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus, c'est un homme trop à craindre. S'il ne s'agissait que des dieux, encore passe.

UN JUGE *à celui qui vient de parler.*

Entre nous Socrate a raison; mais il a tort d'avoir raison si publiquement. Je ne fais pas plus de cas de Cérès et de Neptune que lui; mais il ne devait pas dire devant tout l'Aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à l'oreille. Où est le mal après tout d'empoisonner un philosophe, sur-tout quand il est laid et vieux?

UN AUTRE JUGE.

S'il y a de l'injustice à condamner Socrate, c'est l'affaire d'Anitus, ce n'est pas la mienne; je mets tout sur sa conscience; d'ailleurs, il est tard, on perd son temps. A la mort, à la mort, et qu'on n'en parle plus.

UN AUTRE.

On dit qu'il est hérétique et athée; à la mort, à la mort.

MELITUS.

Qu'on appelle Socrate. (*on l'amène.*) Les dieux soient bénis, la pluralité est pour la mort. Socrate, les dieux vous comdamnent par notre bouche à boire de la ciguë, tant que mort s'ensuive.

Nous sommes tous mortels ; la nature vous condamne à mourir tous dans peu de temps, et probablement vous aurez tous une fin plus triste que la mienne. Les maladies qui amènent le trépas sont plus douloureuses qu'un gobelet de ciguë. Au reste, je dois des éloges aux juges qui ont opiné en faveur de l'innocence ; je ne dois aux autres que ma pitié.

UN JUGE, *sortant.*

Certainement cet homme-là méritait une pension de l'Etat au lieu d'un gobelet de ciguë.

UN AUTRE JUGE.

Cela est vrai ; mais aussi de quoi s'avisait-il de se brouiller avec un prêtre de Cérès.

UN AUTRE JUGE.

Je suis bien aise après tout de faire mourir un philosophe ; ces gens-là ont une certaine fierté dans l'esprit, qu'il est bon de mater un peu.

UN JUGE.

Messieurs, un petit mot : ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les géomètres qui prétendent que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ? Ils scandalisent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

UN AUTRE JUGE.

Oui, oui, nous les pendrons à la première session. Allons dîner. (*b*)

(*b*) Au seizième siècle il se passa une scène à peu-près semblable, et un des juges dit ces propres paroles : *A la mort, et allons dîner.*

SCENE II.

SOCRATE *seul.*

DEPUIS long-temps j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à présent, c'est que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers momens et interrompre la douceur du recueillement de mon ame; je ne dois m'occuper que de l'Etre suprême, devant qui je dois bientôt paraître. Mais la voilà, il faut se résigner à tout.

SCENE III.

SOCRATE, XANTIPPE et les Disciples de Socrate.

XANTIPPE.

EH bien, pauvre homme, qu'est-ce que ces gens de loi ont conclu? êtes-vous condamné à l'amende? êtes-vous banni? êtes-vous absous? Mon Dieu! que vous m'avez donné d'inquiétude! Tâchez, je vous prie, que cela n'arrive pas une seconde fois.

SOCRATE

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, je vous en réponds; ne soyez en peine de rien Soyez les bien-venus, mes chers disciples, mes amis.

CRITON *à la tête des disciples de Socrate.*

Vous nous voyez aussi alarmés de votre sort que votre femme Xantippe; nous avons obtenu des juges la permission de vous voir. Juste Ciel! faut-il voir Socrate chargé de chaînes? Souffrez que nous baisions ces fers que vous honorez, et qui sont la honte d'Athènes.

Eſt-il poſſible qu'Anitus et les ſiens aient pu vous mettre en cet état?

SOCRATE.

Ne penſons point à ces bagatelles, mes chers amis; et continuons l'examen que nous feſions hier de l'immortalité de l'ame. Nous diſions, ce me ſemble, que rien n'eſt plus probable et plus conſolant que cette idée. En effet la matière change et ne périt point, pourquoi l'ame périrait-elle? Se pourrait-il faire que nous étant élevés juſqu'à la connaiſſance d'un Dieu, à travers le voile du corps mortel, nous ceſſaſſions de le connaître quand ce voile ſera tombé? Non, puiſque nous penſons, nous penſerons toujours: la penſée eſt l'être de l'homme; cet être paraîtra devant un Dieu juſte qui récompenſe la vertu, qui punit le crime, et qui pardonne les faibleſſes.

XANTIPPE.

C'eſt bien dit; je n'y entends rien; on penſera toujours parce qu'on a penſé. Eſt-ce qu'on ſe mouchera toujours parce qu'on s'eſt mouché? Mais que nous veut ce vilain homme avec ſon gobelet?

LE GEOLIER *ou* Valet des Onze, *apportant la taſſe de ciguë.*

Tenez, Socrate, voilà ce que le Sénat vous envoie.

XANTIPPE.

Quoi! maudit empoiſonneur de la république, tu viens ici tuer mon mari en ma préſence! je te déviſagerai, monſtre!

SOCRATE.

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme, elle a toujours grondé ſon mari; elle vous traite de même: je vous prie d'excuſer cette petite vivacité. Donnez.

(*il prend le gobelet.*)



UN DES DISCIPLES.

Que ne nous eſt-il permis de prendre ce poiſon, divin Socrate! par quelle horrible injuſtice nous êtes-vous ravi? Quoi! les criminels ont condamné le juſte! les fanatiques ont proſcrit le ſage! Vous allez mourir!

SOCRATE.

Non, je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'eſt pas ce corps périſſable qui vous a aimés, qui vous a enſeignés, c'eſt mon ame ſeule qui a vécu avec vous; et elle vous aimera à jamais.

(*il veut boire.*)

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaînes, c'eſt la règle.

SOCRATE.

Si c'eſt la règle, détachez.

(*il ſe gratte un peu la jambe.*)

UN DES DISCIPLES.

Quoi! vous ſouriez?

SOCRATE.

Je ſouris en réfléchiſſant que le plaiſir vient de la douleur. C'eſt ainſi que la félicité éternelle naîtra des miſères de cette vie. (*c*)

(*il boit.*)

CRITON.

Hélas! qu'avez-vous fait?

(*c*) J'ai pris la liberté de retrancher ici deux pages entières du beau ſermon de *Socrate*. Ces moralités, qui ſont devenues lieux communs, ſont bien ennuyeuſes. Les bonnes gens qui ont cru qu'il fallait faire parler *Socrate* long temps ne connaiſſent ni le cœur humain ni le théâtre. *Semper ad eventum feſtinat*; voilà la grande règle que M. *Thompſon* a obſervée.

XANTIPPE.

Hélas! c'eſt pour je ne ſais combien de diſcours ridicules de cette eſpèce qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, et j'étranglerais tous les juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais; et ce ſont des gens polis qui vous empoiſonnent. Ah, ah! mon cher mari, ah!

SOCRATE.

Calmez-vous, ma bonne Xantippe : ne pleurez point, mes amis; il ne ſied pas aux diſciples de Socrate de répandre des larmes.

CRITON.

Et peut-on n'en pas verſer après cette ſentence affreuſe, après cet empoiſonnement juridique, ordonné par des ignorans pervers qui ont acheté cinquante mille drachmes le droit d'aſſaſſiner impunément leurs concitoyens?

SOCRATE.

C'eſt ainſi qu'on traitera ſouvent les adorateurs d'un ſeul Dieu, et les ennemis de la ſuperſtition.

CRITON.

Hélas! faut-il que vous ſoyez une de ces victimes?

SOCRATE.

Il eſt beau d'être la victime de la divinité. Je meurs ſatisfait. Il eſt vrai que j'aurais voulu joindre à la conſolation de vous voir celle d'embraſſer auſſi Sophronime et Aglaé: je ſuis étonné de ne les pas voir ici; ils auraient rendu mes derniers momens encore plus doux qu'ils ne ſont.

CRITON.

Hélas! ils ignorent que vous avez conſommé l'iniquité de vos juges; ils parlent au peuple; ils encouragent



les magiſtrats qui ont pris votre parti. Aglaé révèle le crime d'Anitus; ſa honte va être publique: Aglaé et Sophronime vous ſauveraient peut-être la vie. Ah, cher Socrate! pourquoi avez-vous précipité vos derniers momens?

SCENE IV et dernière.

Les Acteurs précédens. AGLAÉ, SOPHRONIME.

AGLAÉ.

DIVIN Socrate, ne craignez rien; Xantippe, conſolez-vous; dignes diſciples de Socrate, ne pleurez plus.

SOPHRONIME.

Vos ennemis ſont confondus: tout le peuple prend votre défenſe.

AGLAÉ.

Nous avons parlé, nous avons révélé la jalouſie et l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander juſtice de ſon crime, puiſque j'en étais la cauſe.

SOPHRONIME.

Anitus ſe dérobe par la fuite à la fureur du peuple, on le pourſuit lui et ſes complices; on rend des graces ſolennelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple eſt à la porte de la priſon, et attend que vous paraiſſiez pour vous conduire chez vous en triomphe. Tous les juges ſe ſont retractés.

XANTIPPE.

Hélas! que de peines perdues!

UN DES DISCIPLES.

O Ciel ! ô Socrate ! pourquoi obéiſſiez-vous ?

AGLAÉ.

Vivez, cher Socrate, bienfaiteur de votre patrie, modèle des hommes, vivez pour le bonheur du monde.

CRITON.

Couple vertueux, dignes amis, il n'eſt plus temps.

XANTIPPE.

Vous avez trop tardé.

AGLAÉ.

Comment ? il n'eſt plus temps ! juſte Ciel !

SOPHRONIME.

Quoi ! Socrate aurait déjà bu la coupe empoiſonnée ?

SOCRATE.

Aimable Aglaé, tendre Sophronime, la loi ordonnait que je priſſe le poiſon ; j'ai obéi à la loi, toute injuſte qu'elle eſt, parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette injuſtice eût été commiſe envers un autre, j'aurais combattu. Je vais mourir : mais l'exemple d'amitié et de grandeur d'ame que vous donnez au monde ne périra jamais. Votre vertu l'emporte ſur le crime de ceux qui m'ont accuſé. Je bénis ce qu'on appelle mon malheur ; il a mis au jour toute la force de votre belle ame. Ma chère Xantippe, ſoyez heureuſe, et ſongez que pour l'être il faut dompter ſon humeur. Mes diſciples bien-aimés, écoutez toujours la voix de la philoſophie qui mépriſe les perſécuteurs, et qui prend pitié des faibleſſes humaines ; et vous, ma fille Aglaé, mon fils Sophronime, ſoyez toujours ſemblables à vous-mêmes.

AGLAÉ.

Que nous ſommes à plaindre de n'avoir pu mourir pour vous !

SOCRATE.

Votre vie eft précieufe, la mienne eft inutile : recevez mes tendres et derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

XANTIPPE.

C'était un grand homme, quand j'y fonge ! Ah! je vais foulever la nation, et manger le cœur d'Anitus.

SOPHRONIME.

Puiffions-nous élever des temples à Socrate, fi un homme en mérite !

CRITON.

Puiffe au moins fa fageffe apprendre aux hommes que c'eft à Dieu feul que nous devons des temples!

Fin du troifième et dernier acte.

SAMSON,

OPERA.

1732.

AVERTISSEMENT.

M. *Rameau*, le plus grand musicien de France, mit cet opéra en musique vers l'an 1732. On était prêt de le jouer, lorsque la même cabale, qui depuis fit suspendre les représentations de Mahomet ou du Fanatisme, empêcha qu'on ne représentât l'opéra de Samson. Et tandis qu'on permettait que ce sujet parût sur le théâtre de la comédie italienne, et que *Samson* y fît des miracles conjointement avec *Arlequin*, on ne permit pas que ce même sujet fût ennobli sur le théâtre de l'académie de musique.

Le musicien employa depuis presque tous les airs de Samson dans d'autres compositions lyriques, que l'envie n'a pas pu supprimer.

On publie ce poëme dénué de son plus grand charme; et on le donne seulement comme une esquisse d'un genre extraordinaire. C'est la seule excuse peut-être de l'impression d'un ouvrage fait plutôt pour être chanté que pour être lu. Les noms de *Vénus* et d'*Adonis* trouvent dans cette tragédie une place plus naturelle qu'on ne le croirait d'abord. C'est en effet sur leurs terres que l'action se passe.

Cicéron, dans son excellent livre de la nature des Dieux, dit que la déesse *Astarté*, révérée des Syriens, était *Vénus* même, et qu'elle épousa

Adonis. On ſait de plus qu'on célébrait la fête d'*Adonis* chez les Philiſtins. Ainſi ce qui ſerait ailleurs un mélange abſurde du profane et du ſacré ſe place ici de ſoi-même.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA VOLUPTÉ.

PLAISIRS et AMOURS.

BACCHUS.

HERCULE.

LA VERTU.

Suivans de *la Vertu*.

PROLOGUE.

(le théâtre représente la salle de l'opéra.)

LA VOLUPTÉ *sur son trône entourée des* Plaisirs *et des* Amours.

LA VOLUPTÉ.

Sur les bords fortunés embellis par la Seine,
Je règne dès long-temps.
Je préside aux concerts charmans
Que donne Melpomène.
Amours, Plaisirs, jeux séducteurs,
Que le loisir fit naître au sein de la mollesse,
Répandez vos douces erreurs;
Versez dans tous les cœurs
Votre charmante ivresse;
Régnez, répandez mes faveurs.

CHOEUR *à parodier.*

. . . .

LA VOLUPTÉ.

Venez, Mortels, accourez à mes yeux;
Regardez, imitez les enfans de la gloire:
Ils m'ont tous cédé la victoire.
Mars les rendit cruels, et je les rends heureux.

(entrée de héros armés et tenant dans leurs mains des guirlandes de fleurs.)

BACCHUS *à Hercule.*

Nous sommes les enfans du maître du tonnerre:
Notre nom jadis redouté
Ne périra point sur la terre;
Mais parlons par-tout avec liberté;



Parmi tant de lauriers qui ceignent vôtre tête,
Dites-moi quelle eſt la conquête
Dont le grand cœur d'Alcide était le plus flatté?

HERCULE.

Ah! ne me parlez plus de mes travaux pénibles,
Ni des cieux que j'ai ſoutenus:
En ces lieux je ne connais plus
Que la charmante Iole et les Plaiſirs paiſibles.
Mais vous, Bacchus, dont la valeur
Fit du ſang des humains rougir la terre et l'onde,
Quel plaiſir, quel barbare honneur
Trouvez-vous à troubler le monde?

BACCHUS.

Ariane m'ôte à jamais
Le ſouvenir de mes brillans forfaits;
Et par mes préſens ſecourables
Je ravis la raiſon aux mortels miſérables
Pour leur faire oublier tous les maux que j'ai faits.

(*enſemble.*)

Volupté, reçois nos hommages;
Enchante dans ces lieux
Les héros, les dieux et les ſages:
Sans tes plaiſirs, ſans tes doux avantages,
Eſt-il des ſages et des dieux?

UN AMOUR.

Jupiter n'eſt point heureux
Par les coups de ſon tonnerre.
Amour, il doit à tes feux
Ces momens ſi précieux
Qu'il vient goûter ſur la terre.
Le dieu qui préſide au jour,
Et qui ranime le monde,
Ferait-il ſon vaſte tour

S'il

S'il n'allait trouver l'Amour
Qui l'attend au ſein de l'onde?

Ici tous les conquérans
Bornent leur grandeur à plaire:
Les ſages ſont des amans;
Ils cachent leurs cheveux blancs
Sous les myrtes de Cythère.

Mortels, ſuivez les Amours;
Toute ſageſſe eſt folie.
Profitez de vos beaux jours:
Les dieux aimeront toujours;
Soyez dieux dans votre vie.

LA VOLUPTÉ.

Ah! quelle éclatante lumière
Fait pâlir les clartés du beau jour qui nous luit?
Quelle eſt cette nymphe ſévère
Que la Sageſſe conduit?

CHOEUR.

Fuyons la Vertu cruelle:
Les plaiſirs ſont bannis par elle.

LA VERTU.

Mère des plaiſirs et des jeux,
Néceſſaire aux mortels, et ſouvent trop fatale,
Non, je ne ſuis point ta rivale:
Je viens m'unir à toi pour mieux régner ſur eux.
Sans moi, de tes plaiſirs l'erreur eſt paſſagère;
Sans toi l'on ne m'écoute pas:
Il faut que mon flambeau t'éclaire,
Mais j'ai beſoin de tes appas.



Je veux inſtruire et je dois plaire.
Viens de ta main charmante orner la vérité.
Diſparaiſſez, guerriers conſacrés par la fable :
Un Alcide véritable
Va paraître en ces lieux, comme vous enchanté.

Chantons ſa gloire et ſa faibleſſe,
Et voyons ce héros par l'amour abattu
Adorer encor la vertu
Entre les bras de la molleſſe.

CHOEUR *des ſuivans de la Vertu.*
Chantons, célébrons en ce jour
Les dangers cruels de l'amour.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES DE LA PIECE.

SAMSON.
DALILA.
LE ROI DES PHILISTINS.
LE GRAND-PRETRE.
LES CHOEURS.

SAMSON,

OPERA.

ACTE PREMIER,

SCENE PREMIERE.

(le théâtre représente une campagne. Les Israélites, couchés sur le bord du fleuve Adonis, déplorent leur captivité.)

DEUX CHORYPHÉES.

TRIBUS captives,
Qui sur ces rives
Traînez vos fers;
Tribus captives,
De qui les voix plaintives
Font retentir les airs,
Adorez dans vos maux le dieu de l'univers.

CHOEUR.

Adorons dans nos maux le dieu de l'univers.

UN CHORYPHÉE.

Ainsi depuis quarante hivers
Des Philistins le pouvoir indomptable
Nous accable;
Leur fureur est implacable,
Elle insulte aux tourmens que nous avons soufferts.

CHOEUR.

Adorons dans nos maux le dieu de l'univers.

UN CHORYPHÉE.

Race malheureuſe et divine,
Triſtes Hébreux, frémiſſez tous :
Voici le jour affreux qu'un roi puiſſant deſtine
A placer ſes dieux parmi nous.
Des prêtres menſongers, pleins de zèle et de rage,
Vont nous forcer à plier les genoux
Devant les dieux de ce climat ſauvage.
Enfans du ciel, que ferez-vous ?

CHOEUR.

Nous bravons leur courroux ;
Le Seigneur ſeul a notre hommage.

CHORYPHÉE.

Tant de fidélité ſera chère à ſes yeux.
Deſcendez du trône des cieux,
Fille de la clémence,
Douce eſpérance,
Tréſor des malheureux ;
Venez tromper nos maux, venez remplir nos vœux.
Deſcendez, douce eſpérance.

SCENE II.

SECOND CHORYPHÉE.

Ah ! déjà je les vois ces pontifes cruels,
Qui d'une idole horrible entourent les autels.
(*les Prêtres des idoles dans l'enfoncement autour d'un autel couvert de leurs dieux.*)
Ne ſouillons point nos yeux de ces vains ſacrifices ;
Fuyons ces monſtres adorés :
De leurs prêtres ſanglans ne ſoyons point complices.

CHOEUR.

Fuyons, éloignons-nous.

LE GRAND PRETRE DES IDOLES.

Efclaves, demeurez,
Demeurez : votre roi par ma voix vous l'ordonne.
D'un pouvoir inconnu lâches adorateurs,
Oubliez-le à jamais, lorfqu'il vous abandonne ;
Adorez les dieux fes vainqueurs.
Vous rampez dans nos fers, ainfi que vos ancêtres,
Mutins toujours vaincus, et toujours infolens :
Obéiffez, il en eft temps,
Connaiffez les dieux de vos maîtres.

CHOEUR.

Tombe plutôt fur nous la vengeance du ciel !
Plutôt l'enfer nous engloutiffe !
Périffe, périffe
Ce temple et cet autel !

LE GRAND-PRETRE.

Rebut des nations, vous déclarez la guerre
Aux dieux, aux pontifes, aux rois ?

CHOEUR.

Nous méprifons vos dieux, et nous craignons les lois
Du maître de la terre.

SCENE III.

SAMSON *entre, couvert d'une peau de lion.*

Les Perfonnages de la fcène précédente.

SAMSON.

Quel fpectacle d'horreur !
Quoi ! ces fiers enfans de l'erreur
Ont porté parmi vous ces monftres qu'ils adorent ?
Dieu des combats, regarde en ta fureur



Les indignes rivaux que nos tyrans implorent.
Soutiens mon zèle, inſpire-moi;
Venge ta cauſe, venge-toi.

LE GRAND-PRETRE.

Profane, impie, arrête!

SAMSON.

Lâches! dérobez votre tête
A mon juſte courroux;
Pleurez vos dieux, craignez pour vous.
Tombez, dieux ennemis! ſoyez réduits en poudre.
Vous ne méritez pas
Que le dieu des combats
Arme le ciel vengeur, et lance ici ſa foudre;
Il ſuffit de mon bras.
Tombez, dieux ennemis! ſoyez réduits en poudre.
(il renverſe les autels.)

LE GRAND-PRETRE.

Le ciel ne punit point ce ſacrilége effort?
Le ciel ſe tait, vengeons ſa querelle.
Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

LE CHOEUR DES PRETRES.

Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

SCENE IV.

SAMSON, les Israélites.

SAMSON.

Vos esprits étonnés sont encore incertains ?
Redoutez-vous ces dieux renversés par mes mains ?

CHOEUR DES FILLES ISRAELITES.

Mais qui nous défendra du courroux effroyable
D'un roi le tyran des Hébreux ?

SAMSON.

Le Dieu, dont la main favorable
A conduit ce bras belliqueux,
Ne craint point de ces rois la grandeur périssable.
Faibles tribus, demandez son appui ;
Il vous armera du tonnerre ;
Vous serez redoutés du reste de la terre,
Si vous ne redoutez que lui.

CHOEUR.

Mais nous sommes, hélas ! sans armes, sans défense.

SAMSON.

Vous m'avez, c'est assez, tous vos maux vont finir.
Dieu m'a prêté sa force, sa puissance :
Le fer est inutile au bras qu'il veut choisir ;
En domptant les lions, j'appris à vous servir :
Leur dépouille sanglante est le noble présage
Des coups dont je ferai périr
Les tyrans qui sont leur image.

(*air.*)

Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
Remonte à ta grandeur première,
Comme un jour Dieu du haut des airs

Rappellera les morts à la lumière,
Du fein de la pouffière,
Et ranimera l'univers.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
La liberté t'appelle;
Tu naquis pour elle;
Reprends tes concerts.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers.
(*autre air.*)
L'hiver détruit les fleurs et la verdure;
Mais du flambeau des jours la féconde clarté
Ranime la nature,
Et lui rend fa beauté;
L'affreux efclavage
Flétrit le courage;
Mais la liberté
Relève fa grandeur, et nourrit fa fierté.
Liberté! liberté!

Fin du premier acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(le théâtre repréſente le périſtile du palais du roi : on voit à travers les colonnes des forêts et des collines : dans le fond de la perſpective le roi eſt ſur ſon trône entouré de toute ſa cour habillée à l'orientale.

LE ROI.

Ainsi ce peuple eſclave, oubliant ſon devoir,
Contre ſon roi lève un front indocile.
Du ſein de la pouſſière il brave mon pouvoir.
Sur quel roſeau fragile
A-t-il mis ſon eſpoir ?

UN PHILISTIN.

Un impoſteur, un vil eſclave,
Samſon les ſéduit et vous brave :
Sans doute il eſt armé du ſecours des Enfers ?

LE ROI.

L'inſolent vit encore ? Allez, qu'on le ſaiſiſſe ;
Préparez tout pour ſon ſupplice :
Courez, ſoldats, chargez de fers
Des coupables hébreux la troupe vagabonde ;
Ils ſont les ennemis et le rebut du monde,
Et, déteſtés par-tout, déteſtent l'univers.

CHOEUR DES PHILISTINS, *derrière le théâtre.*

Fuyons la mort, échappons au carnage ;
Les enfers ſecondent ſa rage.

LE ROI.

J'entends encor les cris de ces peuples mutins :
De leur chef odieux va-t-on punir l'audace ?

UN PHILISTIN, *entrant sur la scène.*

Il est vainqueur, il nous menace ;
Il commande aux destins ;
Il ressemble au dieu de la guerre ;
La mort est dans ses mains.
Vos soldats renversés ensanglantent la terre ;
Le peuple fuit devant ses pas.

LE ROI.

Que dites-vous ? un seul homme, un barbare,
Fait fuir mes indignes soldats ?
Quel démon pour lui se déclare ?

SCENE II.

LE ROI, les Philistins *autour de lui.* SAMSON *suivi des Hébreux, portant dans une main une massue, et de l'autre une branche d'olivier.*

SAMSON.

Roi, Prêtres ennemis, que mon Dieu fait trembler,
Voyez ce signe heureux de la paix bienfesante,
Dans cette main sanglante
Qui vous peut immoler.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Quel mortel orgueilleux peut tenir ce langage ?
Contre un roi si puissant quel bras peut s'élever ?

LE ROI.

Si vous êtes un dieu, je vous dois mon hommage ?
Si vous êtes un homme, osez-vous me braver ?

SAMSON.

Je ne suis qu'un mortel ; mais le Dieu de la terre,
Qui commande aux rois,
Qui souffle à son choix
Et la mort et la guerre,

Qui vous tient sous ses lois,
Qui lance le tonnerre,
Vous parle par ma voix.

LE ROI.

Eh bien, quel est ce dieu? quel est le témoignage
Qu'il daigne m'annoncer par vous?

SAMSON.

Vos soldats mourans sous mes coups,
La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage,
Au nom de ma patrie, au nom de l'Eternel,
Respectez désormais les enfans d'Israël,
Et finissez leur esclavage.

LE ROI.

Moi, qu'au sang philistin je fasse un tel outrage?
Moi, mettre en liberté ces peuples odieux?
Votre dieu serait-il plus puissant que mes dieux?

SAMSON.

Vous allez l'éprouver; voyez si la nature
Reconnaît ses commandemens.
Marbres, obéissez, que l'onde la plus pure
Sorte de ces rochers, et retombe en torrens.
(*on voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.*)

CHOEUR.

Ciel! ô Ciel! à sa voix on voit jaillir cette onde!
Des marbres amollis!
Les élémens lui sont soumis!
Est-il le souverain du monde?

LE ROI.

N'importe; quel qu'il soit, je ne puis m'avilir
A recevoir des lois de qui doit me servir.

SAMSON.

Eh bien, vous avez vu quelle était sa puissance,
Connaissez quelle est sa vengeance.



Defcendez, feux des cieux, ravagez ces climats :
Que la foudre tombe en éclats ;
De ces fertiles champs détruifez l'efpérance.
(*tout le théâtre paraît embrafé.*)
Brûlez, moiffons ; féchez guérets ;
Embrafez-vous, vaftes forêts.
(*au roi.*)
Connaiffez quelle eft fa vengeance.

CHOEUR.

Tout s'embrafe, tout fe détruit ;
Un dieu terrible nous pourfuit.
Brûlante flamme, affreux tonnerre,
Ciel ! ô Ciel ! fommes-nous
Au jour où doit périr la terre ?

LE ROI.

Sufpends, fufpends cette rigueur,
Miniftre impérieux d'un dieu plein de fureur !
Je commence à reconnaître
Le pouvoir dangereux de ton fuperbe maître ;
Mes dieux long-temps vainqueurs commencent à céder
C'eft à leur voix à me réfoudre.

SAMSON.

C'eft à la fienne à commander.
Il nous avait punis, il m'arme de fa foudre :
A tes dieux infernaux va porter ton effroi.
Pour la dernière fois peut-être tu contemples
Et ton trône et leurs temples :
Tremble pour eux et pour toi.

SCENE III.

SAMSON, Chœur d'Israëlites.

SAMSON.

Vous que le ciel console après des maux si grands,
Peuples, osez paraître aux palais des tyrans :
Sonnez, trompette, organe de la gloire ;
Sonnez, annoncez ma victoire.

LES HEBREUX.

Chantons tous ce héros, l'arbitre des combats :
Il est le seul dont le courage
Jamais ne partage
La victoire avec les soldats.
Il va finir notre esclavage.
Pour nous est l'avantage ;
La gloire est à son bras ;
Il fait trembler sur leur trône
Les rois maîtres de l'univers,
Les guerriers au camp de Bellone,
Les faux dieux au fond des enfers.

CHOEUR.

Sonnez, trompette, organe de sa gloire ;
Sonnez, annoncez sa victoire.

Le défenseur intrépide
D'un troupeau faible et timide
Garde leurs paisibles jours
Contre le peuple homicide
Qui rugit dans les antres sourds :
Le berger se repose, et sa flûte soupire

Sous ſes doigts le tendre délire
De ces innocentes amours.

CHOEUR.

Sonnez, trompette, organe de ſa gloire;
Sonnez, annoncez ſa victoire.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(le théâtre représente un bocage et un autel, où sont Mars, Vénus et les dieux de Syrie.)

LE ROI, LE GRAND-PRETRE DE MARS, DALILA Prêtresse de Vénus, CHOEUR.

LE ROI.

DIEUX de Syrie,
Dieux immortels,
Ecoutez, protégez un peuple qui s'écrie
Aux pieds de vos autels.
Eveillez-vous, punissez la furie
De votre esclave criminel.
Votre peuple vous prie :
Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

LE GRAND-PRETRE.

Mars terrible,
Mars invincible,
Protége nos climats ;
Prépare
A ce barbare
Les fers et le trépas.

DALILA.

O Vénus ! déesse charmante,
Ne permets pas que ces beaux jours,



Destinés aux amours,
Soient profanés par la guerre sanglante.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

ORACLE DES DIEUX DE SYRIE.

Samson nous a domptés ; ce glorieux empire
Touche à son dernier jour ;
Fléchissez ce héros, qu'il aime, qu'il soupire,
Vous n'avez d'espoir qu'en l'amour.

DALILA.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire et de séduire ;
Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs ;
Apprends-nous à semer de fleurs
Le piége aimable où tu veux qu'on l'attire.

CHOEUR.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire et de séduire.

DALILA.

D'Adonis c'est aujourd'hui la fête ;
Pour ses jeux la jeunesse s'apprête.
Amour, voici le temps heureux
Pour inspirer et pour sentir tes feux.

CHOEUR DES FILLES.

Amour, voici le temps, etc.
Dieu des plaisirs, etc.

DALILA.

Il vient plein de colère, et la terreur le suit ;
Retirons-nous sous cet épais feuillage.
(*elle se retire avec les filles de Gaza et les prêtresses.*)
Implorons le dieu qui séduit
Le plus ferme courage.

SCENE II.

SAMSON *seul.*

Le Dieu des combats m'a conduit
Au milieu du carnage ;
Devant lui tout tremble et tout fuit.
Le tonnerre, l'affreux orage,
Dans les champs font moins de ravage
Que son nom seul en a produit
Chez le Philistin plein de rage.
Tous ceux qui voulaient arrêter
Ce fier torrent dans son passage
N'ont fait que l'irriter :
Ils sont tombés, la mort est leur partage.
(*on entend une harmonie douce.*)
Ces sons harmonieux, ces murmures des eaux,
Semblent amollir mon courage.
Asiles de la paix, lieux charmans, doux ombrage,
Vous m'invitez au repos.
(*il s'endort sur un lit de gazon.*)

SCENE III.

DALILA, SAMSON.

CHOEUR des Prêtresses de Vénus, *revenant sur la scène.*

Plaisirs flatteurs, amollissez son ame,
Songes charmans, enchantez son sommeil.

FILLES DE GAZA.

Tendre amour, éclaire son réveil,
Mets dans nos yeux ton pouvoir et ta flamme.



DALILA.

Vénus, inſpire-nous, préſide à ce beau jour.
Eſt-ce là ce cruel, ce vainqueur homicide?
Vénus, il ſemble né pour embellir ta cour.
Armé, c'eſt le dieu Mars; déſarmé, c'eſt l'Amour.
Mon cœur, mon faible cœur devant lui s'intimide.
Enchaînons de fleurs
Ce guerrier terrible;
Que ce cœur farouche, invincible,
Se rende à tes douceurs.

CHOEUR.

Enchaînons de fleurs
Ce héros terrible.

SAMSON *ſe réveille entouré des filles de Gaza.*

Où ſuis-je? en quels climats me vois-je tranſporté?
Quels doux concerts ſe font entendre?
Quels raviſſans objets viennent de me ſurprendre?
Eſt-ce ici le ſéjour de la félicité?

DALILA *à Samſon.*

Du charmant Adonis nous célébrons la fête;
L'amour en ordonna les jeux,
C'eſt l'amour qui les apprête:
Puiſſent-ils mériter un regard de vos yeux!

SAMSON.

Quel eſt cet Adonis dont votre voix aimable
Fait retentir ce beau ſéjour?

DALILA.

C'était un héros indomptable,
Qui fut aimé de la mère d'amour.
Nous chantons tous les ans cette aimable aventure.

SAMSON.

Parlez, vous m'allez enchanter:
Les vents viennent de s'arrêter:

Ces forêts, ces oiseaux et toute la nature
Se taisent pour vous écouter.

DALILA *se met à côté de Samson. Le chœur se range autour d'eux. Dalila chante cette cantatille, accompagnée de peu d'instrumens qui sont sur le théâtre.*

Vénus dans nos climats souvent daigne se rendre ;
C'est dans nos bois qu'on vient apprendre
De son culte charmant tous les secrets divins.
Ce fut près de cette onde, en ces rians jardins,
Que Vénus enchanta le plus beau des humains ;
Alors tout fut heureux dans une paix profonde ;
Tout l'univers aima dans le sein du loisir.
Vénus donnait au monde
L'exemple du plaisir.

SAMSON.

Que ses traits ont d'appas ! que sa voix m'intéresse !
Que je suis étonné de sentir la tendresse !
De quel poison charmant je me sens pénétré !

DALILA.

Sans Vénus, sans l'amour, qu'aurait-il pu prétendre ?
Dans nos bois il est adoré.
Quand il fut redoutable, il était ignoré.
Il devint dieu dès qu'il fut tendre.
Depuis cet heureux jour
Ces prés, cette onde, cet ombrage,
Inspirent le plus tendre amour
Au cœur le plus sauvage.

SAMSON.

O Ciel ! ô troubles inconnus !
J'étais ce cœur sauvage, et je ne le suis plus.
Je suis changé ; j'éprouve une flamme naissante.
(*à Dalila.*)
Ah ! s'il était une Vénus,



Si des amours cette reine charmante
Aux mortels en effet pouvait ſe préſenter,
Je vous prendrais pour elle, et croirais la flatter.

DALILA.

Je pourrais de Vénus imiter la tendreſſe.
Heureux qui peut brûler des feux qu'elle a ſentis!
Mais j'euſſe aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avais été la déeſſe.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens. LES HEBREUX.

LES HEBREUX.

Ne tardez point, venez; tout un peuple fidelle
Eſt prêt à marcher ſous vos lois:
Soyez le premier de nos rois;
Combattez et régnez: la gloire vous appelle.

SAMSON.

Je vous fuis, je le dois, j'accepte vos préſens.
Ah!... quel charme puiſſant m'arrête!
Ah! différez du moins, differez quelque temps
Ces honneurs brillans qu'on m'apprête.

CHOEUR DES FILLES DE GAZA.

Demeurez, préſidez à nos fêtes;
Que nos cœurs ſoient ici vos conquêtes.

DALILA.

Oubliez les combats;
Que la paix vous attire.
Vénus vient vous ſourire;
L'amour vous tend les bras.

LES HEBREUX.

Craignez le plaiſir décevant

Où votre grand cœur s'abandonne :
L'amour nous dérobe ſouvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, préſidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

DEUX HEBREUX.

Venez, venez, ne tardez pas ;
Nos cruels ennemis ſont prêts à nous ſurprendre ;
Rien ne peut nous défendre
Que votre invincible bras.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, préſidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux... Allons, je ſuis vos pas.
Prêtreſſe de Vénus, vous, ſa brillante image,
Je ne quitte point vos appas
Pour le trône des rois ; pour ce grand eſclavage ;
Je les quitte pour les combats.

DALILA.

Me faudra-t-il long-temps gémir de votre abſence ?

SAMSON.

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience.
Eſt-il un plus grand bien que celui de vous voir ?
Les Hébreux n'ont que moi pour unique eſpérance,
Et vous êtes mon ſeul eſpoir.



SCENE V.

DALILA *seule.*

IL s'éloigne, il me fuit, il emporte mon ame;
Par-tout il est vainqueur.
Le feu que j'allumais m'enflamme.
J'ai voulu l'enchainer, il enchaine mon cœur.

O mère des plaisirs, le cœur de ta prêtresse
Doit être plein de toi, doit toujours s'enflammer.
O Vénus, ma seule déesse,
La tendresse est ma loi, mon devoir est d'aimer.

Echo, voix errante,
Légère habitante
De ce beau séjour,
Echo, monument de l'amour,
Parle de ma faiblesse au héros qui m'enchante.
Favoris du printemps, de l'amour et des airs,
Oiseaux dont j'entends les concerts,
Chers confidens de ma tendresse extrême,
Doux ramages des oiseaux,
Voix fidelle des échos,
Répétez à jamais: je l'aime, je l'aime.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND-PRETRE, DALILA.

LE GRAND-PRETRE.

Oui, le roi vous accorde à ce héros terrible,
Mais vous entendez à quel prix.
Découvrez le fecret de fa force invincible,
Qui commande au monde furpris.
Un tendre hymen, un fort paifible,
Dépendront du fecret que vous aurez appris.

DALILA.

Que peut-il me cacher? il m'aime:
L'indifférent feul eft difcret:
Samfon me parlera, j'en juge par moi-même:
L'amour n'a point de fecret.

SCENE II.

DALILA *feule.*

Secourez-moi, tendres amours,
Amenez la paix fur la terre;
Ceffez, trompettes et tambours,
D'annoncer la funefte guerre;
Brillez, jour glorieux, le plus beau de mes jours.
Hymen, Amour, que ton flambeau l'éclaire;
Qu'à jamais je puiffe plaire,
Puifque je fens que j'aimerai toujours!
Secondez-moi, tendres amours,
Amenez la paix fur la terre.



SCENE III.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

J'AI ſauvé les Hébreux par l'effort de mon bras,
Et vous ſauvez par vos appas
Votre peuple et votre roi même:
C'eſt pour vous mériter que j'accorde la paix.
Le roi m'offre ſon diadème,
Et je ne veux que vous pour prix de mes bienfaits.

DALILA.

Tout vous craint en ces lieux; on s'empreſſe à vous plaire.
Vous régnez ſur vos ennemis;
Mais de tous les ſujets que vous venez de faire,
Mon cœur vous eſt le plus ſoumis.

SAMSON ET DALILA, *enſemble.*

N'écoutons plus le bruit des armes;
Myrte amoureux, croiſſez près des lauriers.
L'amour eſt le prix des guerriers,
Et la gloire en a plus de charmes.

SAMSON.

L'hymen doit nous unir par des nœuds éternels.
Que tardez-vous encore?
Venez, qu'un pur amour vous amène aux autels
Du dieu des combats que j'adore.

DALILA.

Ah! formons ces doux nœuds au temple de Vénus.

SAMSON.

Non, ſon culte eſt impie, et ma loi le condamne;
Non, je ne puis entrer dans ce temple profane.

DALILA.

DALILA.

Si vous m'aimez, il ne l'eſt plus.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'eſt le temple de l'univers ;
Tous les mortels, à tout âge, à toute heure,
Y viennent demander des fers.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'eſt le temple de l'univers.

SCENE IV.

SAMSON, DALILA, Chœur de différens Peuples, de Guerriers, de Paſteurs.

(Le temple de Vénus paraît dans toute ſa ſplendeur.)

AIR.

Amour, volupté pure,
Ame de la nature,
Maître des élémens,
L'univers n'eſt formé, ne s'anime et ne dure
Que par tes regards bienfeſans.
Tendre Vénus, tout l'univers t'implore,
Tout n'eſt rien ſans tes feux.
On craint les autres dieux, c'eſt Vénus qu'on adore :
Ils règnent ſur le monde, et tu règnes ſur eux.

GUERRIERS.

Vénus, notre fier courage,
Dans le ſang, dans le carnage,
Vainement s'endurcit ;
Tu nous déſarmes ;
Nous rendons les armes :
L'horreur à ta voix s'adoucit.

UNE PRETRESSE.

Chantez, oiseaux, chantez; votre ramage tendre
Eſt la voix des plaiſirs
Chantez; Vénus doit vous entendre;
Portez-lui nos ſoupirs.
Les filles de Flore
S'empreſſent d'éclore
Dans ce ſéjour;
La fraîcheur brillante
De la fleur naiſſante
Se paſſe en un jour:
Mais une plus belle
Naît auprès d'elle,
Plaît à ſon tour.
Senſible image
Des plaiſirs du bel âge,
Senſible image
Du charmant amour!

SAMSON.

Je n'y réſiſte plus: le charme qui m'obſède
Tyranniſe mon cœur, enivre tous mes ſens:
Poſſédez à jamais ce cœur qui vous poſſède,
Et gouvernez tous mes momens.
Venez: vous vous troublez.....

DALILA.

Ciel! que vais-je lui dire?

SAMSON.

D'où vient que votre cœur ſoupire?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, et je dois vous parler.

SAMSON.

Ah! devant vous c'eſt à moi de trembler.
Parlez, que voulez-vous?

DALILA.

Cet amour qui m'engage
Fait ma gloire et mon bonheur;
Mais il me faut un nouveau gage
Qui m'assure de votre cœur.

SAMSON.

Prononcez; tout sera possible
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dites-moi, par quel charme heureux,
Par quel pouvoir secret cette force invincible?...

SAMSON.

Que me demandez-vous? C'est un secret terrible
Entre le ciel et moi.

DALILA.

Ainsi vous doutez de ma foi?
Vous doutez et m'aimez!...

SAMSON.

Mon cœur est trop sensible;
Mais ne m'imposez point cette funeste loi.

DALILA.

Un cœur sans confiance est un cœur sans tendresse.

SAMSON

N'abusez point de ma faiblesse.

DALILA.

Cruel! quel injuste refus!
Notre hymen en dépend; nos nœuds seraient rompus.

SAMSON.

Que dites-vous?...

DALILA.

Parlez, c'est l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah! cessez d'écouter cette funeste envie.

DALILA.

Ceſſez de m'accabler de refus outrageans.

SAMSON.

Eh bien, vous le voulez ; l'amour me juſtifie :
Mes cheveux, à mon Dieu conſacrés dès long-temps,
De ſes bontés pour moi ſont les ſacrés garans :
Il voulut attacher ma force et mon courage
A de ſi faibles ornemens :
Ils ſont à lui, ma gloire eſt ſon ouvrage.

DALILA.

Ces cheveux, dites-vous ?...

SAMSON.

Qu'ai-je dit ? malheureux !
Ma raiſon revient, je friſſonne
De l'abyme où j'entraîne avec moi les Hébreux.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

La terre mugit, le ciel tonne,
Le temple diſparaît, l'aſtre du jour s'enfuit,
L'horreur épaiſſe de la nuit
De ſon voile affreux m'environne.

SAMSON.

J'ai trahi de mon Dieu le ſecret formidable.
Amour ! fatale volupté !
C'eſt toi qui m'as précipité
Dans un piége effroyable,
Et je ſens que Dieu m'a quitté.

SCENE V.

LES PHILISTINS, SAMSON, DALILA.

LE GRAND-PRETRE DES PHILISTINS.

Venez, ce bruit affreux, ces cris de la nature,
Ce tonnerre, tout nous assure
Que du Dieu des combats il est abandonné.

DALILA.

Que faites-vous, peuple parjure?

SAMSON.

Quoi! de mes ennemis je suis environné?
(*il combat.*)
Tombez, tyrans....

LES PHILISTINS.

Cédez, esclave.
(*ensemble.*)
Frappons l'ennemi qui nous brave.

DALILA.

Arrêtez, cruels! arrêtez,
Tournez sur moi vos cruautés.

SAMSON.

Tombez, tyrans....

LES PHILISTINS, *combattant.*

Cédez, esclave.

SAMSON.

Ah! quelle mortelle langueur!
Ma main ne peut porter cette fatale épée.
Ah Dieu! ma valeur est trompée;
Dieu retire son bras vainqueur.

LES PHILISTINS.

Frappons l'ennemi qui nous brave:
Il est vaincu; cédez, esclave.



SAMSON, *entre leurs mains.*

Non, lâches! non, ce bras n'eſt point vaincu par vous;
C'eſt Dieu qui me livre à vos coups.
(*on l'emmène.*)

SCENE VI.

DALILA *ſeule.*

O Déſeſpoir! ô tourmens! ô tendreſſe!
Roi cruel! Peuples inhumains!
O Vénus, trompeuſe Déeſſe!
Vous abuſiez de ma faibleſſe.
Vous avez préparé, par mes fatales mains,
L'abyme horrible où je l'entraîne;
Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains
Pour hâter ſa mort et la mienne.
Trône, tombez; brûlez, autels,
Soyez réduits en poudre.
Tyrans affreux, Dieux cruels,
Puiſſe un Dieu plus puiſſant écraſer de ſa foudre
Vous et vos Peuples criminels!

CHOEUR, *derrière le théâtre.*

Qu'il périſſe,
Qu'il tombe en ſacrifice
A nos dieux.

DALILA.

Voix barbares! cris odieux!
Allons partager ſon ſupplice.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SAMSON *enchaîné*, Gardes.

PROFONDS abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi !
Frappez, tonnerre,
Ecrasez-moi !
Mon bras a refusé de servir mon courage ;
Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage ;
Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux ;
Lumière, tu fuis de mes yeux.
Lumière, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur ;
Douce lumière,
Nature entière,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triste paupière.
Profonds abymes, etc.

SCENE II.

SAMSON, Chœur d'Hébreux.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

HELAS ! nous t'amenons nos Tribus enchaînées,
Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

SAMSON.

Peuple saint, malheureuse race ;



Mon bras relevait ta grandeur;
Ma faibleſſe a fait ta diſgrace.
Quoi! Dalila me fuit! Chers amis, pardonnez
A de ſi honteuſes alarmes.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

Elle a fini ſes jours infortunés.
Oublions à jamais la cauſe de nos larmes.

SAMSON.

Quoi! j'éprouve un malheur nouveau!
Ce que j'adore eſt au tombeau!
Profonds abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Ecraſez-moi!

SAMSON ET DEUX CHORYPHÉES.

Trio.

Amour, Tyran que je déteſte,
Tu détruis la vertu, tu traînes ſur tes pas
L'erreur, le crime, le trépas:
Trop heureux qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable et funeſte!

UN CHORYPHÉE.

Vos ennemis cruels s'avancent en ces lieux;
Ils viennent inſulter au deſtin qui nous preſſe;
Ils oſent imputer au pouvoir de leurs dieux
Les maux affreux où Dieu nous laiſſe.

SCENE

SCENE III.

LE ROI, Chœur de Philiſtins, SAMSON, Chœur d'Hébreux.

LE ROI ET LE CHOEUR.

Elevez vos accens vers vos dieux favorables ;
Vengez leurs autels, vengez-nous.

LE CHOEUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accens etc.

CHOEUR D'ISRAELITES.

Terminons nos jours déplorables.

SAMSON.

O Dieu vengeur, ils ne ſont point coupables ;
Tourne ſur moi tes coups.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accens vers nos dieux favorables ;
Vengeons leurs autels, vengeons-nous.

SAMSON.

O Dieu..... pardonne.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Vengeons-nous.

LE ROI.

Inventons, s'il ſe peut, un nouveau châtiment :
Que le trait de la mort ſuſpendu ſur ſa tête
Le menace encore et s'arrête ;
Que Samſon dans ſa rage entende notre fête,
Que nos plaiſirs ſoient ſon tourment.

SCENE IV.

SAMSON, les Israëlites, le Roi, les Prêtresses de Vénus, les Prêtres de Mars.

UNE PRETRESSE.

Tous nos dieux étonnés, et cachés dans les cieux,
Ne pouvaient sauver notre empire :
Vénus avec un sourire
Nous a rendus victorieux :
Mars a volé, guidé par elle:
Sur son char tout sanglant,
La victoire immortelle
Tirait son glaive étincelant
Contre tout un peuple infidelle
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit et tremblant.

UNE AUTRE.

C'est Vénus, qui défend aux tempêtes
De gronder sur nos têtes.
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes,
Et tombe à son autel.

LE ROI.

Eh bien, qu'est devenu ce Dieu si redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer ?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et son bras languissant ne peut se déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puissance ;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les destins,
Son tonnerre étouffé dans ses débiles mains
Se repose dans le silence.

SAMSON.

Grand Dieu ! j'ai foutenu cet horrible langage,
Quand il n'offenfait qu'un mortel :
On infulte ton nom, ton culte, ton autel ;
Lève-toi, venge ton outrage.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne font point entendus.
Malheureux, ton Dieu n'eft plus.

SAMSON.

Tu peux encore armer cette main malheureufe ;
Accorde-moi du moins une mort glorieufe.

LE ROI.

Non, tu dois fentir à longs traits
L'amertume de ton fupplice.
Qu'avec toi ton Dieu périffe,
Et qu'il foit comme toi méprifé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'infpires enfin, c'eft fur toi que je fonde
Mes fuperbes deffeins ;
Tu m'infpires, ton bras feconde
Mes languiffantes mains.

LE ROI.

Vil efclave, qu'ofes-tu dire ?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire.
A tes derniers momens ?
Qu'on l'immole, il eft temps ;
Frappez, il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez, je dois vous inftruire
Des fecrets de mon peuple, et du Dieu que je fers :
Ce moment doit fervir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous les crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta préſence et de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu ſeras ſatisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, ſont-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y ſont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne,
Qui ſoutient ce ſéjour ſi cher aux Philiſtins?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON, *ébranlant les colonnes.*

Temple odieux! que tes murs ſe renverſent,
Que tes débris ſe diſperſent
Sur moi, ſur ce peuple en fureur.

CHOEUR.

Tout tombe, tout périt. O Ciel! ô Dieu vengeur!

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, et j'expire en vainqueur.

Fin du cinquième et dernier acte.

LA
PRINCESSE
DE
NAVARRE,

COMEDIE-BALLET.

Fête donnée par le Roi en ſon château de Verſailles, le 23 février 1745.

AVERTISSEMENT.

Le roi a voulu donner à madame la *Dauphine* une fête qui ne fût pas seulement un de ces spectacles pour les yeux, tels que toutes les nations peuvent les donner, et qui, passant avec l'éclat qui les accompagne, ne laissent après eux aucune trace. Il a commandé un spectacle qui pût à la fois servir d'amusement à la cour, et d'encouragement aux beaux arts, dont il sait que la culture contribue à la gloire de son royaume. M. le duc *de Richelieu*, premier gentilhomme de la chambre en exercice, a ordonné cette fête magnifique.

Il a fait élever un théâtre de cinquante-six pieds de profondeur dans le grand manége de Versailles, et a fait construire une salle, dont les décorations et les embellissemens sont tellement ménagés que tout ce qui sert au spectacle doit s'enlever en une nuit, et laisser la salle ornée pour un bal paré, qui doit former la fête du lendemain.

Le théâtre et les loges ont été construits avec la magnificence convenable, et avec le goût qu'on connaît depuis long-temps dans ceux qui ont dirigé ces préparatifs.

On a voulu réunir sur ce théâtre tous les talens qui pourraient contribuer aux agrémens



de la fête, et rassembler à la fois tous les charmes de la déclamation, de la danse et de la musique, afin que la personne auguste, à qui cette fête est consacrée, pût connaître tout d'un coup les talens qui doivent être dorénavant employés à lui plaire.

On a donc voulu que celui qui a été chargé de composer la fête fît un de ces ouvrages dramatiques, où les divertissemens en musique forment une partie du sujet, où la plaisanterie se mêle à l'héroïque, et dans lesquels on voit un mélange de l'opéra, de la comédie et de la tragédie.

On n'a pu ni dû donner à ces trois *genres* toute leur étendue; on s'est efforcé seulement de réunir les talens de tous les artistes qui se distinguent le plus, et l'unique mérite de l'auteur a été de faire valoir celui des autres.

Il a choisi le lieu de la scène sur les frontières de la Castille, et il en a fixé l'époque sous le roi de France *Charles V*, prince juste, sage et heureux, contre lequel les Anglais ne purent prévaloir, qui secourut la Castille, et qui lui donna un monarque.

Il est vrai que l'histoire n'a pu fournir de semblables allégories pour l'Espagne, car il y

régnait alors un prince cruel, à ce qu'on dit, et sa femme n'était point une héroïne dont les enfans fussent des héros. Presque tout l'ouvrage est donc une fiction dans laquelle il a fallu s'asservir à introduire un peu de bouffonnerie, au milieu des plus grands intérêts, et des fêtes au milieu de la guerre.

Ce divertissement a été exécuté le 23 février 1745, vers les six heures du soir. Le roi s'est placé au milieu de la salle, environné de la famille royale, des princes et princesses de son sang, et des dames de la cour, qui formaient un spectacle beaucoup plus beau que tous ceux qu'on pouvait leur donner.

Il eût été à désirer qu'un plus grand nombre de Français eût pu voir cette assemblée, tous les princes de cette maison qui est sur le trône long-temps avant les plus anciennes du monde, cette foule de dames parées de tous les ornemens qui sont encore des chefs-d'œuvre du goût de la nation, et qui étaient effacés par elles; enfin cette joie noble et décente qui occupait tous les cœurs, et qu'on lisait dans tous les yeux.

On est sorti du spectacle, à neuf heures et demie, dans le même ordre qu'on était entré; alors on a trouvé toute la façade du palais et des écuries illuminée. La beauté de cette fête



n'eſt qu'une faible image de la joie d'une nation qui voit réunir le ſang de tant de princes auxquels elle doit ſon bonheur et ſa gloire.

Sa Majeſté, ſatisfaite de tous les ſoins qu'on a pris pour lui plaire, a ordonné que ce ſpectacle fût repréſenté encore une ſeconde fois.

PROLOGUE

DE LA FETE POUR LE MARIAGE DE MONSIEUR LE DAUPHIN.

LE SOLEIL *descend dans son char et prononce ces paroles.*

L'INVENTEUR des beaux arts, le Dieu de la lumière,
Descend du haut des cieux dans le plus beau séjour
Qu'il puisse contempler en sa vaste carrière.

La gloire, l'hymen, l'amour,
Astres charmans de cette cour,
Y répandent plus de lumière
Que le flambeau du dieu du jour.

J'envisage en ces lieux le bonheur de la France,
Dans ce roi qui commande à tant de cœurs soumis;
Mais tout dieu que je suis, et dieu de l'éloquence,
Je ressemble à ses ennemis,
Je suis timide en sa présence.

Faut-il qu'ayant tant d'assurance,
Quand je fais entendre son nom,
Il ne m'inspire ici que de la défiance?
Tout grand homme a de l'indulgence,
Et tout héros aime Apollon.
Qui rend son siècle heureux veut vivre en la mémoire.
Pour mériter Homère, Achille a combattu.

Si l'on dédaignait trop la gloire,
On chérirait peu la vertu.

(*tous les acteurs bordent le théâtre, représentant les muſes et les beaux arts.*)

O vous qui lui rendez tant de divers hommages,
Vous qui le couronnez, et dont il eſt l'appui,
N'eſpérez pas pour vous avoir tous les ſuffrages
Que vous réuniſſez pour lui.

Je ſais que de la cour la ſcience profonde
Serait de plaire à tout le monde;
C'eſt un art qu'on ignore; et peut-être les dieux
En ont cédé l'honneur au maître de ces lieux.

Muſes, contentez-vous de chercher à lui plaire,
Ne vantez point ici d'une voix téméraire
La douceur de ſes lois, les efforts de ſon bras,
Thémis, la Prudence et Bellone
Conduiſant ſon cœur et ſes pas,
La bonté généreuſe aſſiſe ſur ſon trône;
Le Rhin libre par lui, l'Eſcaut épouvanté,
Les Apennins fumans que ſa foudre environne;
Laiſſons ces entretiens à la poſtérité,
Ces leçons à ſon fils, cet exemple à la terre:
Vous graverez ailleurs dans les faſtes des temps
Tous ces terribles monumens,
Dreſſés par les mains de la guerre.
Célébrez aujourd'hui l'hymen de ſes enfans,
Déployez l'appareil de vos jeux innocens.
L'objet qu'on déſirait, qu'on admire et qu'on aime,
Jette déjà ſur vous des regards bienfeſans:
On eſt heureux ſans vous; mais le bonheur ſuprême
Veut encor des amuſemens.

Cueillez toutes les fleurs, et parez-en vos têtes;
Mêlez tous les plaiſirs, uniſſez tous les jeux,
Souffrez le plaiſant même; il faut de tout aux fêtes,
Et toujours les héros ne ſont pas ſérieux.

Enchantez un loiſir, hélas! trop peu durable.
Ce peuple de guerriers, qui ne paraît qu'aimable,
Vous écoute un moment, et revole aux dangers.
Leur maître en tous les temps veille ſur la patrie.
Les ſoins ſont éternels, ils conſument la vie;
Les plaiſirs ſont trop paſſagers.

Il n'en eſt pas ainſi de la vertu ſolide;
Cet hymen l'éterniſe: il aſſure à jamais,
A cette race auguſte, à ce peuple intrépide,
Des victoires et des bienfaits.

Muſes, que votre zèle à mes ordres réponde.
Le cœur plein des beautés dont cette cour abonde,
Et que ce jour illuſtre aſſemble autour de moi,
Je vais voler au ciel, à la ſource féconde
De tous les charmes que je voi;
Je vais ainſi que votre roi
Recommencer mon cours pour le bonheur du monde.

Fin du Prologue.



NOUVEAU

PROLOGUE (*)

DE LA PRINCESSE

DE NAVARRE,

ENVOYÉ A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU, POUR LA REPRESENTATION QU'IL FIT DONNER A BORDEAUX, LE 26 NOVEMBRE 1764.

Nous osons retracer cette fête éclatante,
Que donna dans Versaille au plus aimé des rois
Le héros qui le représente,
Et qui nous fait chérir ses lois.

Ses mains en d'autres lieux ont porté la victoire;
Il porte ici le goût, les beaux arts et les jeux,
Et c'est une nouvelle gloire.
Mars fait des conquérans, la paix fait des heureux.

Des Grecs et des Romains les spectacles pompeux
De l'univers encore occupent la mémoire;
Aussi-bien que leurs camps, leurs cirques sont fameux.
Melpomène, Thalie, Euterpe et Terpsicore
Ont enchanté les Grecs et savent plaire encore
A nos Français polis et qui pensent comme eux.

(*) Nous savons que cette pièce n'est pas de l'auteur; cependant on a cru devoir l'insérer ici.

La guerre défend la patrie,
Le commerce peut l'enrichir;
Les lois font son repos, les arts la font fleurir.
La valeur, les talens, les travaux, l'industrie,
Tout brille parmi vous; que vos heureux remparts
Soient le temple éternel de la paix et des arts.

Fin du nouveau Prologue.

PERSONNAGES CHANTANS

DANS TOUS LES CHOEURS.

Quinze femmes et vingt-cinq hommes.

PERSONNAGES DE LA COMEDIE.

CONSTANCE, princeſſe de Navarre.
LE DUC DE FOIX.
DOM MORILLO, ſeigneur de campagne.
SANCHETTE, fille de *Morillo.*
LEONOR, l'une des femmes de la princeſſe.
HERNAND, écuyer du duc.
Un Officier des gardes.
Un Alcade.
Un Jardinier.
Suite.

La ſcène eſt dans les jardins de dom Morillo, ſur les confins de la Navarre.

LA

LA PRINCESSE DE NAVARRE,

COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LEONOR.

LEONOR.

Ah, quel voyage, et quel féjour
Pour l'héritière de Navarre!
Votre tuteur dom Pèdre eft un tyran barbare:
Il vous force à fuir de fa cour.
Du fameux duc de Foix vous craignez la tendreffe;
Vous fuyez la haine et l'amour;
Vous courez la nuit et le jour,
Sans page et fans dame d'atour.
Quel état pour une princeffe!
Vous vous expofez tour à tour
A des dangers de toute efpèce.

CONSTANCE.

J'efpère que demain, ces dangers, ces malheurs,
De la guerre civile effet inévitable,

Seront au moins ſuivis d'un ennui tolérable ;
Et je pourrai cacher mes pleurs
Dans un aſile inviolable.
O ſort! à quels chagrins me veux-tu réſerver ?
De tous côtés infortunée :
Dom Pèdre aux fers m'avait abandonnée ;
Gaſton de Foix veut m'enlever.

LEONOR.

Je ſuis de vos malheurs comme vous occupée ;
Malgré mon humeur gaîe ils troublent ma raiſon ;
Mais un enlèvement, ou je ſuis fort trompée,
Vaút un peu mieux qu'une priſon.
Contre Gaſton de Foix quel courroux vous anime?
Il veut finir votre malheur ;
Il voit ainſi que nous dom Pèdre avec horreur.
Un roi cruel qui vous opprime
Doit vous faire aimer un vengeur.

CONSTANCE.

Je hais Gaſton de Foix autant que le roi même.

LEONOR.

Eh pourquoi, parce qu'il vous aime ?

CONSTANCE.

Lui, m'aimer? nos parens ſe ſont toujours haïs.

LEONOR.

Belle raiſon !

CONSTANCE.

Son père accabla ma famille.

LEONOR.

Le fils eſt moins cruel, Madame, avec la fille ;
Et vous n'êtes point faits pour vivre en ennemis.

CONSTANCE.

De tout temps la haine ſépare
Le ſang de Foix et le ſang de Navarre.

LEONOR.

Mais l'amour eſt utile aux raccommodemens.
Enfin dans vos raiſons je n'entre qu'avec peine ;
Et je ne crois point que la haine
Produiſe les enlèvemens.
Mais ce beau duc de Foix que votre cœur déteſte,
L'avez-vous vu, Madame ?

CONSTANCE.

Au moins mon ſort funeſte,
A mes yeux indignés n'a point voulu l'offrir.
Quelque haſard aux ſiens m'a pu faire paraître.

LEONOR.

Vous m'avoûrez qu'il faut connaître
Du moins avant que de haïr.

CONSTANCE.

J'ai juré, Léonor, au tombeau de mon père,
De ne jamais m'unir à ce ſang que je hais.

LEONOR.

Serment d'aimer toujours, ou de n'aimer jamais,
Me paraît un peu téméraire.
Enfin, de peur des rois et des amans, hélas!
Vous allez dans un cloître enfermer tant d'appas.

CONSTANCE.

Je vais dans un couvent tranquille,
Loin de Gaſton, loin des combats,
Cette nuit trouver un aſile.

LEONOR.

Ah! c'était à Burgos, dans votre appartement,
Qu'était en effet le couvent.
Loin des hommes renfermée,
Vous n'avez pas vu ſeulement
Ce jeune et redoutable amant
Qui vous avait tant alarmée.

Grâce aux troubles affreux dont nos Etats sont pleins,
Au moins dans ce château nous voyons des humains.
Le maître du logis, ce baron qui vous prie
A dîner malgré vous, faute d'hôtellerie,
Est un baron absurde, ayant assez de bien,
Grossièrement galant avec peu de scrupule;
Mais un homme ridicule
Vaut peut-être encor mieux que rien.

CONSTANCE.

Souvent dans le loisir d'une heureuse fortune,
Le ridicule amuse; on se prête à ses traits;
Mais il fatigue, il importune
Les cœurs infortunés et les esprits bien faits.

LEONOR.

Mais un esprit bien fait peut remarquer, je pense,
Ce noble cavalier si prompt à vous servir,
Qu'avec tant de respects, de soins, de complaisance,
Au-devant de vos pas nous avons vu venir.

CONSTANCE.

Vous le nommez?

LEONOR.

Je crois qu'il se nomme Alamir.

CONSTANCE.

Alamir? il paraît d'une toute autre espèce
Que monsieur le baron.

LEONOR.

Oui, plus de politesse,
Plus de monde, de grâce.

CONSTANCE.

Il porte dans son air
Je ne sais quoi de grand.

LEONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De noble.

LEONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De fier.

LEONOR.

Oui. J'ai cru même y voir je ne sais quoi de tendre.

CONSTANCE.

Oh point. Dans tous les ſoins qu'il s'empreſſe à nous rendre,
Son reſpect eſt ſi retenu !

LEONOR.

Son reſpect ſi grand qu'en vérité j'ai cru
Qu'il a deviné votre alteſſe.

CONSTANCE.

Les voici, mais ſur-tout point d'alteſſe en ces lieux :
Dans mes deſtins injurieux
Je conſerve le cœur, non le rang de princeſſe.
Garde de découvrir mon ſecret à leurs yeux ;
Modère ta gaîté déplacée, imprudente ;
Ne me parle point en ſuivante.
Dans le plus ſecret entretien
Il faut t'accoutumer à paſſer pour ma tante.

LEONOR.

Oui, j'aurai cet honneur, je m'en ſouviens très-bien.

CONSTANCE.

Point de reſpect, je te l'ordonne.

SCENE II.

DOM MORILLO et LE DUC DE FOIX *en jeune officier, d'un côté du théâtre.*

De l'autre, CONSTANCE et LEONOR.

MORILLO *au duc de Foix, qu'il prend toujours pour Alamir.*

Oh, oh, qu'eſt-ce donc que j'entends?
La tante eſt tutoyée? Ah, ma foi, je ſoupçonne
Que cette tante-là n'eſt pas de ſes parens.
Alamir, mon ami, je crois que la friponne
Ayant ſur moi du deſſein,
Pour renchérir ſa perſonne,
Prit cette tante en chemin.

LE DUC DE FOIX.

Non, je ne le crois pas; elle paraît bien née.
La vertu, la nobleſſe éclate en ſes regards.
De nos troubles civils les funeſtes haſards
Près de votre château l'ont ſans doute amenée.

MORILLO.

Parbleu, dans mon château je prétends la garder;
En bon parent tu dois m'aider:
C'eſt une bonne aubaine; et des nièces pareilles
Se trouvent rarement, et m'iraient à merveilles.

LE DUC DE FOIX.

Gardez de les laiſſer échapper de vos mains.

LEONOR *à la princeſſe.*

On parle ici de vous, et l'on a des deſſeins.

MORILLO.

Je réponds de leur complaiſance.

(*il s'avance vers la princesse de Navarre.*)

Madame, jamais mon château....

(*au duc de Foix.*)

Aide-moi donc un peu.

LE DUC DE FOIX, *bas.*

Ne vit rien de si beau.

MORILLO.

Ne-vit rien de si beau.... Je sens en sa présence
Un embarras tout nouveau ;
Que veut dire cela ! Je n'ai plus d'assurance.

LE DUC DE FOIX.

Son aspect en impose, et se fait respecter.

MORILLO.

A peine elle daigne écouter.
Ce maintien réservé glace mon éloquence ;
Elle jette sur nous un regard bien altier !
Quels grands airs ! Allons donc, sers-moi de chancelier,
Explique-lui le reste, et touche un peu son ame.

LE DUC DE FOIX.

Ah ! que je le voudrais !... Madame,
Tout reconnaît ici vos souveraines lois ;
Le ciel, sans doute, vous a faite
Pour en donner aux plus grands rois.
Mais du sein des grandeurs, on aime quelquefois
A se cacher dans la retraite.
On dit que les dieux autrefois
Dans de simples hameaux se plaisaient à paraître :
On put souvent les méconnaître ;
On ne peut se méprendre aux charmes que je vois.

MORILLO.

Quels discours ampoulés, quel diable de langage !
Es-tu fou ?



LE DUC DE FOIX.

Je crains bien de n'être pas trop ſage.

(*à Léonor.*)

Vous qui ſemblez la ſœur de cet objet divin,
De nos empreſſemens daignez être attendrie;
Accordez un ſeul jour, ne partez que demain;
Ce jour, le plus heureux, le plus beau de ma vie,
Du reſte de nos jours va régler le deſtin.

(*à Morillo.*)

Je parle ici pour vous.

MORILLO.

Eh bien, que dit la tante?

LEONOR.

Je ne vous cache point que cette offre me tente:
Mais, Madame, ma nièce.

MORILLO *à Léonor.*

Oh, c'eſt trop de raiſon.
A la fin, je ferai le maître en ma maiſon.
Ma tante, il faut ſouper alors que l'on voyage;
Petites façons et grands airs,
A mon avis, ſont des travers.
Humaniſez un peu cette nièce ſauvage.
Plus d'une reine en mon château
A couché dans la route, et l'a trouvé fort beau.

CONSTANCE.

Ces reines voyageaient en des temps plus paiſibles;
Et vous ſavez quel trouble agite ces Etats.
A tous vos ſoins polis nos cœurs ſeront ſenſibles;
Mais nous partons, daignez ne nous arrêter pas.

MORILLO.

La petite obſtinée! Où courez-vous ſi vîte?

CONSTANCE.

Au couvent.

MORILLO.

MORILLO.

Quelle idée, et quels triſtes projets!
Pourquoi préférez-vous un auſſi vilain gîte?
Qu'y pourriez-vous trouver?

CONSTANCE.

La paix.

LE DUC DE FOIX.

Que cette paix eſt loin de ce cœur qui ſoupire!

MORILLO.

Eh bien, eſpères-tu de pouvoir la réduire?

LE DUC DE FOIX.

Je vous promets du moins d'y mettre tout mon art.

MORILLO.

J'emploirai tout le mien.

LEONOR.

Souffrez qu'on ſe retire;
Il faut ordonner tout pour ce prochain départ.
(elles font un pas vers la porte.)

LE DUC DE FOIX.

Le reſpect nous défend d'inſiſter davantage;
Vous obéir en tout eſt le premier devoir.
(ils font une révérence.)
Mais quand on ceſſe de vous voir,
En perdant vos beaux yeux, on garde votre image.

SCENE III.

LE DUC DE FOIX, DOM MORILLO.

MORILLO.

On ne partira point, et j'y ſuis réſolu.

LE DUC DE FOIX.

Le ſang m'unit à vous, et c'eſt une vertu
D'aider dans leurs deſſeins des parens qu'on révère.

MORILLO.

La nièce eſt mon vrai fait, quoiqu'un peu froide et fière;
La tante ſera ton affaire:
Et nous ſerons tous deux contens.
Que me conſeilles-tu?

LE DUC DE FOIX.

D'être aimable, de plaire.

MORILLO.

Fais-moi plaire.

LE DUC DE FOIX.

Il y faut mille ſoins complaiſans,
Les plus profonds reſpects, des fêtes et du temps.

MORILLO.

J'ai très-peu de reſpect, le temps eſt long; les fêtes
Coûtent beaucoup, et ne ſont jamais prêtes;
C'eſt de l'argent perdu.

LE DUC DE FOIX.

L'argent fut inventé
Pour payer, ſi l'on peut, l'agréable et l'utile.
Eh, jamais le plaiſir fut-il trop acheté?

MORILLO.

Comment t'y prendras-tu?

LE DUC DE FOIX.

La choſe eſt très-facile.
Laiſſez-moi partager les frais.
Il vient de venir ici près
Quelques comédiens de France,
Des Troubadours experts dans la haute ſcience,
Dans le premier des arts, le grand art du plaiſir:
Ils ne ſont pas dignes, peut-être,
Des adorables yeux qui les verront paraître;
Mais ils ſavent beaucoup, s'ils ſavent réjouir.

MORILLO.

Réjouissons-nous donc.

LE DUC DE FOIX.

Oui, mais avec mystère.

MORILLO.

Avec mystère, avec fracas,
Sers-moi tout comme tu voudras;
Je trouve tout fort bon quand j'ai l'amour en tête.
Prépare ta petite fête:
De mes menus plaisirs je te fais l'intendant.
Je veux subjuguer la friponne
Avec son air important,
Et je vais pour danser ajuster ma personne.

SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, HERNAND.

LE DUC DE FOIX.

Hernand, tout est-il prêt?

HERNAND.

Pouvez-vous en douter?
Quand monseigneur ordonne, on fait exécuter.
Par mes soins secrets tout s'apprête
Pour amollir ce cœur et si fier et si grand.
Mais j'ai grand'peur que votre fête
Réussisse aussi mal que votre enlèvement.

LE DUC DE FOIX.

Ah! c'est-là ce qui fait la douleur qui me presse;
Je pleure ces transports d'une aveugle jeunesse,
Et je veux expier le crime d'un moment
Par une éternelle tendresse.
Tout me réussira, car j'aime à la fureur.

HERNAND.

Mais en déguifemens vous avez du malheur:
Chez dom Pèdre en fecret j'eus l'honneur de vous fuivre
En qualité de conjuré;
Vous fûtes reconnu, tout prêt d'être livré,
Et nous fommes heureux de vivre;
Vos affaires ici ne tournent pas trop bien,
Et je crains tout pour vous.

LE DUC DE FOIX.

J'aime et je ne crains rien:
Mon projet avorté, quoique plein de juftice,
Dut fans doute être malheureux;
Je ne méritais pas un deftin plus propice,
Mon cœur n'était point amoureux.
Je voulais d'un tyran punir la violence;
Je voulais enlever Conftance,
Pour unir nos maifons, nos noms et nos amis;
La feule ambition fut d'abord mon partage.
Belle Conftance, je vous vis,
L'amour feul arme mon courage.

HERNAND.

Elle ne vous vit point; c'eft-là votre malheur.
Vos grands projets lui firent peur;
Et dès qu'elle en fut informée,
Sa fureur contre vous dès long-temps allumée
En avertit toute la cour.
Il fallut fuir alors.

LE DUC DE FOIX.

Elle fuit à fon tour.
Nos communs ennemis la rendront plus traitable.

HERNAND.

Elle hait votre fang.

LE DUC DE FOIX.

Quelle haine indomptable
Peut tenir contre tant d'amour?

HERNAND.

Pour un héros tout jeune et ſans expérience,
Vous embraſſez beaucoup de terrain à la fois:
Vous voudriez finir la méſintelligence
Du ſang de Navarre et de Foix;
Vous avez en ſecret avec le roi de France
Un chiffre de correſpondance.
Contre un roi formidable ici vous conſpirez;
Vous y riſquez vos jours et ceux des conjurés.
Vos troupes vers ces lieux s'avancent à la file;
Vous préparez la guerre au milieu des feſtins;
Vous bernez le ſeigneur qui vous donne un aſile;
Sa fille, pour combler vos ſinguliers deſtins,
Devient folle de vous, et vous tient en contrainte:
Il vous faut employer et l'audace et la feinte;
Téméraire en amour et criminel d'Etat,
Perdant votre raiſon, vous riſquez votre tête,
Vous allez livrer un combat,
Et vous préparez une fête?

LE DUC DE FOIX.

Mon cœur de tant d'objets n'en voit qu'un ſeul ici;
Je ne vois, je n'entends que la belle Conſtance.
Si par mes tendres ſoins ſon cœur eſt adouci,
Tout le reſte eſt en aſſurance.
Dom Pèdre périra, dom Pèdre eſt trop haï.
Le fameux du Gueſclin vers l'Eſpagne s'avance;
Le fier Anglais notre ennemi
D'un tyran déteſté prend en vain la défenſe:
Par le bras des Français les rois ſont protégés;
Des tyrans de l'Europe ils domptent la puiſſance;

Le fort des Castillans sera d'être vengés
Par le courage de la France.

HERNAND.

Et cependant en ce séjour
Vous ne connaissez rien qu'un charmant esclavage.

LE DUC DE FOIX.

Va, tu verras bientôt ce que peut un courage,
Qui sert la patrie et l'amour.
Ici tout ce qui m'inquiète,
C'est cette passion dont m'honore Sanchette
La fille de notre baron.

HERNAND.

C'est une fille neuve, innocente, indiscrette,
Bonne par inclination,
Simple par éducation,
Et par instinct un peu coquette;
C'est la pure nature en sa simplicité.

LE DUC DE FOIX.

Sa simplicité même est fort embarrassante,
Et peut nuire aux projets de mon cœur agité.
J'étais loin d'en vouloir à cette ame innocente.
J'apprends que la princesse arrive en ce canton;
Je me rends sur la route, et me donne au baron
Pour un fils d'Alamir, parent de la maison.
En amour comme en guerre une ruse est permise.
J'arrive, et sur un compliment,
Moitié poli, moitié galant,
Que par-tout l'usage autorise,
Sanchette prend feu promptement,
Et son cœur tout neuf s'humanise:
Elle me prend pour son amant,
Se flatte d'un engagement,
M'aime, et le dit avec franchise.

Je crains plus sa naïveté
Que d'une femme bien apprise
Je ne craindrais la fausseté.

HERNAND.

Elle vous cherche.

LE DUC DE FOIX.

Je te laisse:
Tâche de dérouter sa curiosité;
Je vole aux pieds de la princesse.

SCENE V.

SANCHETTE, HERNAND.

SANCHETTE.

Je suis au désespoir.

HERNAND.

Qu'est-ce qui vous déplaît,
Mademoiselle?

SANCHETTE.

Votre maître.

HERNAND.

Vous déplaît-il beaucoup?

SANCHETTE.

Beaucoup; car c'est un traître,
Ou du moins il est prêt de l'être;
Il ne prend plus à moi nul intérêt.
Avant-hier il vint, et je fus transportée
De son séduisant entretien;
Hier il m'a beaucoup flattée,
A présent il ne me dit rien.
Il court, ou je me trompe, après cette étrangère:
Moi je cours après lui, tous mes pas sont perdus;

Et depuis qu'elle est chez mon père,
Il semble que je n'y sois plus.
Quelle est donc cette femme et si belle et si fière,
Pour qui l'on fait tant de façons?
On va pour elle encor donner les violons,
Et c'est ce qui me désespère.

HERNAND.

Elle va tout gâter..... Mademoiselle, eh bien,
Si vous me promettiez de n'en témoigner rien,
D'être discrette.

SANCHETTE.

Oh oui, je jure de me taire,
Pourvu que vous parliez.

HERNAND.

Le secret, le mystère
Rend les plaisirs piquans.

SANCHETTE.

Je ne vois par pourquoi.

HERNAND.

Mon maître né galant, dont vous tournez la tête,
Sans vous en avertir, vous prépare une fête.

SANCHETTE.

Quoi, tous ces violons!

HERNAND.

Sont tous pour vous.

SANCHETTE.

Pour moi!

HERNAND.

N'en faites point semblant, gardez un beau silence;
Vous verrez vingt Français entrer dans un moment;
Ils sont parés superbement;
Ils parlent en chansons, ils marchent en cadence,
Et la joie est leur élément.

SANCHETTE

Vingt beaux meſſieurs Français ! j'en ai l'ame ravie ;
J'eus de voir des Français toujours très-grande envie.
Entreront-ils bientôt ?

HERNAND.

Ils ſont dans le château.

SANCHETTE.

L'aimable nation ! que de galanterie !

HERNAND.

On vous donne un ſpectacle, un plaiſir tout nouveau.
Ce que font les Français eſt ſi brillant, ſi beau !

SANCHETTE.

Eh, qu'eſt-ce qu'un ſpectacle ?

HERNAND.

Une choſe charmante.
Quelquefois un ſpectacle eſt un mouvant tableau
Où la nature agit, où l'hiſtoire eſt parlante,
Où les rois, les héros ſortent de leur tombeau :
Des mœurs des nations c'eſt l'image vivante.

SANCHETTE.

Je ne vous entends point.

HERNAND.

Un ſpectacle aſſez beau
Serait encore une fête galante ;
C'eſt un art tout français d'expliquer ſes déſirs,
Par l'organe des jeux, par la voix des plaiſirs ;
Un ſpectacle eſt ſur-tout un amoureux myſtère,
Pour courtiſer Sanchette et tâcher de lui plaire,
Avant d'aller tout uniment
Parler au baron votre père
De Notaire, d'engagement,
De fiançaille et de douaire.



SANCHETTE.

Ah! je vous entends bien; mais moi, que dois-je faire?

HERNAND.

Rien.

SANCHETTE.

Comment, rien du tout?

HERNAND.

Le goût, la dignité
Consistent dans la gravité,
Dans l'art d'écouter tout finement sans rien dire,
D'approuver d'un regard, d'un geste, d'un sourire.
Le feu dont mon maître soupire,
Sous des noms empruntés, devant vous paraîtra;
Et l'adorable Sanchette,
Toujours tendre, toujours discrette,
En silence triomphera.

SANCHETTE.

Je comprends fort peu tout cela;
Mais je vous avoûrai que je suis enchantée
De voir de beaux Français, et d'en être fêtée.

SCENE VI.

SANCHETTE et HERNAND *sont sur le devant*, LA PRINCESSE DE NAVARRE *arrive par un des côtés du fond sur le théâtre, entre* DON MORILLO et LE DUC DE FOIX, Suite.

LEONOR *à Morillo.*

Oui, Monsieur, nous allons partir.

LE DUC DE FOIX. *à part.*

Amour, daigne éloigner un départ qui me tue.

SANCHETTE *à Hernand.*

On ne commence point. Je ne puis me tenir;
Quand aurai-je une fête aux yeux de l'inconnue?
Je la verrai jaloufe, et c'eft un grand plaifir.

CONSTANCE *voulant paſſer par une porte, elle s'ouvre et paraît remplie de guerriers.*

Que vois-je, ô Ciel! fuis-je trahie?
Ce paffage eft rempli de guerriers menaçans!
Quoi dom Pèdre en ces lieux étend fa tyrannie?

LEONOR.

La frayeur trouble tous mes fens.

(*les guerriers entrent fur la fcène précédés de trompettes, et tous les acteurs de la comédie fe rangent d'un côté du théâtre.*)

UN GUERRIER, *chantant.*

Jeune beauté, ceffez de vous plaindre;
Banniffez vos terreurs,
C'eft vous qu'il faut craindre:
Banniffez vos terreurs,
C'eft vous qu'il faut craindre,
Régnez fur nos cœurs.

LE CHOEUR *répète.*

Jeune beauté, ceffez de vous plaindre, etc.

(*marche de guerriers danfans.*)

UN GUERRIER.

Lorfque Vénus vient embellir la terre,
C'eft dans nos champs qu'elle établit fa cour.
Le terrible dieu de la guerre,
Défarmé dans fes bras, fourit au tendre amour.
Toujours la beauté difpofe
Des invincibles guerriers;
Et le charmant amour eft fur un lit de rofe
A l'ombre des lauriers.



LE CHOEUR.

Jeune beauté, cessez de vous plaindre, etc.

(*on danse.*)

UN GUERRIER.

Si quelque tyran vous opprime,
Il va tomber la victime
De l'amour et de la valeur;
Il va tomber sous le glaive vengeur.

UN GUERRIER.

A votre présence
Tout doit s'enflammer,
Pour votre défense
Tout doit s'armer;
L'amour, la vengeance
Doit nous animer.

LE CHOEUR *répète.*

A votre présence
Tout doit s'enflammer, etc.

(*on danse.*)

CONSTANCE *à Léonor.*

Je l'avoûrai, ce divertissement
Me plaît, m'alarme davantage;
On dirait qu'ils ont su l'objet de mon voyage.
Ciel! avec mon état quel rapport étonnant!

LEONOR.

Bon, c'est pure galanterie,
C'est un air de chevalerie,
Que prend le vieux baron pour faire l'important.

(*la princesse veut s'en aller, le Chœur l'arrête en chantant.*

LE CHOEUR.

Demeurez, présidez à nos fêtes;
Que nos cœurs soient ici vos conquêtes.

DEUX GUERRIERS.

Tout l'univers doit vous rendre
L'hommage qu'on rend aux dieux ;
Mais en quels lieux
Pouvez-vous attendre
Un hommage plus tendre,
Plus digne de vos yeux ?

LE CHOEUR.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Et que nos cœurs ſoient vos conquêtes.

(*les acteurs du divertiſſement rentrent par le même portique.*)

(*pendant que Conſtance parle à Léonor, dom Morillo qui eſt devant elles leur fait des mines, et Sanchette qui eſt alors auprès du duc de Foix le tire à part ſur le devant du théâtre.*)

SANCHETTE *au duc de Foix.*

Ecoutez donc, mon cher amant,
L'aubade qu'on me donne eſt étrangement faite :
Je n'ai pas pu danſer. Pourquoi cette trompette ?
Qu'eſt-ce qu'un Mars, Vénus, des tyrans, des combats,
Et pas un ſeul mot de Sanchette ?
A cette dame-ci, tout s'adreſſe en ces lieux :
Cette préférence me touche.

LE DUC DE FOIX.

Croyez-moi, taiſons-nous ; l'amour reſpectueux
Doit avoir quelquefois ſon bandeau ſur la bouche,
Bien plus encor que ſur les yeux.

SANCHETTE.

Quel bandeau, quels reſpects ! ils ſont bien ennuyeux !

MORILLO, *s'avançant vers la princeſſe.*

Eh bien, que dites-vous de notre ſérénade ?
La tante eſt-elle un peu contente de l'aubade ?



LEONOR.

Et la tante et la nièce y trouvent mille appas.

LA PRINCESSE *à Léonor.*

Qu'eſt-ce que tout ceci ? Non, je ne comprends pas
Les contrariétés qui s'offrent à ma vue ;
Cette ruſticité du ſeigneur du château,
Et ce goût ſi noble, ſi beau,
D'une fête ſi prompte et ſi bien entendue.

MORILLO.

Eh bien donc, notre tante approuve mon cadeau.

LEONOR.

Il me paraît brillant, fort heureux et nouveau.

MORILLO.

La porte était gardée avec de beaux gens-d'armes :
Eh, eh, l'on n'eſt pas neuf dans le métier des armes.

CONSTANCE.

C'eſt magnifiquement recevoir nos adieux ;
Toujours le ſouvenir m'en ſera précieux.

MORILLO.

Je le crois. Vous pourriez voyager par le monde
Sans être fêtoyée, ainſi qu'on l'eſt ici :
Soyez ſage, demeurez-y ;
Cette fête, ma foi, n'aura pas ſa ſeconde :
Vous chômerez ailleurs. Quand je vous parle ainſi,
C'eſt pour votre ſeul bien ; car pour moi, je vous jure
Que ſi vous décampez, de bon cœur je l'endure ;
Et quand il vous plaira, vous pourrez nous quitter.

CONSTANCE.

De cette offre polie il nous faut profiter ;
Par cet autre côté permettez que je ſorte.

LEONOR.

On nous arrête encore à la ſeconde porte ?

CONSTANCE

Que vois-je ; quels objets ! quels ſpectacles charmans !

LEONOR.

Ma nièce, c'eſt ici le pays des romans.

(il ſort de cette ſeconde porte une troupe de danſeurs et de danſeuſes avec des tambours de baſque et des tambourins.)

(après cette entrée, Léonor ſe trouve à côté de Morillo, et lui dit :)

Qui ſont donc ces gens-ci ?

MORILLO *au duc de Foix.*

C'eſt à toi de leur dire

Ce que je ne ſais point.

LE DUC DE FOIX *à la princeſſe de Navarre.*

Ce ſont des gens ſavans,

Qui dans le ciel tout courant ſavent lire,
Des Mages d'autrefois illuſtres deſcendans,
A qui fut réſervé le grand art de prédire.

(les aſtrologues arabes, qui étaient reſtés ſous le portique pendant la danſe, s'avancent ſur le théâtre, et tous les acteurs de la comédie ſe rangent pour les écouter.)

UNE DEVINERESSE *chante.*

Nous enchaînons le temps, le plaiſir ſuit nos pas ;
Nous portons dans les cœurs la flatteuſe eſpérance ;
Nous leur donnons la jouiſſance
Des biens même qu'ils n'ont pas ;
Le préſent fuit, il nous entraîne ;
Le paſſé n'eſt plus rien.
Charme de l'avenir, vous êtes le ſeul bien
Qui reſte à la faibleſſe humaine.
Nous enchaînons le temps, etc.

(on danſe.)

UN ASTROLOGUE.

L'aſtre éclatant et doux de la fille de l'onde,

Qui devance ou qui ſuit le jour,
Pour vous recommençait ſon tour.
Mars a voulu s'unir pour le bonheur du monde
A la planète de l'Amour.
Mais quand les faveurs céleſtes
Sur nos jours précieux allaient ſe raſſembler
Des dieux inhumains et funeſtes
Se plaiſent à les troubler.

UN ASTROLOGUE, *alternativement avec le chœur.*

Dieux ennemis, dieux impitoyables;
Soyez confondus:
Dieux ſecourables,
Tendre Vénus,
Soyez à jamais favorables.

CONSTANCE.

Ces aſtrologues me paraiſſent
Plus inſtruits du paſſé que du ſombre avenir;
Dans mon ignorance ils me laiſſent;
Comme moi ſur mes maux, ils ſemblent s'attendrir;
Ils forment comme moi des ſouhaits inutiles,
Et des eſpérances ſtériles,
Sans rien prévoir, et ſans rien prévenir.

LE DUC DE FOIX.

Peut-être ils prédiront ce que vous devez faire;
Des ſecrets de nos cœurs ils percent le myſtère.

UNE DEVINERESSE *s'approche de la princeſſe, et chant.*

Vous excitez la plus ſincère ardeur,
Et vous ne ſentez que la haine;
Pour punir votre ame inhumaine
Un ennemi doit toucher votre cœur:
(*enſuite s'avançant vers Sarchette.*)
Et vous, jeune beauté que l'amour veut conduire,
L'amour doit vous inſtruire;

Suivez

Suivez ſes douces lois.
Votre cœur eſt né tendre ;
Aimez, mais en feſant un choix,
Gardez de vous méprendre.

SANCHETTE.

Ah ! l'on s'adreſſe à moi, la fête était pour nous.
J'attendais, j'éprouvais des tranſports ſi jaloux.

UN DEVIN ET UNE DEVINERESSE, *s'adreſſant à Sanchette.*

En mariage
Un ſort heureux
Eſt un rare avantage ;
Ses plus doux feux
Sont un long eſclavage.

Du mariage
Formez les nœuds ;
Mais ils ſont dangereux.
L'amour heureux
Eſt trop volage.

Du mariage
Craignez les nœuds,
Ils ſont trop dangereux.

SANCHETTE *au duc de Foix.*

ɭon ! quels dangers feraient à craindre en mariage ?
Ꮑoi, je n'en vois aucun ; de bon cœur je m'engage :
Nous nous aimons, tout ira bien.
'uiſque nous nous aimons, nous ſerons fort fidelles ;
ꟾonnez-moi bien ſouvent des fêtes auſſi belles,
Et je ne me plaindrai de rien.

LE DUC DE FOIX.

ɭélas ! j'en donnerais tous les jours de ma vie,



Et les fêtes sont ma folie ;
Mais je n'espère point faire votre bonheur.

SANCHETTE.

Il est déjà tout fait, vous enchantez mon cœur.

(*on danse.*)

(*les acteurs de la comédie sont rangés sur les ailes : Sanchette veut danser avec le duc de Foix qui s'en défend ; Morillo prend la princesse de Navarre, et danse avec elle.*)

GUILLOT, *avec un garçon jardinier, vient interrompre la danse, dérange tout, prend le duc de Foix et Morillo par la main, fait des signes en leur parlant bas, et ayant fait cesser la musique, il dit au duc de Foix :*

Oh ! vous allez bientôt avoir une autre danse :
Tout est perdu, comptez sur moi.

LE DUC DE FOIX *à Morillo.*

Quelle étrange aventure ! Un Alcade ! Eh pourquoi?

MORILLO.

Il vient la demander par ordre exprès du roi.

LE DUC DE FOIX.

De quel roi ?

MORILLO.

De dom Pèdre.

LE DUC DE FOIX.

Allez ; le roi de France
Vous défendra bientôt de cette violence.

LEONOR *à la princesse.*

Il paraît que sur vous roule la conférence.

MORILLO.

Bon ; mais en attendant qu'allons-nous devenir ?
Quand un Alcade parle, il faut bien obéir.

LE DUC DE FOIX.

Obéir, moi ?

MORILLO.

Sans doute, et que peux-tu prétendre?

LE DUC DE FOIX.

Nous battre contre tous, contre tous la défendre.

MORILLO.

Qui, toi, te révolter contre un ordre précis,
Emané du roi même? es-tu de sang rassis?

LE DUC DE FOIX.

Le premier des devoirs est de servir les belles;
Et les rois ne vont qu'après elles.

MORILLO.

Ce petit parent-là m'a l'air d'un franc vaurien:
Tu feras.... Mais ma foi je ne m'en mêle en rien.
Rebelle à la justice! allons, rentrez, Sanchette,
Plus de fête.

(*Morillo pousse Sanchette dans la maison, renvoie la musique et sort avec son monde.*)

SANCHETTE.

Eh quoi donc!

LEONOR.

D'où vient cette retraite,
Ce trouble, cet effroi, ce changement soudain?

CONSTANCE.

Je crains de nouveaux coups de mon triste destin.

LE DUC DE FOIX.

Madame, il est affreux de causer vos alarmes:
Nos divertissemens vont finir par des larmes.
Un cruel.....

CONSTANCE.

Ciel! qu'entends-je? Eh quoi! jusqu'en ces lieux
Gaston poursuivrait-il ses projets odieux?

LEONOR.

Qu'avez-vous dit?

LE DUC DE FOIX.

Quel nom prononce votre bouche?
Gaſton de Foix, Madame, a-t-il un cœur farouche?
Sur la foi de ſon nom j'oſe vous proteſter
Qu'ainſi que moi, pour vous, il donnerait ſa vie;
Mais d'un autre ennemi craignez la barbarie,
De la part de dom Pèdre on vient vous arrêter.

CONSTANCE.

M'arrêter?

LE DUC DE FOIX.

Un alcade avec impatience
Juſqu'en ces lieux ſuivit vos pas:
Il doit venir vous prendre.

CONSTANCE.

Eh! ſur quelle apparence,
Sous quel nom, quel prétexte?

LE DUC DE FOIX.

Il ne vous nomme *pas*,
Mais il a déſigné vos gens, votre équipage;
Tout envoyé qu'il eſt d'un ennemi ſauvage,
Il a ſur-tout déſigné vos appas.

LEONOR.

Ah, cachons-nous, Madame.

CONSTANCE.

Où?

LEONOR.

Chez la jardinière,
Chez Guillot.

LE DUC DE FOIX.

Chez Guillot on viendra vous chercher:
La beauté ne peut ſe cacher.

CONSTANCE.

Fuyons.

LE DUC DE FOIX.

Ne fuyez point.

LEONOR.

Restons donc.

CONSTANCE.

Ciel ! que faire ?

LE DUC DE FOIX.

Si vous restez, si vous fuyez,
Je mourrai par-tout à vos pieds.
Madame, je n'ai point la coupable imprudence
D'oser vous demander quelle est votre naissance:
Soyez reine ou bergère, il n'importe à mon cœur;
Et le secret que vous m'en faites
Du soin de vous servir n'affaiblit point l'ardeur;
Le trône est par-tout où vous êtes.
Cachez, s'il se peut, vos appas,
Je vais voir en ces lieux si l'on peut vous surprendre,
Et je ne me cacherai pas,
Quand il faudra vous défendre.

SCENE VII.

CONSTANCE, LEONOR.

LEONOR.

Enfin, nous avons un appui :
e brave chevalier ! nous viendrait-il de France ?

CONSTANCE.

n'est point d'Espagnol plus généreux que lui.

LEONOR.

:n espère beaucoup, s'il prend votre défense,

CONSTANCE.

Mais que peut-il feul aujourd'hui
Contre le danger qui me preffe ?
Le fort a fur ma tête épuifé tous fes coups.

LEONOR.

Je craindrais le fort en courroux,
Si vous n'étiez qu'une princeffe;
Mais vous avez, Madame, un partage plus doux.
La nature elle-même a pris votre querelle.
Puifque vous êtes jeune et belle,
Le monde entier fera pour vous.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SANCHETTE, GUILLOT jardinier.

SANCHETTE.

Arrête, parle-moi, Guillot.

GUILLOT.

Oh, Guillot eſt preſſé.

SANCHETTE.

Guillot, demeure; un mot:

Que fait notre Alamir?

GUILLOT.

Oh, rien n'eſt plus étrange.

SANCHETTE.

Mais que fait-il, dis-moi?

GUILLOT.

Moi, je crois qu'il fait tout,

Libéral comme un roi, jeune et beau comme un ange.

SANCHETTE.

L'infidelle me pouſſe à bout.

N'eſt-il pas au jardin avec cette étrangère?

GUILLOT.

Eh vraiment oui.

SANCHETTE.

Qu'elle doit me déplaire!

GUILLOT.

Eh mon Dieu! d'où vient ce courroux?

Vous devez l'aimer au contraire,
Car elle eſt belle comme vous.

SANCHETTE.

D'où vient qu'on a ceſſé ſi tôt la ſérénade ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

Que veut dire un Alcade ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

D'où vient que mon père voulait
M'enfermer ſous la clef ? d'où vient qu'il s'en allait?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

D'où vient qu'Alamire eſt près d'elle?

GUILLOT.

Eh, je le ſais, c'eſt qu'elle eſt belle:
Il lui parle à genoux, tout comme on parle au roi;
C'eſt des reſpects, des ſoins, j'en ſuis tout hors de moi.
Vous en feriez charmée.

SANCHETTE.

Ah, Guillot, le perfide!

GUILLOT.

Adieu; car on m'attend, on a beſoin d'un guide;
Elle veut s'en aller.

(*il ſort.*)

SANCHETTE *ſeule.*

Puiſſe-t-elle partir,
Et me laiſſer mon Alamir !
Oh, que je ſuis honteuſe et dépitée !
Il m'aimait en un jour; en deux, ſuis-je quittée ?

Monſieur

Monſieur Hernand m'a dit que c'eſt-là le bon ton ;
Je n'en crois rien du tout. Alamir ! quel fripon !
S'il était ſot et laid, il me ſerait fidelle,
Et ne pouvant trouver de conquête nouvelle,
Il m'aimerait faute de mieux.
Comment faut-il faire à mon âge ?
J'ai des amans conſtans, ils ſont tous ennuyeux ;
J'en trouve un ſeul aimable, et le traître eſt volage.

SCENE II.

SANCHETTE, L'ALCADE et ſa Suite.

L'ALCADE.

Mes amis, vous avez un important emploi ;
Elle eſt dans ces jardins ; ah, la voici, c'eſt elle ;
Le portrait qu'on m'en fit me ſemble aſſez fidelle ;
Voilà ſon air, ſa taille, elle eſt jeune, elle eſt belle ;
Rempliſſons les ordres du roi.
Soyez prêts à me ſuivre et faites ſentinelle.

UN LIEUTENANT DE L'ALCADE.

Nous vous obéirons, comptez ſur notre zèle.

SANCHETTE.

Ah, Meſſieurs, vous parlez de moi.

L'ALCADE.

Oui, Madame, à vos traits nous ſavons vous connaître ;
Votre air nous dit aſſez ce que vous devez être ;
Nous venons vous prier de venir avec nous ;
La moitié de mes gens marchera devant vous,
L'autre moitié ſuivra ; vous ſerez tranſportée
Sûrement et ſans bruit, et par-tout reſpectée.

SANCHETTE.

Quel étrange propos ! Me tranſporter ! Qui ? moi ?

Eh, qui donc êtes-vous ?

L' ALCADE.

Des officiers du roi ;
Vous l'offenſez beaucoup d'habiter ces retraites ;
Monſieur l'Amirante en ſecret,
Sans nous dire qui vous êtes,
Nous a fait votre portrait.

SANCHETTE.

Mon portrait, dites-vous ?

L' ALCADE.

Madame, trait pour trait.

SANCHETTE.

Mais je ne connais point ce monſieur l'Amirante.

L' ALCADE.

Il fait pourtant de vous la peinture vivante.

SANCHETTE.

Mon portrait à la cour a donc été porté ?

L' ALCADE.

Apparemment.

SANCHETTE.

Voyez ce que fait la beauté.
Et de la part du roi vous m'enlevez ?

L' ALCADE.

Sans doute ;
C'eſt notre ordre précis : il le faut, quoi qu'il coûte.

SANCHETTE.

Où m'allez-vous mener ?

L' ALCADE.

A Burgos, à la cour ;
Vous y ſerez demain avant la fin du jour.

SANCHETTE.

A la cour ! mais vraiment ce n'eſt pas me déplaire ;
La cour ! j'y conſens fort ; mais que dira mon père ?

L'ALCADE.

Votre père ? il dira tout ce qu'il lui plaira.

SANCHETTE.

Il doit être charmé de ce voyage-là !

L'ALCADE.

C'eſt un honneur très-grand qui ſans doute le flatte.

SANCHETTE.

On m'a dit que la cour eſt un pays ſi beau !
Hélas ! hors ce jour-ci, la vie en ce château
Fut toujours ennuyeuſe et plate.

L'ALCADE.

Il faut que dans la cour votre perſonne éclate.

SANCHETTE.

Eh, qu'eſt-ce qu'on y fait ?

L'ALCADE.

Mais, du bien et du mal ;
On y vit d'eſpérance, on tâche de paraître ;
Près des belles toujours on a quelque rival,
On en a cent auprès du maître.

SANCHETTE.

Eh, quand je ſerai là, je verrai donc le roi ?

L'ALCADE.

C'eſt lui qui veut vous voir.

SANCHETTE.

Ah, quel plaiſir pour moi !
Ne me trompez-vous point ? eh quoi, le roi ſouhaite
Que je vive à ſa cour ? il veut avoir Sanchette ?
Hélas ! de tout mon cœur : il m'enlève, partons.
Eſt-il comme Alamir ? quelles ſont ſes façons ?
Comment en uſe-t-il, Meſſieurs, avec les belles ?

L'ALCADE.

Il ne m'appartient pas d'en ſavoir des nouvelles ;
A ſes ordres ſacrés je ne ſais qu'obéir.

SANCHETTE.

Vous emmenez ſans doute à la cour Alamir ?

L'ALCADE.

Comment ? quel Alamir ?

SANCHETTE.

L'homme le plus aimable,
Le plus fait pour la cour, brave, jeune, adorable.

L'ALCADE.

Si c'eſt un gentilhomme à vous,
Sans doute, il peut venir, vous êtes la maîtreſſe.

SANCHETTE.

Un gentilhomme à moi, plût à Dieu !

L'ALCADE.

Le temps preſſe.
La nuit vient, les chemins ne ſont pas ſûrs pour nous
Partons.

SANCHETTE.

Ah, volontiers.

SCENE III.

MORILLO, SANCHETTE, LE DUC DE FOIX.
Suite.

MORILLO.

Messieurs, êtes-vous fous ?
Arrêtez donc, qu'allez-vous faire ?
Où menez-vous ma fille ?

SANCHETTE.

A la cour, mon cher père.

MORILLO.

Elle eſt folle ; arrêtez, c'eſt ma fille.

L'ALCADE.

Comment?

Ce n'eſt pas cette dame, à qui je....

MORILLO.

Non vraiment,

C'eſt ma fille, et je ſuis dom Morillo ſon père;

Jamais on ne l'enlèvera.

SANCHETTE.

Quoi, jamais!

MORILLO.

Emmenez, s'il le faut, l'étrangère,

Mais ma fille me reſtera.

SANCHETTE.

Elle aura donc ſur moi toujours la préférence;

C'eſt elle qu'on enlève!

MORILLO.

Allez en diligence.

SANCHETTE.

L'heureuſe créature! on l'emmène à la cour.

Hélas! quand ſera-ce mon tour?

MORILLO.

Vous voyez que du roi la volonté ſacrée

Eſt chez dom Morillo comme il faut révérée;

Vous en rendrez compte.

L'ALCADE.

Oui, fiez-vous à nos ſoins.

SANCHETTE.

Meſſieurs, ne prenez qu'elle au moins.



SCENE IV.

MORILLO, SANCHETTE.

MORILLO.

Je suis saisi de crainte ; ah ! l'affaire est fâcheuse.

SANCHETTE.

Eh, qu'ai-je à craindre, moi ?

MORILLO.

La chose est sérieuse ;
C'est affaire d'Etat, vois-tu, que tout ceci.

SANCHETTE.

Comment d'Etat ?

MORILLO.

Eh, oui, j'apprends que près d'ici
Tous les Français sont en campagne
Pour donner un maître à l'Espagne.

SANCHETTE.

Qu'est-ce que cela fait ?

MORILLO.

On dit qu'en ce canton
Alamir est leur espion ;
Cette dame est errante, et chez moi se déguise ;
Elle a tout l'air d'être comprise
Dans quelque conspiration ;
Et si tu veux que je le dise,
Tout cela sent la pendaison.
J'ai fait une grosse sottise
De faire entrer dans ma maison
Cette dame en ce temps de crise,
Et cet agréable fripon
Qui me joue, et qui la courtise :

Je veux qu'il parte tout de bon,
Et qu'ailleurs il s'impatronise.

SANCHETTE.

Lui, mon père, ce beau garçon ?

MORILLO.

Lui-même ; il peut ailleurs donner la sérénade.

SCENE V.

MORILLO, SANCHETTE, GUILLOT.

GUILLOT, *tout essoufflé.*

Au secours, au secours ! ah, quelle étrange aubade !

MORILLO.

Quoi donc ?

SANCHETTE.

Qu'a-t-il donc fait ?

GUILLOT.

Dans ces jardins là-bas.

MORILLO.

Eh bien ?

GUILLOT.

Cet Alamir et ce monsieur l'Alcade,
Les gens d'Alamir, des soldats,
Ayant du fer par-tout, en tête, au dos, aux bras,
L'étrangère enlevée au milieu des gens-d'armes,
Et le brave Alamir tout brillant sous les armes,
Qui la reprend soudain, et fait tomber à bas,
Tout alentour de lui, nez, mentons, jambes, bras,
Et la belle étrangère en larmes,
Des chevaux renversés, et des maîtres dessous,
Et des valets dessus, des jambes fracassées,
Des vainqueurs, des fuyards, des cris, du sang, des coups,

Des lances à la fois, et des têtes caſſées,
Et la tante, et ma femme, et ma fille, avec moi,
C'eſt horrible à penſer, je ſuis tout mort d'effroi.

SANCHETTE.

Eh, n'eſt-il point bleſſé ?

GUILLOT.

C'eſt lui qui bleſſe et tue ;
C'eſt un héros, un diable.

MORILLO.

Ah, quelle étrange iſſue!
Quel maudit Alamir! quel enragé, quel fou!
S'attaquer à ſon maître, et haſarder ſon cou!
Et le mien, qui pis eſt! Ah, le maudit eſclandre!
Qu'allons-nous devenir ? Le plus grand châtiment
Sera le digne fruit de cet emportement ;
Et moi bien ſot auſſi de vouloir entreprendre
De retenir chez-moi cette fière beauté ;
Voilà ce qu'il m'en a coûté.
Aſſemblons nos parens, allons chez votre mère,
Et tâchons d'aſſoupir cette effroyable affaire.

SANCHETTE, *en s'en allant.*

Ah, Guillot! prends bien ſoin de ce jeune officier ;
Il a tort, en effet, mais il eſt bien aimable,
Il eſt ſi brave!

SCENE VI.

GUILLOT *ſeul.*

Ah, oui, c'eſt un homme admirable!
On ne peut mieux ſe battre, on ne peut mieux payer.
Que j'aime les héros quand ils ſont de l'eſpèce
De cet amoureux chevalier!
J'ai vu ça tout d'un coup. La dame a ſa tendreſſe.

J'aime à voir un jeune guerrier
Bien payer ses amis, bien servir sa maîtresse;
C'est comme il faut me plaire.

SCENE VII.

CONSTANCE, LEONOR, GUILLOT.

CONSTANCE.

Où me réfugier?
Hélas! qu'est devenu ce guerrier intrépide,
Dont l'ame généreuse et la valeur rapide
Étalent tant d'exploits avec tant de vertu?
Comme il me défendait! comme il a combattu!
L'aurais-tu vu? réponds.

GUILLOT.

J'ai vu, je n'ai rien vu;
Je ne vois rien encore. Une semblable fête
Trouble terriblement les yeux.

LEONOR.

Eh, va donc t'informer.

GUILLOT.

Où, Madame?

CONSTANCE.

En tous lieux.
Va, vole, réponds donc: que fait-il? cours, arrête:
Aurait-il succombé? Que ne puis-je à mon tour
Défendre ce héros et lui sauver le jour!

LEONOR.

Hélas! plus que jamais, le danger est extrême,
Le nombre était trop grand

GUILLOT.

Contre un ils étaient dix.

LEONOR.

Peut-être qu'on vous cherche, et qu'Alamir eſt pris.

GUILLOT.

Qui? lui! vous vous moquez; il aurait pris lui-même
Tous les Alcades d'un pays.
Allez, croyez ſans vous méprendre,
Qu'il ſera mort cent fois avant que de ſe rendre.

CONSTANCE.

Il ſerait mort?

LEONOR.

Va donc.

CONSTANCE.

(*il ſort.*) Tâche de t'éclaircir.
Va vîte.... Il ſerait mort!

LEONOR.

Je vous en vois frémir;
Il le mérite bien; votre ame eſt attendrie;
Mais ſur quoi jugez-vous qu'il ait perdu la vie?

CONSTANCE.

S'il vivait, Léonor, il ſerait près de moi.
De l'honneur qui le guide il connaît trop la loi.
Sa main, pour me ſervir par le ciel réſervée,
M'abandonnerait-elle après m'avoir ſauvée?
Non; je crois qu'en tout temps il ſerait mon appui.
Puiſqu'il ne paraît pas, je dois trembler pour lui.

LEONOR.

Tremblez auſſi pour vous, car tout vous eſt contraire.
En vain par-tout vous ſavez plaire,
Par-tout on vous pourſuit, on menace vos jours;
Chacun craint ici pour ſa tête.
Le maître du château, qui vous donne une fête,
N'oſe vous donner du ſecours;
Alamir ſeul vous ſert, le reſte vous opprime.

CONSTANCE.

Que devient Alamir, et quel ſera ſon ſort?

LEONOR.

Songez au vôtre, hélas ! quel tranſport vous anime!

CONSTANCE.

Léonor, ce n'eſt point un aveugle tranſport,
C'eſt un ſentiment légitime.
Ce qu'il a fait pour moi....

SCENE VIII.

CONSTANCE, LEONOR, LE DUC DE FOIX.

LE DUC DE FOIX.

J'AI fait ce que j'ai dû.
J'exécutais votre ordre, et vous avez vaincu.

CONSTANCE.

Vous n'êtes point bleſſé ?

LE DUC DE FOIX.

Le ciel, le ciel propice,
De votre cauſe en tout ſeconda la juſtice.
Puiſſe un jour cette main, par de plus heureux coups,
De tous vos ennemis vous faire un ſacrifice!
Mais un de vos regards doit les déſarmer tous.

CONSTANCE.

Hélas! du ſort encor je reſſens le courroux;
De vous récompenſer il m'ôte la puiſſance.
Je ne puis qu'admirer cet excès de vaillance.

LE DUC DE FOIX

Non, c'eſt moi qui vous dois de la reconnaiſſance.
Vos yeux me regardaient; je combattais pour vous:
Quelle plus belle récompenſe!



CONSTANCE.

Ce que j'entends, ce que je vois,
Votre ſort et le mien, vos diſcours, vos exploits,
Tout étonne mon ame; elle en eſt confondue;
Quel deſtin nous raſſemble, et par quel noble effort,
Par quelle grandeur d'ame en ces lieux peu connue,
Pour ma ſeule défenſe affrontiez-vous la mort?

LE DUC DE FOIX.

Eh, n'eſt-ce pas aſſez que de vous avoir vue?

CONSTANCE.

Quoi, vous ne connaiſſez ni mon nom ni mon ſort,
Ni mes malheurs, ni ma naiſſance?

LE DUC DE FOIX.

Tout cela dans mon cœur eût-il été plus fort
Qu'un moment de votre préſence?

CONSTANCE.

Alamir, je vous dois ma juſte confiance,
Après des ſervices ſi grands.
Je ſuis fille des rois et du ſang de Navarre;
Mon ſort eſt cruel et bizarre:
Je fuyais ici deux tyrans:
Mais vous de qui le bras protége l'innocence,
A votre tour daignez vous découvrir.

LE DUC DE FOIX.

Le ſort juſte une fois me fit pour vous ſervir,
Et ce bonheur me tient lieu de naiſſance:
Quoi! puis-je encor vous ſecourir?
Quels ſont ces deux tyrans de qui la violence
Vous perſécutait à la fois?
Dom Pèdre eſt le premier? Je brave ſa vengeance.
Mais l'autre, quel eſt-il?

CONSTANCE.

L'autre eſt le duc de Foix.

LE DUC DE FOIX.

Ce duc de Foix qu'on dit et si juste, et si tendre!
Eh, que pourrai-je contre lui?

CONSTANCE.

Alamir, contre tous vous serez mon appui;
Il cherche à m'enlever.

LE DUC DE FOIX.

Il cherche à vous défendre;
On le dit, il le doit, et tout le prouve assez.

CONSTANCE.

Alamir! Et c'est vous! c'est vous qui l'excusez!

LE DUC DE FOIX.

Non, je dois le haïr si vous le haïssez.
Vous étant odieux, il doit l'être à lui-même;
Mais comment condamner un mortel qui vous aime?
On dit que la vertu l'a pu seule enflammer;
S'il est ainsi, grand Dieu, comme il doit vous aimer!
On dit que devant vous il tremble de paraître,
Que ses jours aux remords sont tous sacrifiés;
On dit qu'enfin si vous le connaissiez,
Vous lui pardonneriez peut-être.

CONSTANCE.

C'est vous seul que je veux connaître,
Parlez-moi de vous seul, ne trompez plus mes vœux.

LE DUC DE FOIX.

Ah! daignez épargner un soldat malheureux;
Ce que je suis dément ce que je peux paraître.

CONSTANCE.

Vous êtes un héros, et vous le paraissez.

LE DUC DE FOIX.

Mon sang me fait rougir: il me condamne assez.

CONSTANCE.

Si votre sang est d'une source obscure,

Il eſt noble par vos vertus,
Et des deſtins j'effacerai l'injure.
Si vous êtes ſorti d'une ſource plus pure,
Je.... Mais vous êtes prince, et je n'en doute plus;
Je n'en veux que l'aveu, le reſte me l'aſſure:
Parlez.

LE DUC DE FOIX.

J'obéis à vos lois;
Je voudrais être prince, alors que je vous vois.
Je ſuis un cavalier....

SCENE IX.

CONSTANCE, LE DUC DE FOIX, LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

Vous? vous êtes un traître;
Vous n'échapperez pas, et je prétends connaître
Pour qui la fête était, qui vous trompiez des deux.

LE DUC DE FOIX.

Je n'ai trompé perſonne, et ſi je fais des vœux,
Ces vœux ſont trop cachés, et tremblent de paraître.
Ne jugez point de moi par ces frivoles jeux.
Une fête eſt un hommage
Que la galanterie, ou bien la vanité,
Sans en prendre aucun avantage,
Quelquefois donne à la beauté.
Si j'aimais, ſi j'oſais m'abandonner aux flammes
De cette paſſion, vertu des grandes ames,
J'aimerais conſtamment ſans eſpoir de retour;
Je mêlerais dans le ſilence
Les plus profonds reſpects au plus ardent amour.

J'aimerais un objet d'une illuſtre naiſſance.

SANCHETTE, *à part.*

Mon père eſt bon baron.

LE DUC DE FOIX.

Un objet ingénu.

SANCHETTE.

Je la ſuis fort

LE DUC DE FOIX.

Doux, fier, éclairé, retenu,
Qui joindrait ſans effort l'eſprit et l'innocence.

SANCHETTE, *à part.*

Eſt-ce moi ?

LE DUC DE FOIX.

J'aimerais certain air de grandeur,
Qui produit le reſpect ſans inſpirer la crainte,
La beauté ſans orgueil, la vertu ſans contrainte,
L'auguſte majeſté ſur le viſage empreinte,
Sous les voiles de la douceur.

SANCHETTE.

De la majeſté! moi!

LE DUC DE FOIX.

Si j'écoutais mon cœur,
Si j'aimais, j'aimerais avec délicateſſe,
Mais en brûlant avec tranſport;
Et je cacherais ma tendreſſe,
Comme je dois cacher mes malheurs et mon ſort.

LEONOR.

Eh bien, connaiſſez-vous la perſonne qu'il aime?

CONSTANCE, *à Léonor.*

Je ne me connais pas moi-même;
Mon cœur eſt trop ému pour oſer vous parler.

SCENE X.

MORILLO et les Personnages précédens.

MORILLO.

HELAS! tout cela fait trembler :
Ta mère en va mourir, que deviendra ma fille?
L'enfer est déchaîné, mon château, ma famille,
Mon bien, tout est pillé, tout est à l'abandon:
Le duc de Foix a fait investir ma maison.

CONSTANCE.

Le duc de Foix? Qu'entends-je? O Ciel, ta tyrannie
Veut encor par ses mains persécuter ma vie!

MORILLO.

Bon, ce n'est-là que la moindre partie
De ce qu'il nous faut essuyer.
Un certain du Guesclin, brigand de son métier,
Turc de religion, et breton d'origine,
Avec des spadassins, devers Burgos chemine.
Ce traître duc de Foix vient de s'associer
Avec toute cette racaille.
Contr'eux, tout près d'ici, le roi va guerroyer,
Et nous allons avoir bataille.

CONSTANCE.

Ainsi donc à mon sort je n'ai pu résister;
Son inévitable poursuite
Dans le piége me précipite,
Par les mêmes chemins choisis pour l'éviter.
Toujours le duc de Foix! sa funeste tendresse
Est pire que la haine; il me poursuit sans cesse.

MORILLO.

C'est bien moi qu'il poursuit, si vous le trouvez bon
Serait-ce

Serait-ce donc pour vous que je ſuis au pillage?
On fera ſauter ma maiſon.
Eſt-ce vous qui cauſez tout ce maudit ravage?
Quelle perſonne étrange êtes-vous, s'il vous plaît,
Pour que les rois et les princes
Prennent à vous tant d'intérêt,
Et qu'on coure après vous au fond de nos provinces?

CONSTANCE.

Je ſuis infortunée, et c'eſt aſſez pour vous,
Si vous avez un cœur.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, UN OFFICIER du duc de Foix, Suite.

L'OFFICIER.

Voyez à vos genoux,
Madame, un envoyé du duc de Foix mon maître;
De ſa part je mets en vos mains
Cette place où lui-même il n'oſerait paraître:
En ſon nom je viens reconnaître
Vos commandemens ſouverains.
Mes ſoldats ſous vos lois vont, avec alégreſſe,
Vous ſuivre, ou vous garder, ou ſortir de ces lieux;
Et quand le duc de Foix combat pour vos beaux yeux,
Nous répondons ici des jours de votre alteſſe.

MORILLO.

Son alteſſe! Eh bon Dieu, quoi, Madame eſt princeſſe?

L'OFFICIER.

Princeſſe de Navarre, et ſuprême maîtreſſe
De vos jours et des miens, et de votre maiſon.



CONSTANCE.

Je suis hors de moi-même.

MORILLO.

Ah, Madame, pardon:
Je me jette à vos pieds.

LEONOR.

Vous voilà reconnue.

MORILLO.

Des mes desseins coquets la singulière issue!

SANCHETTE.

Quoi, vous êtes princesse, et faite comme nous!

L'OFFICIER.

Nous attendons ici vos ordres à genoux.

CONSTANCE.

Je rends grâce à vos soins, mais ils sont inutiles;
Je ne crains rien dans ces asiles;
Alamir est ici; contre mes oppresseurs
Je n'aurai pas besoin de nouveaux défenseurs.

L'OFFICIER.

Alamir! de ce nom je n'ai point connaissance;
Mais je respecte en lui l'honneur de votre choix;
S'il combat pour votre défense,
Nous serons trop heureux de servir sous ses lois.
Je vous ramène aussi vos compagnes fidelles,
Vos premiers officiers, vos dames du palais;
Echappés aux tyrans, ils nous suivent de près.

LEONOR.

Ah! les agréables nouvelles!

CONSTANCE.

Ciel! qu'est-ce que je vois?

LES TROIS GRACES *et une troupe d'Amours et de Plaisirs paraissent sur la scène.*

LEONOR.

Les Grâces, les Amours!

LE DUC DE FOIX.

Ainsi Gaston de Foix veut vous servir toujours.

(*on danse.*)

SANCHETTE *au duc de Foix.*

(*interrompant la danse.*)

Ce sont donc là ses domestiques?
Que les grands sont heureux, et qu'ils sont magnifiques!
Quoi! de toute princesse est-ce-là la maison?
Ah! que j'en sois, je vous conjure.
Quel cortége! quel train!

LE DUC DE FOIX.

Ce cortége est un don
Qui vient des mains de la nature;
Toute femme y prétend.

SANCHETTE.

Puis-je y prétendre aussi?

LE DUC DE FOIX.

Oui sans doute, avec vous les grâces sont ici:
Les grâces suivent la jeunesse,
Et vous les partagez avec cette princesse.

SANCHETTE.

Il le faut avouer, on n'a point de parent
Plus agréable et plus galant.
Venez que je vous parle; expliquez-moi de grâce
Ce qu'est un duc de Foix, et tout ce qui se passe:
Restez auprès de moi, contez-moi tout cela,
Et parlez-moi toujours, pendant qu'on dansera.

(*elle s'assied auprès du duc de Foix.*)

(*on danse.*)



LES TROIS GRACES *chantent.*

La nature, en vous formant,
Près de vous nous fit naître;
Loin de vos yeux nous ne pouvions paraître:
Nous vous servons fidellement:
Mais le charmant Amour est notre premier maître.

(*on danse.*)

UNE DES GRACES.

Vents furieux, tristes tempêtes,
Fuyez de nos climats:
Beaux jours, levez-vous sur nos têtes,
Fleurs, naissez sur nos pas.

(*on danse.*)

Echo, voix errante,
Légère habitante
De ce séjour,
Echo, fille de l'Amour,
Doux rossignol, bois épais, onde pure,
Répétez avec moi ce que dit la nature:
Il faut aimer à son tour.

(*on danse.*)

UN PLAISIR.

(*paroles sur un menuet.*)

(*premier couplet.*)

Non, le plus grand empire
Ne peut remplir un cœur:
Charmant vainqueur,
Dieu séducteur,
C'est ton délire
Qui fait le bonheur.

(*on danse.*)

UNE BERGERE.

J'aime. et je crains ma flamme;
Je crains le repentir.
Tendre désir,
Premier plaisir,
Dieu de mon ame,
Fais-moi moins gémir.

UN BERGER.

Ah! le refus, la feinte
Ont des charmes puissans;
Désirs naissans,
Combats charmans,
Tendre contrainte,
Tout sert les amans.

(*on danse.*)

UN AMOUR, *alternativement avec le chœur.*

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe et fais grace,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

(*on danse.*)

LE MEME AMOUR.

Toi seule es cause
De ce qu'il ose;
Toi seule allumas ses feux.
Quel crime est plus pardonnable?
C'est celui de tes beaux yeux?
En les voyant tout mortel est coupable.

LE CHOEUR.

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe et fais grace,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

CONSTANCE.

On pardonne à l'amour, et non pas à l'audace:
Un téméraire amant, ennemi de ma race,
Ne pourra m'appaiser jamais.

LE DUC DE FOIX.

Je connais son malheur, et sans doute il l'accable;
Mais serez-vous toujours inexorable?

CONSTANCE.

Alamir, je vous le promets.

LE DUC DE FOIX.

On ne fuit point ſa deſtinée:
Les devins ont prédit à votre ame étonnée
Qu'un jour votre ennemi ferait votre vainqueur.

CONSTANCE.

Les devins ſe trompaient ; fiez-vous à mon cœur.

LE CHOEUR *chante.*

On diffère vainement;
Le ſort nous entraîne,
L'amour nous amène
Au fatal moment.
(*trompettes et timbales.*)

CONSTANCE.

Mais d'où partent ces cris, ces ſons, ce bruît de guerre?

HERNAND, *arrivant avec précipitation.*

On marche, et les Français précipitent leurs pas:
Ils n'attendent perſonne.

LE DUC DE FOIX.

Ils ne m'attendront pas;
Et je vole avec eux.

CONSTANCE.

Les jeux et les combats
Tour à tour aujourd'hui partagent-ils la terre?
Où fuyez-vous. où portez-vous vos pas?

LE DUC DE FOIX.

Je ſers ſous les Français, et mon devoir m'appelle;
Ils combattent pour vous: jugez s'il m'eſt permis
De reſter un moment loin d'un peuple fidelle
Qui vient vous délivrer de tous vos ennemis.

(*il ſort.*)

CONSTANCE *à Léonor.*

Ah Léonor! cachons un trouble si funeste
La liberté des pleurs est tout ce qui me reste.
(elles sortent.)

SANCHETTE.

Sans ce brave Alamir que devenir hélas!

MORILLO.

Que d'aventures, quel fracas!
Quels démons en un jour assemblent des Alcades,
Des Alamir, des sérénades,
Des princesses et des combats!

SANCHETTE.

Vous allez donc aussi servir cette princesse?
Vous suivrez Alamir, vous combattrez?

MORILLO.

Qui, moi!
Quelque fot! Dieu m'en garde.

SANCHETTE.

Et pourquoi non?

MORILLO.

Pourquoi?
C'est que j'ai beaucoup de sagesse.
Deux rois s'en vont combattre à cinq cents pas d'ici,
Ce sont des affaires fort belles;
Mais ils pourront sans moi terminer leurs querelles,
Et je ne prends point de parti.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LEONOR, HERNAND.

LEONOR.

QUEL est notre destin ?

HERNAND.

Délivrance et victoire.

CONSTANCE.

Quoi, dom Pèdre est défait ?

HERNAND.

Oui, rien ne peut tenir
Contre un peuple né pour la gloire,
Pour vaincre et pour vous obéir.
On poursuit les fuyards.

CONSTANCE.

Et le brave Alamir ?

HERNAND.

Madame, on doit à sa personne
La moitié du succès que ce grand jour nous donne:
Invincible aux combats, comme avec vous soumis,
Il vole à la mêlée aussi-bien qu'aux aubades;
Il a traité nos ennemis
Comme il a traité les Alcades.
Il est en ce moment avec le duc de Foix,
Dont nos soldats charmés célèbrent les exploits;
Mais il pense à vous seule et pénétré de joie,
A vos pieds Alamir m'envoie,
Et je sens, comme lui, les transports les plus doux,
Qu'il ait deux fois vaincu pour vous.

CONSTANCE.

CONSTANCE.

Je veux absolument savoir de votre bouche....

HERNAND.

Eh quoi, Madame?

CONSTANCE.

Un secret qui me touche;
Je veux savoir quel est ce généreux guerrier.

HERNAND.

Puis-je parler, Madame, avec quelque assurance?

CONSTANCE.

Ah, parlez; est-ce à lui de cacher sa naissance?
Qu'est-il? répondez-moi.

HERNAND.

C'est un brave officier
Dont l'ame est assez peu commune;
Elle est au-dessus de son rang:
Comme tant de Français, il prodigue son sang:
Il se ruine enfin pour faire sa fortune.

LEONOR.

Il la fera sans doute.

CONSTANCE.

Eh, quel est son projet?

HERNAND.

D'être toujours votre sujet,
D'aller à votre cour, d'y servir avec zèle,
De combattre pour vous, de vivre et de mourir,
De vous voir, de vous obéir,
Toujours généreux et fidelle;
Appartenir à vous est tout ce qu'il prétend.

CONSTANCE.

Ah, le ciel lui devait un sort plus éclatant!
Rien qu'un simple officier! mais dans cette occurrence
Quel parti prend le duc de Foix?



HERNAND.

Votre parti, le parti de la France,
Le parti du meilleur des rois.

CONSTANCE.

Que n'ofera-t-il point ? que va-t-il entreprendre ?
Où va-t-il ?

HERNAND.

A Burgos il doit bientôt fe rendre.
Je cours vers Alamir ; ne lui pourrai-je apprendre
Si mon meffage eft bien reçu ?

CONSTANCE.

Allez ; et dites-lui que le cœur de Conftance
S'intéreffe à tant de vertu,
Plus encor qu'à ma délivrance.

SCENE II.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

Rien qu'un fimple officier !

LEONOR.

Tout le monde le dit.

CONSTANCE.

Mon cœur ne peut le croire, et mon front en rougit.

LEONOR.

J'ignore de quel fang le deftin l'a fait naître,
Mais on eft ce qu'on veut avec un fi grand cœur.
C'eft à lui de choifir le nom dont il veut être,
Il lui fera beaucoup d'honneur.

CONSTANCE.

Que de vertu ! que de grandeur !
Combien fa modeftie illuftre fa valeur !

LEONOR.

C'eſt peu d'être modeſte, il faut avoir encore
De quoi pouvoir ne l'être pas.
Mais ce héros a tout, courage, eſprit, appas;
S'il a quelques défauts, pour moi je les ignore,
Et vos yeux ne les verraient pas.
J'ai vu quelques héros aſſez inſupportables;
Et l'homme le plus vertueux
Peut être le plus ennuyeux;
Mais comment réſiſter à des vertus aimables?

CONSTANCE.

Alamir fera mon malheur.
Je lui dois trop d'eſtime et de reconnaiſſance.

LEONOR.

Déjà dans votre cœur il a ſa récompenſe,
J'en crois aſſez votre rougeur;
C'eſt de nos ſentimens le premier témoignage.

CONSTANCE.

C'eſt l'interprète de l'honneur.
Cet honneur attaqué dans le fond de mon cœur
S'en indigne ſur mon viſage.
O Ciel! que devenir, s'il était mon vainqueur!
Je le crains, je me crains moi-même,
Je tremble de l'aimer, et je ne ſais s'il m'aime.

LEONOR.

Il voit que votre orgueil ferait trop offenſé
Par ce mot dangereux, ſi charmant et ſi tendre;
Il ne vous l'a pas prononcé,
Mais qu'il ſait bien le faire entendre!

CONSTANCE.

Ah! ſon reſpect encore eſt un charme de plus.
Alamir, Alamir a toutes les vertus.

LEONOR.

Que lui manque-t-il donc ?

CONSTANCE.

Le hasard, la naissance.
Quelle injustice ! ô Ciel !... mais sa magnificence,
Ces fêtes, cet éclat, ses étonnans exploits,
Ce grand air, ses discours, son ton même, sa voix...

LEONOR.

Ajoutez-y l'amour qui parle en sa défense.
Sans doute il est du sang des rois.

CONSTANCE.

Tout me le dit, et je le crois.
Son amour délicat voulait que je rendisse
A tant de grandeur d'ame, à ce rare service,
Ce qu'ailleurs on immole à son ambition.
Ah ! si pour m'éprouver il m'a caché son nom,
S'il n'a jamais d'autre artifice,
S'il est prince, s'il m'aime ! ... O Ciel ! que me veut-on ?

SCENE III.

CONSTANCE, LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

Madame, à vos genoux souffrez que je me jette ;
Madame, protégez Sanchette.
Je vous ai mal connue, et pourtant malgré moi
Je sentais du respect, sans savoir bien pourquoi.
Vous voilà, je crois, reine ; il faut à tout le monde
Faire du bien à tout moment,
A commencer par moi.

CONSTANCE.

Si le sort me seconde ;

C'eſt mon projet, du moins.

LEONOR.

Eh bien, ma belle enfant,
Madame a des bontés; quel bien faut-il vous faire?

SANCHETTE.

On dit le duc de Foix vainqueur;
Mais je prends peu de part au deſtin de la guerre;
Tout cela m'épouvante et ne m'importe guère;
J'aime, et c'eſt tout pour moi.

CONSTANCE.

Votre aimable candeur
M'intéreſſe pour vous; parlez, ſoyez ſincère.

SANCHETTE.

Ah, je ſuis de très-bonne foi.
J'aime Alamir, Madame, et j'avais ſu lui plaire;
Il devait parler à mon père;
Il eſt de mes parens; il vint ici pour moi.

CONSTANCE, *ſe retournant vers Léonor.*

Son parent, Léonor!

SANCHETTE.

En écoutant ma plainte,
D'un profond déplaiſir votre ame ſemble atteinte?

CONSTANCE.

Il l'aimait!

SANCHETTE.

Votre cœur paraît bien agité!

CONSTANCE.

Je vous ai donc perdue, illuſion flatteuſe!

SANCHETTE.

Peut-on ſe voir princeſſe, et n'être pas heureuſe?

CONSTANCE.

Hélas! votre ſimplicité
Croit que dans la grandeur eſt la félicité;

Vous vous trompez beaucoup; ce jour doit vous apprendre
Que dans tous les états il eſt des malheureux.
Vous ne connaiſſez pas mes deſtins rigoureux.
Au bonheur, croyez-moi, c'eſt à vous de prétendre.
Mon cœur de ce grand jour eſt encore effrayé ;
Le ciel me conduiſit de diſgrace en diſgrace,
Mon ſort peut-il être envié ?

SANCHETTE.

Votre Alteſſe me fait pitié ;
Mais je voudrais être à ſa place.
Il ne tiendrait qu'à vous de finir mon tourment.
Alamir eſt tout fait pour être mon amant.
Je bénis bien le ciel que vous ſoyez princeſſe,
Il faut un prince à votre Alteſſe ;
Un ſimple gentilhomme eſt peu pour vos appas.
Seriez-vous aſſez rigoureuſe
Pour m'ôter mon amant, en ne le prenant pas,
Vous qui ſemblez ſi généreuſe ?

CONSTANCE, *ayant un peu rêvé.*

Allez .... ne craignez rien .... quoi ! le ſang vous unit ?

SANCHETTE.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

Il vous aime !

SANCHETTE.

Oui, d'abord il l'a dit.
Et d'abord je l'ai cru ; ſouffrez que je le croie :
Madame, tout mon cœur avec vous ſe déploie.
Chez meſſieurs mes parens je me mourais d'ennui ;
Il faut qu'en l'épouſant, pour comble de ma joie,
J'aille dans votre cour vous ſervir avec lui.

CONSTANCE.

Vous ! avec Alamir !

SANCHETTE.

Vous connaiſſez ſon zèle;
Madame, qu'avec lui votre cour ſera belle!
Quel plaiſir de vous y ſervir!
Ah! quel charme de voir et ſa reine et ſon prince!
Un chagrin à la cour donne plus de plaiſir
Que mille fêtes en province.
Mariez-nous, Madame, et faites-nous partir.

CONSTANCE.

Etouffe tes ſoupirs, malheureuſe Conſtance;
Soyons en tous les temps digne de ma naiſſance....
Oui, vous l'épouſerez.... comptez ſur mon appui.
Au vaillant Alamir je dois ma délivrance;
Il a tout fait pour moi.... je vous unis à lui;
Et vous ſerez ſa récompenſe.

SANCHETTE.

Parlez donc à mon père.

CONSTANCE.

Oui.

SANCHETTE.

Parlez aujourd'hui,
Tout-à-l'heure.

CONSTANCE.

Oui.... quel trouble et quel effort extrême!

SANCHETTE.

Quel excès de bonté! je tombe à vos genoux,
Madame, et je ne ſais qui j'aime
Le plus ſincèrement d'Alamir ou de vous.
(*elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

CONSTANCE.

De mon fort ennemi la rigueur eſt conſtante.

SANCHETTE, *revenant.*

C'eſt à condition que vous m'emmènerez?



CONSTANCE.

C'en eſt trop.

SANCHETTE.

De nous deux vous ſerez ſi contente.

(*à Léonor.*)

Avertiſſez-moi, vous, lorſque vous partirez.

(*en s'en allant.*)

Que je ſuis une heureuſe fille !
Qu'on va me reſpecter ce ſoir dans ma famille !

SCENE IV.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

A QUELS maux différens tous mes jours ſont livrés !
Léonor, connais-tu ma peine et mon outrage ?

LEONOR.

Je ſupportais, Madame, avec tranquillité,
Les perſécutions, le couvent, le voyage ;
J'eſſuyais même avec gaîté
Ces infortunes de paſſage.
Vous me faites enfin connaître la douleur ;
Tout le reſte n'eſt rien près des peines du cœur :
Le vrai malheur eſt ſon ouvrage.

CONSTANCE.

Je ſuis accoutumée à dompter le malheur.

LEONOR.

Ainſi par vos bontés ſa parente l'épouſe.
Il méritait d'autres appas.

CONSTANCE.

Si j'étais ſon égale, hélas !
Que mon ame ſerait jalouſe !

Oublions Alamir, ſes vertus, ſes attraits,
Ce qu'il eſt, ce qu'il devrait être,
Tout ce qui de mon cœur s'eſt preſque rendu maître....
Non, je ne l'oublîrai jamais.

LEONOR.

Vous ne l'oublîrez point! vous le cédez!

CONSTANCE.

Sans doute.

LEONOR.

Hélas! que cet effort vous coûte!
Mais ne ferait-il point un effort généreux,
Non moins grand, beaucoup plus heureux?
Celui d'être au-deſſus de la grandeur ſuprême?
Vous pouvez aujourd'hui diſpoſer de vous-même.
Elever un héros, eſt-ce vous avilir?
Eſt-ce donc par orgueil qu'on aime?
N'a-t-on que des rois à choiſir?
Alamir ne l'eſt pas, mais il eſt brave et tendre.

CONSTANCE.

Non, le devoir l'emporte, et tel eſt ſon pouvoir.

LEONOR.

Hélas! gardez-vous bien de prendre
La vanité pour le devoir.
Que réſolvez-vous donc?

CONSTANCE.

Moi! d'être au déſeſpoir,
D'obéir en pleurant à ma gloire importune,
D'éloigner le héros dont je me ſens charmer,
De goûter le bonheur de faire ſa fortune,
Ne pouvant me livrer au bonheur de l'aimer.
(*on entend derrière le théâtre un bruit de trompettes.*)

CHOEUR.

Triomphe, Victoire,



L'équité marche devant nous;
Le ciel y joint la Gloire,
L'ennemi tombe ſous nos coups:
Triomphe, Victoire.

LEONOR.

Eſt-ce le duc de Foix qui prétend par des fêtes
Vous mettre encor, Madame, au rang de ſes conquêtes?

CONSTANCE.

Ah! je déteſte le parti
Dont la victoire a ſecondé ſes armes;
Quel qu'il ſoit, Léonor, il eſt mon ennemi.
Puiſſe le duc de Foix auteur de mes alarmes,
Puiſſent dom Pèdre et lui l'un par l'autre périr!
Mais, ô Ciel! conſervez mon vengeur Alamir,
Dût-il ne point m'aimer, dût-il cauſer mes larmes!

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, CONSTANCE, LEONOR.

LE DUC DE FOIX.

MADAME, les Français ont délivré ces lieux;
Dom Pèdre eſt deſcendu dans la nuit éternelle.
Gaſton de Foix victorieux
Attend encore une gloire plus belle,
Et demande l'honneur de paraître à vos yeux.

CONSTANCE.

Que dites-vous, et qu'oſez-vous m'apprendre?
Il paraîtrait en des lieux où je ſuis!
Dom Pèdre eſt mort, et mes ennuis
Survivraient encore à ſa cendre!

LE DUC DE FOIX.

Gaſton de Foix vainqueur en ces lieux va ſe rendre.
J'ai combattu ſous lui; j'ai vu dans ce grand jour
Ce que peut le courage, et ce que peut l'amour.
Pour moi ſeul malheureux, (ſi pourtant je puis l'être,
Quand des jours plus ſereins pour vous ſemblent renaître)
Pénétré, plein de vous juſqu'au dernier ſoupir,
Je n'ai qu'à m'éloigner, ou plutôt qu'à vous fuir.

CONSTANCE.

Vous partez!

LE DUC DE FOIX.

Je le dois.

CONSTANCE.

Arrêtez, Alamir.

LE DUC DE FOIX.

Madame!

CONSTANCE.

Demeurez, je ſais trop quelle vue
Vous conduiſit en ce ſéjour.

LE DUC DE FOIX.

Quoi, mon ame vous eſt connue?

CONSTANCE.

Oui.

LE DUC DE FOIX.

Vous ſauriez?

CONSTANCE.

Je ſais que d'un tendre retour
On peut payer vos vœux; je ſais que l'innoçence,
Qui des dehors du monde a peu de connaiſſance,
Peut plaire et connaître l'amour;
Je ſais qui vous aimiez, et même avant ce jour....
Elle eſt votre parente, et doublement heureuſe.
Je ne m'étonne point qu'une ame vertueuſe



Ait pu vous chérir à fon tour.
Ne partez point; je vais en parler à fa mère.
La doter richement eft le moins que je dois;
Devenant votre époufe, elle me fera chère;
Ce que vous aimerez aura des droits fur moi.
Dans vos enfans je chérirai leur père;
Vos parens, vos amis me tiendront lieu des miens;
Je les comblerai tous de dignités, de biens:
C'eft trop peu pour mon cœur, et rien pour vos fervices.
Je ne ferai jamais d'affez grands facrifices;
Après ce que je dois à vos heureux fecours,
Cherchant à m'acquitter je vous devrai toujours.

LE DUC DE FOIX.

Je ne m'attendais pas à cette récompenfe.
Madame, ah! croyez-moi, votre reconnaiffance
Pourrait me tenir lieu des plus grands châtimens.
Non, vous n'ignorez pas mes fecrets fentimens;
Non, vous n'avez point cru qu'une autre ait pu me plaire.
Vous voulez, je le vois, punir un téméraire;
Mais laiffez-le à lui-même, il eft affez puni.
Sur votre renommée, à vous feule affervi,
Je me crus fortuné pourvu que je vous viffe;
Je crus que mon bonheur était dans vos beaux yeux;
Je vous vis dans Burgos, et ce fut mon fupplice.
Oui, c'eft un châtiment des dieux
D'avoir vu de trop près leur chef-d'œuvre adorable:
Le refte de la terre en eft infupportable:
Le ciel eft fans clarté, le monde eft fans douceurs:
On vit dans l'amertume, on dévore fes larmes;
Et l'on eft malheureux auprès de tant de charmes,
Sans pouvoir être heureux ailleurs.

CONSTANCE.

Quoi, je ferais la caufe et l'objet de vos peines!

Quoi, cette innocente beauté
Ne vous tenait pas dans ses chaînes!
Vous osez!

LE DUC DE FOIX.

Cet aveu plein de timidité,
Cet aveu de l'amour le plus involontaire,
Le plus pur à la fois et le plus emporté,
Le plus respectueux, le plus sûr de déplaire;
Cet aveu malheureux peut-être a mérité
Plus de pitié que de colère.

CONSTANCE.

Alamir, vous m'aimez!

LE DUC DE FOIX.

Oui, dès long-temps ce cœur
D'un feu toujours caché brûlait avec fureur;
De ce cœur éperdu voyez toute l'ivresse;
A peine encor connu par ma faible valeur,
Né simple cavalier, amant d'une princesse,
Jaloux d'un prince et d'un vainqueur,
Je vois le duc de Foix amoureux, plein de gloire,
Qui, du grand du Guesclin compagnon fortuné,
Aux yeux de l'Anglais consterné,
Va vous donner un roi des mains de la victoire.
Pour toute récompense, il demande à vous voir;
Oubliant ses exploits, n'osant s'en prévaloir,
Il attend son arrêt, il l'attend en silence.
Moins il espère, et plus il semble mériter:
Est-ce à moi de rien disputer
Contre son nom, sa gloire, et sur-tout sa constance?

CONSTANCE.

A quoi suis-je réduite! Alamir, écoutez:
Vos malheurs sont moins grands que mes calamités;
Jugez-en; concevez mon désespoir extrême;



Sachez que mon devoir eſt de ne voir jamais
Ni le duc de Foix ni vous-même.
Je vous ai déjà dit à quel point je le hais,
Je vous dis encor plus; ſon crime impardonnable
Excitait mon juſte courroux;
Ce crime juſqu'ici le fit ſeul haïſſable,
Et je crains à préſent de le haïr pour vous.
Après un tel diſcours, il faut que je vous quitte.

LE DUC DE FOIX.

Non, Madame, arrêtez; il faut que je mérite
Cet oracle étonnant qui paſſe mon eſpoir.
Donner pour vous ma vie eſt mon premier devoir;
Je puis punir encor ce rival redoutable;
Même au milieu des ſiens je puis percer ſon flanc,
Et noyer tant de maux dans les flots de ſon ſang;
J'y cours.

CONSTANCE.

Ah! demeurez, quel projet effroyable!
Ah! reſpectez vos jours à qui je dois les miens;
Vos jours me ſont plus chers que je ne hais les ſiens.

LE DUC DE FOIX.

Mais eſt-il en effet ſi ſûr de votre haine?

CONSTANCE.

Hélas! plus je vous vois, plus il m'eſt odieux.

LE DUC DE FOIX, *ſe jetant à genoux, et préſentant ſon épée.*

Puniſſez donc ſon crime en terminant ſa peine,
Et puiſqu'il doit mourir, qu'il expire à vos yeux.
Il bénira vos coups: frappez, que cette épée
Par vos divines mains ſoit dans ſon ſang trempée,
Dans ce ſang malheureux, brûlant pour vos attraits.

CONSTANCE, *l'arrêtant.*

Ciel! Alamir, que vois-je, et qu'avez-vous pu dire?

Alamir, mon vengeur, vous par qui je respire......
Etes-vous celui que je hais?

LE DUC DE FOIX.

Je suis celui qui vous adore;
Je n'ose prononcer encore
Ce nom haï long-temps, et toujours dangereux;
Mais parlez: de ce nom faut-il que je jouisse?
Faudra-t-il qu'avec moi ma mort l'ensevelisse,
Ou que de tous les noms il soit le plus heureux?
J'attends de mon destin l'arrêt irrévocable;
Faut-il vivre, faut-il mourir?

CONSTANCE.

Ne vous connaissant pas, je croyais vous haïr;
Votre offense à mes yeux semblait inexcusable.
Mon cœur à son courroux s'était abandonné;
Mais je sens que ce cœur vous aurait pardonné,
S'il avait connu le coupable.

LE DUC DE FOIX.

Quoi! ce jour a donc fait ma gloire et mon bonheur!

CONSTANCE.

De dom Pèdre et de moi vous êtes le vainqueur.

SCENE VI.

MORILLO, SANCHETTE, HERNAND
et les Acteurs de la scène précédente, Suite.

MORILLO.

Allons, une princesse est bonne à quelque chose;
Puisqu'elle veut te marier,
Et que ton bon cœur s'y dispose,
Je vais au plus vîte, et pour cause,
Avec Alamir te lier,



Et conclure à l'inſtant la choſe.

(*apercevant Alamir qui parle bas et qui embraſſe les genoux de la princeſſe.*)

Oh, oh! que fait donc là mon petit officier?
Avec elle tout bas il cauſe
D'un air tant ſoit peu familier.

SANCHETTE.

A genoux il va la prier
De me donner à lui pour femme:
Elle ne répond point; ils ſont d'accord.

CONSTANCE *au duc de Foix, à qui elle parlait bas auparavant.*

Mon ame,
Mes Etats, mon deſtin, tout eſt au duc de Foix;
Je vous le dis encor, vos vertus, vos exploits
Me ſont moins chers que votre flamme.

SANCHETTE.

Le duc de Foix! Mon père, avez-vous entendu?

MORILLO.

Lui, duc de Foix! te moques-tu?
Il eſt notre parent.

SANCHETTE.

S'il allait ne plus l'être?

HERNAND.

Il vous faut avouer que ce héros mon maître,
Qui fut votre parent pendant une heure ou deux,
Eſt un prince puiſſant, galant, victorieux;
Et qu'il s'eſt fait enfin connaître.

LE DUC DE FOIX, *en ſe retournant vers Hernand.*

Ah! dites ſeulement qu'il eſt un prince heureux;
Dites que pour jamais il conſacre ſes vœux
A cet objet charmant notre unique eſpérance,
La gloire de l'Eſpagne et l'amour de la France.

SANCHETTE.

SANCHETTE.

Adieu mon mariage! Hélas! trop bonnement,
Moi j'ai cru qu'on m'aimait.

MORILLO.

Quelle étrange journée!

SANCHETTE.

A qui ferai-je donc?

CONSTANCE.

A ma cour amenée,
Je vous promets un établissement;
J'aurai soin de votre hyménée.

LEONOR.

Ce sera, s'il vous plaît, avec un autre amant.

SANCHETTE, *à la princesse.*

Si je vis à vos pieds, je suis trop fortunée.

MORILLO.

Le duc de Foix, comme je voi,
Me fesait donc l'honneur de se moquer de moi.

LE DUC DE FOIX.

Il faudra bien qu'on me pardonne.
La victoire et l'amour ont comblé tous nos vœux;
Qu'au plaisir désormais ici tout s'abandonne:
Constance daigne aimer, l'univers est heureux.

Fin du troisième et dernier acte.

DIVERTISSEMENT

QUI TERMINE LE SPECTACLE.

Le théâtre représente les Pyrénées, L'AMOUR *descend sur un char, son arc à la main.*

L'AMOUR.

De rochers entassés amas impénétrable,
Immense Pyrénée, en vain vous séparez
Deux peuples généreux à mes lois consacrés.
Cédez à mon pouvoir aimable;
Cessez de diviser les climats que j'unis;
Superbe montagne, obéis;
Disparaissez, tombez, impuissante barrière;
Je veux dans mes peuples chéris
Ne voir qu'une famille entière.
Reconnaissez ma voix et l'ordre de Louis:
Disparaissez, tombez, impuissante barrière.

CHOEUR D'AMOURS.

Disparaissez, tombez, impuissante barrière.

(*la montagne s'abyme insensiblement, Acteurs chantans et dansans sur le théâtre qui n'est pas encore orné.*)

L'AMOUR.

Par les mains d'un grand roi, le fier dieu de la guerre
A vu les remparts écroulés
Sous les coups redoublés
De son nouveau tonnerre;
Je dois triompher à mon tour:
Pour changer tout sur la terre
Un mot suffit à l'Amour.

CHOEUR *des suivans de l'Amour.*

Disparaissez, tombez, impuissante barrière.

Il se forme à la place de la montagne un vaste et magnifique temple consacré à l'Amour, au fond duquel est un trône que l'Amour occupe.

Ce temple est rempli de quatre quadrilles distingués par leurs habits et par leurs couleurs; chaque quadrille a ses drapeaux.

Celle de FRANCE *porte dans son drapeau pour devise un lis entouré de rejetons.* Lilia per orbem.

L'ESPAGNE *un soleil et un parélie.* Sol è Sole.

La quadrille de NAPLES. Recepit et servat.

La quadrille de DOM PHILIPPE. Spe et animo.

(on danse.)

(paroles sur une chaconne.)

Amour, dieu charmant, ta puissance
A formé ce nouveau séjour;
Tout ressent ici ta puissance,
Et le monde entier est ta cour.

UNE FRANÇAISE.

Les vrais sujets du tendre amour
Sont le peuple heureux de la France.

LE CHOEUR.

Amour, dieu charmant, ta puissance
A formé ce nouveau séjour, etc.

(on danse.)

Après la danse UNE VOIX *chante alternativement avec le chœur.*

Mars, Amour sont nos dieux;
Nous les servons tous deux.

Accourez après tant d'alarmes;
Volez, Plaisirs, enfans des cieux;
Au cri de Mars, au bruit des armes
Mêlez vos sons harmonieux:
A tant d'exploits victorieux,
Plaisirs, mesurez tous vos charmes.

(*on danse.*)

CHOEUR.

La gloire toujours nous appelle,
Nous marchons sous ses étendards,
Brûlant de l'ardeur la plus belle
Pour Louis, pour l'Amour et Mars.

DUO.

Charmans plaisirs, nobles hasards,
Quel peuple vous est plus fidelle?

CHOEUR.

Mars, Amour sont nos dieux,
Nous les servons tous deux.

(*on continue la danse.*)

UN FRANÇAIS.

Amour, dieu des héros, sois la source féconde
De nos exploits victorieux;
Fais toujours de nos rois les premiers rois du monde,
Comme tu l'es des autres dieux.

(*on danse.*)

UN ESPAGNOL et UN NAPOLITAIN.

A jamais de la France
Recevons nos rois,
Que la même vaillance
Triomphe sous les mêmes lois.

(*on danse.*)

(*Air de trompettes, suivi d'un air de musettes. Parodies sur l'un et l'autre.*)

UN FRANÇAIS.

Hymen, frère de l'Amour,
Descends dans cet heureux séjour.

Vois ta plus brillante fête
Dans ton empire le plus beau;
C'est la gloire qui l'apprête:
Elle allume ton flambeau;
Ses lauriers ceignent ta tête.

Hymen, frère de l'Amour,
Descends dans cet heureux séjour.

(L'HYMEN *descend dans un char accompagné de l'*AMOUR, *pendant que le chœur chante; l'*HYMEN *et l'*AMOUR *forment une danse caractérisée; ils se fuient, ils se chassent tour-à-tour; ils se réunissent, ils s'embrassent et changent de flambeau.*)

DUO.

Charmant Hymen, dieu tendre, dieu fidelle,
Sois la source éternelle
Du bonheur des humains:
Régnez, race immortelle,
Féconde en souverains.

PREMIERE VOIX. — Donnez de justes lois.

SECONDE VOIX. — Triomphez par les armes.

PREMIERE VOIX.

Epargnez tant de sang, essuyez tant de larmes.

SECONDE VOIX.

Non, c'est à la victoire à nous donner la paix.

Ensemble.

Dans vos mains gronde le tonnerre,
Effrayez } la terre.
Rassurez }



Frappez vos ennemis, répandez vos bienfaits.

(*on reprend.*)

Charmant Hymen, dieu tendre, etc.

(*on danse.*)

BALLET GENERAL DES QUATRE QUADRILLES.

GRAND CHOEUR.

Régnez, race immortelle,
Féconde en souverains, etc.

Fin du Tome neuvième.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome neuvième.





